

# W-FENEED

MAGAZINE



ABORTED / QUAI METAL / MUSCADEATH / LES IDIOTS / TSAR  
IRNINI MONS / LIZZARD / SEX SHOP MUSHROOMS / TERESTESA

## ULTRA VOMIT

LOFOFORA / SEEDS OF MARY / HALO MAUD / ZU YANDE  
PENITENCE ONIRIQUE / SOVIET SUPREM / BEATEN TO DEATH



1024

# ÉDITO

27 août 2024, Oasis secoue les réseaux sociaux en annonçant une série de concerts pour 2025, et tous les médias, toute la presse spécialisée ou non, d'annoncer la réconciliation (absolument pas vénale) des frères Gallagher, comme si Elvis ou Kurt étaient ressuscités. C'est Breaking News sur les chaînes infos en continu, même France Télévision en parle, Rock & Folk titre «enfin Oasis», ...les Inrocks eux, sortent pour l'été un spécial sexe 2024 (mais c'est pas du tout pour vendre, c'est important le cul). Bref, Liam et Noel se rabibochent pour renflouer les caisses et on croirait que le monde du rock attendait le retour des petites frappes de Manchester pour retrouver le kiff du riff. Dès le début d'Oasis, la presse British nous vendait le groupe comme les nouveaux bad boys du rock qu'ils voulaient opposer à Blur pour tenter une redite du duel Beatles vs Rolling Stones, histoire de créer une rivalité bien commerciale. Mais si les Stones n'avaient aucune animosité contre les Beatles, Oasis eux, aimaient bien taper sur Blur, à même leur souhaiter qu'ils crèvent du sida. Mais pendant que les brothers crachaient leur venin, Blur continuait sa route, Damon Albarn créait l'ovni Gorillaz, formait The Good, the Bad and the Queen, bref, pas besoin de voir de quel côté était la créativité. De l'autre bord, Oasis continuait de taper sur tout le reste, de faire la gueule en concert, de se foutre aussi sur la gueule, tant qu'on parlait d'eux. Alors, musicalement, oui, tout n'est pas à jeter : 7 albums studios, quelques titres pas dégueulasses. Mais de là, à s'exciter parce qu'il y en a un qui veut bien arrêter de tirer les cheveux de son frangin, faut peut-être relativiser. Et un comeback 14 ans après leur dernier LP, si ça sent pas le plan média bien faisandé, autant me faire gober que Liam a enfin trouvé un bon coiffeur.

Alors oui, pendant longtemps, c'était le Royaume-Uni qui dictait le tempo du rock au niveau mondial, que ce soit de la pop, du rock, ou même du metal (Les Beatles, les Rolling Stones, Pink Floyd, The Clash, Black Sabbath, Queen, Iron Maiden... tout venait d'Outre-Manche). Mais les temps ont changé et ils ont passé la main, et c'est désormais les States qui donnent la tendance. Depuis 30 ans, le grunge, la fusion rap metal, le nu metal, la vague punk rock, désolé, mais ça venait d'Outre-Atlantique. Et en 2024, rien qu'à voir les têtes d'affiches des plus gros festivals rock et metal européens comme Hellfest ou Download, tout est estampillé US : Avenged Sevenfold, Machine Head, Foo Fighters, Metallica, Queens Of The Stone Age...

Donc, pour ce qui est d'Oasis, laissons-les faire leur petit tour de charité en mode «Sauvez les Gallagher» (avec un pactole estimé autour de 60 millions d'euros chacun, pas complètement cons les gugusses), et pour parler enfin musique, voici le Mag 62 avec Ultra Vomit, Lofofora, Halo Maud, Lizard, Sex Shop Mushrooms, Irnini Mons, Les Idiots... ça fait peut-être pas le 20 heures, mais ça fait du bon son, ... et c'est français messieurs dames !

■ Eric

Photo : Michael Spencer Jones

# SOMMAIRE

006 ULTRA VOMIT

035 LOFOFORA

044 AND SO I WATCH YOU FROM AFAR

049 TERESTESA

054 THOM YORKE

059 TSAR

070 BEATEN TO DEATH

083 HALO MAUD

088 MUSCADEATH

114 ABORTED

118 PENITENCE ONIRIQUE

124 LIVE IN PARIS

134 QUAI METAL

162 SEEDS OF MARY

171 LIZZARD

181 SEX SHOP MUSHROOMS

188 BLUR

191 LES IDIOTS

201 IRNINI MONS

219 INTERVI OU : SOVIET SUPREM

224 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

232 LES DISQUES OUBLIÉS

236 DANS L'OMBRE : ZU YANDE



188 - A-C DESCHENES



82 - MEURTRIERES



48 - TUSKS



197 - LUCIDE

**Ont participé à la rédaction de ce numéro :**  
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume  
Circus, JC, Deux Fré, Nolive, Gab, Oofzos...  
**Maquette couverture et mag :** Oli  
**Toutes photos (sauf précisions) :** DR  
**Photo couverture :** Mathieu Ezan

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Le claviériste mystère de **Slipknot** aurait été démasqué accidentellement par Kelly Osbourne en partageant une photo en coulisses sur Instagram. L'homme en question semblerait être Jeff Karnowski, qui a déjà joué avec Clown et Tortilla man au sein de Dirty Little Rabbits.

Brian May, guitariste de **Queen**, a révélé qu'il a fait un AVC récemment qui l'a laissé temporairement paralysé d'un bras. Il va maintenant mieux, mais a été conseillé par ses médecins d'éviter le stress.

**Mastodon** et **Lamb Of God** ont lâché un nouveau single collaboratif intitulé «Floods of triton».

Septembre a été plein d'émotions pour **Jane's Addiction** : Perry Farrell (chant) a attaqué son guitariste Dave Navarro sur scène. Le chanteur a été maîtrisé par le bassiste et un roadie. Le reste de leur tournée a été annulée afin de préserver la sécurité et santé du chanteur.

On a perdu Roli Mosimann, un musicien passé chez **Swans** et **Wiseblood** ainsi que Juan Brujo, le frontman et leader de **Brujeria**.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Kemar de **No One Is Innocent** a tout récemment confirmé la fin du groupe après la tournée de Colères, son dernier disque «best-of». Dans la même veine, **Metz** splittera après la dernière date de leur tournée européenne, soit le 29 novembre.

**Dream Theater** a annoncé son 16e album, Parasomnia pour février via InsideOut Music et a partagé un nouveau titre clippé : «Night terror».

Coal Chamber a annulé son passage à l'Aftershock Festival de cette semaine à cause de l'état de santé de Dez Fafara.

Le guitariste **Jake E. Lee**, qui a joué avec Ozzy Osbourne, Badlands, Cinderella et Red Dragon Cartel, a subi plusieurs tirs de balles à Las Vegas alors qu'il promenait son chien. Il se porte mieux et est pleinement conscient.

On a perdu Dave Allison, le guitariste original d'**Anvil**, qui est décédé à l'âge de 68 ans suite à sa bataille contre le cancer. On a aussi perdu **Paul Di'anno**, décédé à l'âge de 66 ans, il était le chanteur des débuts discographiques d'**Iron Maiden** entre 1978 et 1981.

# QUI A DIT ?

**On sort un album. Nous, on trouve que ça défonce. Mais si les gens te disent que c'est de la merde, c'est eux qui ont «raison».**

- A. Ultra Vomit
- B. Aborted
- C. Tsar
- D. Lofofora

**Cette année, au Hellfest c'est la première fois que l'on a un vrai cachet. Avant, nous étions en mainstage pour 1000 euros.**

- A. Lofofora
- B. Aborted
- C. Ultra Vomit
- D. Lizzard

**Je pense que l'objectif, c'est surtout de créer et ça, ça restera toujours atteignable.**

- A. Terestesa
- B. Seeds of Mary
- C. Halo Maud
- D. Les Idiots

**Le matin, lorsque nous nous sommes levés, en ouvrant les volets, nous sommes tombés sur un cadavre sur la pelouse de l'hôtel.**

- A. Aborted
- B. Lizzard
- C. Soviet Suprem
- D. Lofofora

**Notre bassiste a 27 ans, s'il passe novembre, théoriquement on est bon.**

- A. Sex Shop Mushrooms
- B. Tsar
- C. Seeds of Mary
- D. Irnini Mons



# ULTRA VOMIT

**3 HEURES AVANT QU’ILS NE MONTENT SUR SCÈNE POUR LA PREMIÈRE DATE DE LA NOUVELLE TOURNÉE DE PRÉSENTATION DU NOUVEL ALBUM, JE M’INSTALLE DANS LES LOGES DU CENTRE CULTUREL GÉRARD PHILIPPE (AVEC UN SEUL P) AUX CÔTÉ DE FÉTUS ET MATHIEU POUR ÉVOQUER PLEIN DE TRUCS AVANT QU’ILS NE FILENT MANGER ET SE PRÉPARER.**

**Je vais évacuer tout de suite la question qui fâche, celle qui va vous saouler... Est-ce que vous avez débattu du fait de faire l’Élysée ?**

Mathieu : Non, on a accepté directement !  
(rires)

Fetus : Est-ce qu’on a débattu de faire l’Élysée ? Oui. Par contre, c’est un débat qui a duré 48-72 heures.

M : On avait 3 jours pour se décider

F : C’était hyper court comme délai. Mais oui, on a débattu parce qu’on sentait bien qu’il y avait un contexte historique de détestation présidentielle... Nous, on s’est greffés dans quelque chose qui était déjà là, déjà préparé par McFly et Carlito. Souvent, quand je parle à des gens qui sont en mode «Pourquoi vous avez fait ça ?», nous, on est venus un peu comme un canular en fin de vidéo. Quelque chose qui, de toute façon, aurait eu lieu avec ou sans nous. Je n’avais pas la sensation d’organiser quelque chose, de collaborer... Même si ce n’est pas le bon terme.

**Ce n’est pas une idée à vous.**

F : Je pense qu’il n’y a aucun moment où l’Élysée nous a dit directement : « Venez faire quelque chose ».

M : C’était une invitation de McFly et Carlito.

F : C’est ça. Nous, on s’est greffés là-dessus pour faire une sorte de hoax, de canular présidentiel. Ce qui nous a fait emporter la décision, c’est de se dire qu’il n’y a aucun monde dans lequel un groupe... Alors oui, c’est du metal, ça reste quand même du metal. On n’est pas un groupe de musique classique. Il n’y a aucun monde dans lequel un groupe comme ça, qui va jouer du gros death metal, se retrouve devant trois petites chaises avec un président, peu importe qui c’est, dans les jardins de l’Élysée. Je te dirais que même dans le monde, ça n’existe pas, cette scène là. Je n’ai pas d’image de ça qui a déjà existé. Surtout aussi saugre-

nue que ça. Vraiment, trois petites chaises et un groupe de metal. C’est l’idée de ce truc-là qui nous a fait marrer. On s’est dit que c’était trop absurde pour ne pas le faire, plus dans ce sens-là.

M : En fait, si tu imagines ça dans un autre pays, un groupe de metal qui fait ça devant Angela Merkel, c’est hyper marrant. C’est ce qu’on s’est dit. Dans le contexte français, ça passe moins.

F : Ça passe moins. Nous-mêmes, on ne s’est pas tellement exprimé là-dessus. C’est toujours difficile parce que tu n’as pas envie de te justifier d’un truc. Nous, ça nous faisait marrer. Bon, si ça ne vous fait pas marrer, ça s’arrête là. Après, là où c’est chiant, c’est quand les mecs te disent : « Vous avez joué pour Macron ». En gros, il s’est payé. On était pendant le confinement. Aucun groupe ne jouait. Tous les intermittents étaient en galère... Et vous, vous avez accepté de venir amuser le roi. Vous êtes venus sur sa demande pour l’amuser, pour lui faire un concert. Et là, quand tu connais les coulisses, tu vois immédiatement que ce n’est pas ça. Déjà, ce n’est pas l’idée et ce n’est pas ça. Ce n’est pas ce qui s’est passé. Le mec lui-même, il ne savait pas du tout ce qui se passait. C’est resté comme un un canular, comme un truc un peu à la Michaël Youn ou je ne sais pas quoi. Un espèce de truc de... What the fuck ? C’était l’idée de McFly et Carlito pour cette émission-là, fatalement, par définition, ce n’est pas quelque chose qui est orchestré. Et de toute façon, nous, on n’a jamais été fliqués sur rien. Ils ne savaient pas ce qu’on allait jouer jusqu’au dernier moment. Et d’ailleurs, on a commencé par jouer «La Marseillaise» et ensuite, on la blaste au bout de deux mesures. Ce qui est quelque chose, honnêtement... C’est un truc que quand nous, on a prévu de le faire, on s’est dit que si ça se trouve, ça va être cut. Ils vont dire non, on n’accepte pas que dans le

sanctuaire de la République, tu arrives et tu charcutes «La Marseillaise». Pendant un moment, on a même cru que ça allait pouvoir provoquer un shitstorm, mais dans l'autre sens. Plus des gens de droite qui gueulent et tout. Et ça nous aurait forcément moins atteint en termes d'images, parce qu'on aurait rigolé. Là, ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Ce truc-là, personne n'a remarqué, limite. Tu as l'impression que les gens n'ont même pas regardé la vidéo. Qu'ils n'ont même pas vu ce qu'on a fait !

M : De toute façon, dès qu'elle a été postée, au bout d'une minute, alors que la vidéo a fait plus d'une heure, il y a un mec qui écrivait «ah, les vendus !».

F : Rien que le fait de se greffer sur quelque chose qui était déjà critiqué ou critiquable, ça veut dire que forcément, tu as fait un pacte avec le diable. À la limite, juste dire à McFly et Carlito : « OK, on participe à votre émission », c'était déjà mort. Peu importe ce qu'on fait. Moi, forcément, je ne vais pas être d'accord avec ça, parce que pour moi, il y a des façons de faire les choses, ce n'est pas noir ou blanc.

Tu peux très bien faire un truc. Moi, je n'ai pas l'impression d'avoir endossé la responsabilité d'avoir fait la promo d'un président. Ce n'est tellement pas le sujet que, du coup... On s'est heurté à ce truc-là. Et puis en même temps, il y avait un petit côté «fuck», vas-y, les réseaux sociaux, on fait ce qui nous fait marrer. Et puis si ça fait un shitstorm, ça fait un shitstorm. On était quand même préparés mentalement... Mais pas à ce point-là.

M : Ça reste beaucoup plus violent que ce qu'on imaginait.

F : On ne pensait pas que ça serait à ce point-là. Moi, ce qui a été le plus dur, c'est vraiment l'injustice. Je suis convaincu qu'il y a une mauvaise interprétation de ce qu'on a fait. Factuellement, ce n'est même pas l'intention. C'est juste, non, on n'a pas été invité par l'Élysée. Ça, c'est clair.

M : Non, on n'a pas été payé 14 000 balles aussi, parce qu'il y avait des rumeurs là-dessus.

F : Un tas de trucs ont circulé, alors que c'est très simple ce qu'on a fait.

M : On n'y est allé même pas pour la promo non plus.



F : On est arrivé, on a joué le morceau le plus bourrin qu'on avait de notre répertoire. On n'est pas allé en mode pour se faire connaître. D'ailleurs, je ne vois même pas dans quel monde on aurait voulu faire ça pour faire un coup de promo ou un coup de projecteur, sachant ce risque-là. Ça veut dire qu'il fallait vraiment qu'on se dise «Ok, la vanne vaut vraiment le coup». Moi, je pense qu'on a fait des trucs, comme par exemple quand on a joué à l'Olympia, quand on a inversé les lettres, des trucs comme ça. C'est une bonne vanne. Ça, pour moi, ça reste... Évidemment qu'après, tu prends un shitstorm dans la gueule. Ce n'est pas que tu regrettes, mais c'est que tu fais «la flemme», c'est cher payé. Je trouve ça très cher payé pour une vanne qui tourne mal. Mais ça reste pour moi une bonne vanne. Évidemment que ce n'a pas été tourné comme on aurait voulu. On aurait voulu que ça soit... Tu arrives, tu sais, du pur «Retour dans le futur», tu plaques un accord, le mec tombe en arrière décoiffé.

M : Un peu la mise en scène de Gojira, mais à l'Élysée !

F : Un truc qui fracasse. Ce n'est pas le cas. Il y a un côté un peu tranquille.

M : Là, c'est la fête de la musique, la petite scène.

F : Ça s'installe, il conclut l'émission. Bon, c'est à vous, messieurs...

M : Y'a pas de blast !

F : Tu ne maîtrises pas tout, de toute façon. C'est comme là, on sort un album. Nous, on trouve que ça défonce. Mais si les gens, après, te disent que c'est de la merde, c'est eux qui ont «raison».

**D'ailleurs, c'est un truc un peu dingue de se dire qu'il y a autant de haters quand un groupe français fait un truc incroyable. On a vu Gojira cet été, où tout le monde était sur le cul. Il y avait quand même des mecs pour râler, pour critiquer, pour s'imaginer des trucs...**

M : Les gens qui râlent, après, chacun son prisme. Je comprends qu'on puisse gueuler pour ce qu'on a fait. Après, c'est la violence, moi, qui m'énerve sur les réseaux sociaux. Cette surviolence-là. Mais après, qu'on ne soit pas d'accord ou quoi, oui, ça existe.

**C'est quand même complet, ce soir, en 15 minutes. Les gens continuent de venir.**

F : C'est plus un truc pour me rassurer qu'autre chose, parce que je ne pourrais jamais te donner les chiffres de ça. Maintenant, quand je vois un commentaire vraiment ultra-violent, je me dis, en fait, derrière ce commentaire-là, il y a peut-être, je ne le sais pas parce que c'est invisible, il y a peut-être trois petits mecs qui vont acheter l'album en silence, qui achètent leur place en silence, et à la fin, c'est ce qui fait que tout se passe bien pour nous. Le truc visible, ok, il ne fait pas plaisir, ça fait chier, mais à la fin, j'ai l'impression que ça va. Et puis, de toute façon, ça fait partie du truc. Là, par exemple, j'ai vu un post où ils montraient qu'on était dans le top de vente album tous styles confondus, et j'ai cliqué sur les commentaires et, tu vois, la plupart des commentaires, c'était «ouais, bah non, moi, je trouve que c'est surcoté». Malheureusement, nous, on voudrait que ce soit «bravo, c'est incroyable qu'il y ait du metal dans le top», mais voilà, comme tu disais, même Gojira... Si Gojira se fait allumer, pour moi, je ne réponds plus de rien, parce que Gojira, c'est quasiment pas critiquable dans le sens où c'est du metal, en plus, c'est du metal extrême. Tu ne pourrais même pas leur dire, c'est du rock, y'a des refrains chantés. Non, enfin, oui il y a des refrains chantés, mais je veux dire, ça reste du death metal. Pour moi, on est plus proche de Morbid Angel que de Linkin Park, c'est un groupe qui est hyper légitime à tous les niveaux, c'est des purs mecs, ils jouent hyper bien, enfin, c'est incroyable. Donc, si eux se font chier dessus, là, ça veut dire que tout le monde va se faire chier dessus. Le truc de Macron, c'était une exposition, forcément, parce que tu sors du cadre metal, c'est genre, quoi, c'est quoi ce délire ? Parce que moi, c'est une vidéo, j'aurais regardé quoi qu'il arrive. Donc là, tu te retrouves hyper exposé, donc tu te fais chier dessus.

M : Ce que je trouve aussi, depuis ce shitstorm, c'est qu'il y a peut-être plus de gens qui viennent nous défendre sur les réseaux. J'ai cette impression.

F : C'est les deux, ouais. Les réseaux sociaux, c'est toujours délicat. On en voit des gros se faire défoncer... Enfin, c'est même pas que dans la musique, c'est même pas que dans le metal. Tu regardes un truc sur MBappé ou

sur n'importe qui, et t'auras des trucs bourrins. Ça peut être violent, les réseaux, quand même. Enfin, c'est violent, de toute façon, par essence. C'est un truc que j'ai du mal à capter, je ne sais pas d'où ça vient, le fait de mettre un commentaire comme ça pour dire que c'est de la merde.

M : Quelle perte de temps pour balancer de la haine.

F : En tout cas, j'en suis à peu près convaincu, mais je pense que les gens qui nous chient dessus, à mon avis, ils ne s'arrêtent pas spécialement à nous. Tu vois ce que je veux dire ? Dans leur journée, peut-être, ils vont switcher sur un autre sujet et ils vont dire «Ah ! N'importe quoi...». Ça m'étonnerait qu'ils mettent juste un truc genre «bande de vendus de macronistes» et qu'ils s'arrêtent là. Je pense qu'ils doivent être sur d'autres forums, sur d'autres trucs, sur d'autres thèmes...

M : Ça me fait penser à South Park, le père de Kyle qui boit son verre de vin tous les soirs et qui fait le troll sur Internet, sur tous les sujets.

F : Mais bon, après, c'est une belle expérience. Je vais quand même voir des commentaires, mais ça me fait beaucoup moins quelque chose. Genre, je ne sais pas, je les prends avec beaucoup plus de distance.

**Tu disais que vous aviez peu communiqué là-dessus depuis... Ça fait trois ans maintenant. Vous n'avez pas eu envie d'écrire un titre ?**

F : Un livre, un roman ! (rires) En fait, on a hésité. D'ailleurs, un des titres potentiels de l'album, c'était «Panique à l'Élysée» (rires).

M : C'était remettre une pièce dans la machine. On n'en avait pas spécialement envie...

F : En fait, on cherchait le titre de l'album et avec la pochette catastrophe et tout, franchement, ça marchait tellement bien. «Panique à l'Élysée...»

M : Je suis blasté par le titre de Manard aussi : «Ce serait ti pas l'Apocalypse ?»

F : «Ce serait ti pas l'Apocalypse ?» était bien aussi ! Mais tu vois, le «Panique à l'Élysée», il y a un moment où je me suis dit que c'est le meilleur titre en termes de tout. Mais on ne l'a pas considéré très longtemps.

M : Moi, j'avais un veto là-dessus.

F : On ne va pas résumer tout ce qu'on a fait depuis 20 ans à ça. C'était juste une vanne, on passe à autre chose. On a fait des bonnes

vannes. Le «The renouvellement of intermitence», on était en Star Wars, on assumait qu'on venait là juste pour toucher l'intermitence. On a fait des bonnes vanes dans notre histoire. C'est bon, ce truc-là, on ne va pas s'arrêter dessus. Même là, on en parle à fond. Je me dis, vas-y, ce n'est pas le sujet.

**C'est vous qui faites des réponses longues !**

F : C'est peut-être le fait qu'on n'en a pas parlé depuis longtemps.

**Je pense que ça va revenir avec les interviews qui vont s'enchaîner... Alors passons au sujet suivant ! L'album est comme d'habitude blindé de références. J'ai l'impression qu'elles sont destinées à des gens de notre âge, au moins de mon âge. Des gens qui ont à peu près 40 ans. Est-ce que ça ne vous coupe pas une partie du public ?**

M : J'aurais dit que c'était dans la même veine que l'album d'avant.

**Oui, mais c'est parce qu'on a grandi dans les**

**années 90 qu'on a ces références.**

M : Orelsan, c'est quand même un peu plus récent.

**Oui, mais il y a énormément de références sur le cinéma, sur les dessins animés...**

M : Possible, moi, par exemple, Cat's Eyes, je ne connais pas.

F : Cat's Eyes... Moi, j'ai halluciné que le clin d'œil soit à ce point-là repéré, tu ne sais pas à quel point un truc comme ça a pu marquer les gens. Moi aussi, ça m'a marqué tous les dessins animés du Club Dorothée. Ceux qui ont la réf', ils l'ont. Pour moi, ceux qui ne l'ont pas, je ne trouve pas que ça coupe. Quand tu ne l'as pas, tu te dis juste que c'est stylé. Au pire, tu vas dire que ça ressemblait à ce truc-là et tu vas l'écouter.

M : C'est exactement mon cas, alors que je suis dans le groupe ! Quand j'ai entendu la démo de «Dead robot zombie cop», j'ai dit «c'est excellent, ce pré-refrain. ça fait générique de dessins animés». F : Tu as peut-être des exemples





plus précis où tu pourrais dire que si on n'a pas la réf, c'est chaud d'apprécier. Pour moi, dans le cadre de ça, ça passe. Le côté «Dead robot zombie cop», vieux nanars, films d'horreur... on le savait en le faisant. On se dit que c'est du pur Manard, c'est nos vieux délires. Franchement, on ne peut pas trop s'en empêcher.

M : Même si tu ne connais pas ce genre de réf, tu peux apprécier... Moi ça me fait penser à Jésus 2, le sketch des Inconnus.

**C'est pareil. C'est une réf des années 90' !**

F : J'ai tendance à penser que ces trucs-là, ça a traversé un minimum le temps suffisamment pour que ce ne soit pas hermétique. Genre, c'est quoi votre délire, mais je ne serais pas

choqué qu'on me dise «j'ai rien compris»... Si vraiment on faisait un truc qui était vraiment trop daté... Genre, par exemple, sur «I like to Vomit», sur Monsieur Patate, je fais une imitation de Michel Rocard... Michel Rocard, je ne le fais pas aujourd'hui, parce qu'il y a un moment où tu t'adaptes aussi un minimum à ton époque.

M : Je ne sais même pas qui c'est !  
Un ancien Premier Ministre

F : C'était sous Mitterrand... Mais on essaie de prendre des trucs qui traversent un minimum les générations quand même pour... Ça, je pense qu'on fait assez gaffe à ce que ça ne soit pas trop hermétique, genre «De quoi il parle ? C'est quoi ce délire ? C'est des vieux gars».

Mais on ne va pas non plus aller à l'inverse, on ne va pas aller dans quelque chose qui est à la mode ou quelque chose qui existe depuis 5 ans, qui va disparaître...

M : C'est ce qu'on pourrait se dire par exemple pour Orelsan... Mais c'est aussi parce qu'on est fan en fait...

F : Moi, j'ai vu des commentaires qui disaient, «enfin bon là, vous avez je sais pas combien d'années de retard parce que là, votre Orelsan, c'est un flow de... il y a 10 ans... de Perdu d'avance». Je sais, mais en fait pour moi, on fait une espèce de mash-up. J'imagine un morceau idéal que j'aimerais entendre d'un Orelsan métallisé et du coup, ça va être un mélange. Et forcément, je vais prendre en compte les premiers albums parce que pour moi, ce sont des boucheries, les deux premiers, ça reste les meilleurs. Il y aura un côté un peu «La Terre est ronde» et dans certaines parties, ça va être plus un truc un peu à la Perdu d'avance. Parce que pour moi, ça traverse. Dire «vous n'êtes pas à la page» est une erreur, justement, j'ai pas envie d'être à la page parce qu'être à la page, t'es déjà niqué, parce que dans cinq ans, t'es plus là. Orelsan a suffisamment marqué sa génération, son époque, pour qu'on puisse le faire en se disant «c'est pas juste un effet de mode». Dans le rap, t'as des façons de chanter, t'as des flows qui sont «très 2010» et en 2011, c'est fini. Je considère que ce qu'il a fait, ça reste quand même dans le temps.

**Il y a aussi beaucoup de références sur la pochette. Elle a été extrêmement scriptée ou l'artiste a eu le champ libre pour mettre des vannes ? Je pense aux soucoupes de Tikawa...**

M : Tous les morceaux sont plus ou moins représentés sur la jaquette...

**Oui, donc il avait beaucoup d'infos...**

M : Ouais, à la base, c'est parti d'un dessin. On avait d'autres idées et celle de Manard était pas mal avec E.T.. Au bout d'un moment, on est parti sur ce délire vieux film catastrophe avec une rue au fond nous criant. Ces vieux films où tu vois les gens se barrer face à la menace qui est derrière eux.

F : L'idée était vraiment de faire une vieille affiche de film SF des années 50, donc ça c'est sûr que c'est pas moi qui allait le faire parce que mon talent de dessin est tout à fait limité

(Fetus me montre son premier croquis).

**Ok, la soucoupe est déjà là comme tous les petits détails en rapport avec l'album...**

F : Les limites qu'on a posées sont conservées, le mec avait les éléments.

M : Il fait des affiches de film de genre à peu près dans le style qu'on voulait, en mode peinture / vieilles affiches.

F : Quand il nous a envoyé le premier jet, on a dit «c'est bon» ! On a détaillé sur quelques trucs, mais en fait il avait déjà tout fait et, franchement, c'était vraiment du gros patron ! Bravo à Greg Lé / Gengis Kahn.

**J'ai la version digipak, il y a aussi un embossage du nom, vous avez sorti aussi une box avec des goodies. C'est important de vendre du physique ?**

M : En tout cas, nous on aime bien avoir l'objet !

F : J'ai l'impression qu'on en vend pas mal, que les gens aiment bien avoir l'objet. Nous, on y est toujours attaché en tant que vieux mec ... C'est plus perso que de dire «il faut quand même qu'on vende des disques parce que ça rapporte plus que le streaming...»

F : Franchement, je ne sais pas. Ce genre de considération... Ce qu'il faut faire pour vendre plus... Je ne sais pas, on n'est pas trop calé là-dessus, on laisse faire les pros. Fabien a vachement travaillé, il a fait énormément de visuels en partant des dessins qui étaient déjà faits, mais il a vachement bossé là-dessus aussi, ça rend bien !

**On a pas mal de cinéma dans cette pochette et dans l'album, vous avez tous les mêmes goûts ou c'est Manar qui force des visionnages de rattrapage pour savoir de quoi ça parle ? Genre Plan 9 from outer space qui est un très vieux film de SF, ou Peut-être où vous piquez la réplique de Bacri. Tout le monde n'a pas forcément vu ces films-là...**

F : Le premier que t'as dit, «Plan 9 from outer space», j'ai pas vu...

M : Je ne sais même pas si Manar connaît ! C'est parti de «Maniac Cop», le «from outer space», il a été ajouté par l'un d'entre nous !

F : Je pense qu'il venait plus de «Killer klowns from outer space»...

**L'origine, ça date des années 50 (vérification faite, c'est 1957), un des premiers films où il**

**Il y a des soucoupes volantes, et ça s'appelle Plan 9 from outer space.**

F : Tous ces films là, j'en ai vu très peu. Par contre, je serais chaud un jour de me faire un rattrapage.

M : Là il a ramené Tarantula ! dont on s'est vachement inspiré pour la pochette de l'album.

F : J'aimerais bien le voir. On a énormément de lacunes, par contre Manar il est spécialisé dans les vieux films d'horreur italien ...

M : Des fois très mauvais avec un rythme étonnant... très étonnant !

**Il y a aussi références cinématographiques sur le clip de «Doigts de Metal» où il y a des Nazgûl ou Sauron, donc là c'est plus inspiration Peter Jackson ou Tolkien ?**

M : Ah ! Moi, j'ai pas lu les bouquins. Je crois que toi non plus ? Par contre Manard et Flocos les ont lu, ils sont très très fans de l'univers. J'adore les films, c'est dans mes films préférés et on est tous là-dedans. C'est plus Peter Jackson de toute façon vu que c'est un clip vidéo et puis forcément on s'est inspirés de l'univers vidéo.

F : Moi, j'avais essayé de lire «La Communauté de l'Anneau» un jour.

M : J'ai essayé aussi.

F : Pendant les vacances, j'étais en fac de langue et je voulais me le fader en anglais. T'inquiète, j'ai lu 7 pages de la Comté, je l'ai reposé.

M : J'ai lu la moitié, c'est dur à lire. Heureusement, Peter Jackson a quand même fait une bonne adaptation qui est très accessible.

**Est-ce que vous suivez les groupes français auxquels vous êtes parfois comparés ? Je pense à Princesses Leya ou Soviet Suprem qui vient de sortir un album.**

F : Soviet Suprem, c'est un truc de fou. Je ne connais pas. C'est un peu un bug parce que je suis sûr que c'est un groupe qu'on trouverait intéressant. Je crois que les autres ne connaissent pas non plus, on ne s'est jamais croisé en concert, des fois ça aide aussi pour découvrir des groupes. J'en entends vachement parler, je vois des affiches, mais finalement je ne connais pas... même si c'est possible qu'on se soit croisés sur un festoche...

M : Princesses Leya, on a déjà tourné avec et on va refaire des dates avec eux et elle.

F : Honnêtement, quand tu m'as dit des

groupes dans notre genre, je me suis dit qu'il n'y en a pas beaucoup. Princesses Leya, clairement tu peux les mettre parce que quand tu les vois sur scène, tu as des petites scénettes de théâtre, ça enchaîne avec des reprises en metal.

M : C'est plus théâtral que nous.

F : C'est des mecs, des purs comédiens. Il y a plus d'acting et de sketch. Je ne sais pas comment ça a évolué récemment, mais c'est aussi plus des reprises même si, nous aussi, on a un côté reprise. Il y a des moments où quand on fait un «Keken», c'est une reprise.

M : Ou même un «Calogira».

F : Quand on fait un «Calogira», c'est un autre délire car on mixe deux trucs. C'est un peu ce qu'ils font finalement.

M : Ça reste une reprise parce que les notes c'est du pur Calogero.

F : Par contre, quand on fait un «Kammthaar» ou un «Evier métal», on est plus dans un morceau à nous. Avec les codes d'un groupe ou de plusieurs...

**Même question mais avec des groupes étrangers. Je ne sais pas si vous connaissez Mac Sabbath, des Américains, le clown de McDo sur du Black Sabbath...**

M : On nous compare pas mal avec Nanowar Of Steel, les Italiens.

F : On a été pas mal rapprochés à Tenacious D.

M : Je trouve que ça ressemble pas trop. C'est pas tant parodique que ça. C'est humoristique.

F : Comédie musicale aussi. Princesses Leya doivent bien kiffer Tenacious D., ça raconte une histoire tout le long du truc. C'est un peu différent. Mais on nous compare dès qu'il y a un peu d'humour... Des fois on nous disait Steel Panther, mais pas trop.

Ils sont presque sérieux.

M : C'est ça, c'est premier degré !

F : Pareil pour Manowar, ils sont sérieux ou pas ? Il y a des moments où je me pose la question. C'est tellement kitsch que je ne sais plus si c'est sérieux ou pas. Il y a des groupes qu'on aime bien comme Crisix qui joue avec nous ce soir, au niveau de l'esprit, même si musicalement ça ne ressemble pas trop. Il y a un esprit assez coolos qui fait qu'on se rapproche. Il y a Mononc' Serge et Anonymus au Québec. Il y a vraiment des grosses similitudes. Quand tu écoutes «L'âge de bière», ça joue vraiment





gros metal derrière. Mais le mec qui chante, il a un côté fun.

**Renaud, Orelsan, Johnny, Bacri... On n'avait pas dit mollo sur les imitations ?**

F : Mollo ! Je ne sais pas si on avait dit «Mollo sur les imitations».

M : Au contraire !

Est-ce qu'il y en a qui sont ratées et qui ne passent pas le cut ?

F : Non, il y a une fois je me suis autocensuré, c'est «Mouss de mass». C'est vrai que le moment où j'ai réalisé que...

M : Il est inimitable !

F : Je dis tout le temps que je suis «Mouss de mass». Je n'arrive pas à faire sa voix. Même si j'y arrivais, ça me fait un peu chier de dire ça en boucle. J'avais des doutes sur ce morceau jusqu'au bout. Le fait de le faire chanter, c'est l'inverse. C'est limite moi qui fait un feat. C'est lui qui chante. C'est un mindfuck, il a pris possession du truc !

M : Cette session avec Mouss en studio, c'était trop bien !

F : C'est un exemple. Si je l'imitais hyper bien,

on me dirait de le faire. Il y a des trucs que je ne trouve pas super bien ou réussi sur l'album. Mais on s'en fout.

**Vous avez 17 titres en 4 mois de studio. Il y a des chutes. Peut-être qu'elles sont drôles !**

F : Il y a un morceau qu'on a censuré.

M : En effet, il y a eu 18 titres enregistrés en studio. En plus, il y en a eu d'autres avant. Des mini-ébauches qu'on a dû censurer car soit la vanne était trop beauf, soit on n'arrivait pas à trouver la bonne punchline ou de bons riffs. On en a eu une de censurée.

F : Pas vraiment censurée car c'est pas le bon mot. C'est une question d'équilibre. C'est un morceau qui se barrait légèrement en dessous de la ceinture. Sans évoquer le caca néanmoins ! Il y avait des histoires de parties génitales. Tu te dis «vas-y c'est bon, il y a ce qu'il faut»... Musicalement, c'était pas un morceau très metal. On s'est dit qu'on avait ce qu'il fallait.

M : Et aussi, on nous a dit «ça m'a même pas fait marrer». On a fait des écoutes avec des potes. Celle-là a passé un peu moins le test.

F : On l'adorait, c'était une des premières compos et on s'est résolu. C'était un peu un chou-chou. On était un peu deg', mais c'était trop private joke donc pas de regrets, même si je l'adore quand même.

**Quand on lui a pas demandé son avis sur Ultra Vomit, Guy Bedos a dit que «la vulgarité est une infirmité de l'âme». C'est pas un peu un connard ?**

M : Une infirmité de l'âme ? Est-ce que c'est vulgaire ? Je suis pas sûr. Je dirais pas que c'est vulgaire.

C'est grossier ?

M : Ouais, c'est puéril. «J'ai pété», c'est pas vulgaire. «Anus» est un mot qui existe dans le dictionnaire.

F : Je ne connais pas trop la définition.

M : Il y a des «putain» sur l'album.

F : Guy Bedos, il peut pas me dire qu'il a pas fait de sketch sans dire «putain» ou « salope ». Il a une définition bien précise en tête, il faut se mettre d'accord sur ce que c'est.

C'était juste pour avoir une citation de Guy Bedos pour remonter le niveau (rires). Pour le caca, on avait dit mollo, mais finalement il reste des traces. (rires)

F : C'est vrai, le morceau «Mollo sur le caca» est énorme. Ça part d'une démo qu'a fait Fabien Lefloch alias Flockos qui disait basiquement... «j'ai envie de chier», je ne vais m'étendre là-dessus, c'était vraiment très frontal. On a tout de suite trouvé ça très très nul. Sauf que la musique était incroyable, et elle l'est puisqu'elle est sur l'album. Bref, on a trouvé le morceau incroyablement musical. On lui a dit d'envoyer l'instru, on s'est pris une gifle par la musique. Par contre, on trouvait les paroles très nulles, même si ça nous faisait marrer... forcément.

M : Mais en interne, on se dit que sur un album... C'était comme instantané : «Non, ça ne sera pas sur l'album».

F : Mais après, on s'est dit que c'était cool. Et là, on se retrouve dans une situation difficile, c'est «comment on sauve un bon truc ?». En général l'instru vient avec la phrase, avec un truc, quasiment tous les morceaux c'est ça. Et là, comment on fait ? Il y avait une punchline de Manard qui a dit en répétition «Mollo sur le caca».

M : C'était avant même, c'était bien avant. On s'était même dit que l'album aurait pu s'appeler

«Mollo sur le caca».

F : Carrément, c'est un pur titre. À ce moment-là, on avait le titre du morceau et son instru... Quand il me l'a ramené, j'ai tout de suite entendu du Justine, son groupe de punk rock...

Surtout qu'il a fait «Mollo sur le rock'n'roll».

F : Lui disait qu'il voulait faire un truc à la Andrew WK et je lui disais que c'était du Justine. Pour moi, c'était du Justine. Mais du très bon. Mais lui n'avait pas du tout pensé à ça. J'imaginais Alex qui chante là-dessus et on a développé ce truc de «Mollo sur le caca». Ça donne ce morceau que j'aime bien parce qu'il a une histoire hyper spéciale par rapport aux autres.

M : Parce que ça parle de nous.

F : La plupart des gens vont écouter le truc et se dire que c'est un accident. C'est Accident n°7.

**Dans les parodies, il y a parfois des morceaux qui sont très proches des groupes parodiés. Je pense à «Tikawahukwa» qui fait très Sepultura. Vous n'avez pas peur qu'un avocat de Sepultura vienne porter plainte sans comprendre qu'il n'y a pas du plagiat mais une parodie ?**

F : Je ne pense pas que ça puisse être un problème à ce niveau-là.

M : Je pense que ça a été vu avec le label.

F : J'avais plus peur sur le café, avec les marques...

M : Vu que t'en cites plusieurs, je crois que ça passe.

F : Pour Sepultura, même si c'est hyper proche, je pense que tu puisses gagner à un procès pour plagiat... D'autant plus quand la parodie, c'est un cas particulier. C'est pas comme si... Il y a un truc flou. La parodie, je pense que c'est méga flou. On a toujours été borderline, avec Ultra Vomit ou Andréas et Nicolas. On a quand même fait un album où c'est Mario, c'est Nintendo, on reprend tous les codes ! Quand on le fait, on croise les doigts pour pas qu'on vienne nous faire chier. Nintendo pourrait très bien dire «c'est quoi ça ?» et on n'a aucune excuse. Oui, c'est une parodie. Mais non, vous n'avez pas le droit. Pour l'instant, on n'a jamais eu de problème. C'est cool. À chaque fois, on se pose des questions. Sur cet album, il y a eu moins de sujets.

M : Sur l'album d'avant, il y avait «Calogira». Pour «Calogira», on ne touche pas de droits

d'auteur. Le texte n'est pas de nous. Même la mélodie, c'est du note pour note, c'est une reprise.

**Vous avez des retours sur des groupes non francophones ? Crisix, qui vous parle de vos morceaux sans forcément comprendre les paroles ?**

F : Quand j'étais à Barcelone en vacances, j'ai parlé avec B.B., le guitariste de Crisix. C'est même lui qui a été un déclencheur pour qu'on choisisse «Doigts de metal» en clip. Il y avait plusieurs morceaux éligibles. Je lui ai fait écouter l'album. Dans la caisse, il a dit que c'était fou. Sans comprendre les paroles. Je lui ai expliqué le concept et il m'a dit c'est juste le morceau. Il m'a envoyé un vocal une semaine après en disant : « J'ai encore des souvenirs de l'album, c'est ce morceau qui me reste en tête ». Je me suis dit que c'était intéressant. Des fois, on est tellement plongé dedans qu'on ne sait plus ce qui marque les gens. Il y avait quelques indices qui montraient qu'il fallait faire ce morceau-là.

M : Le réalisateur aussi. Il nous a vraiment poussé à faire celui-là.

F : On a toujours des commentaires sur Youtube, des mecs qui disent «j'ai rien compris, mais je trouve ça trop cool» ou des trucs comme ça. Des fois, on voit des vidéos «Reacts» aussi.

M : Oui, j'en ai vu une en allemand justement pour «Doigts de metal» et j'ai rien compris à ce qu'il racontait, mais il avait l'air de se marquer pendant le clip. C'est ça qui est bien en fait, c'est aussi qu'on puisse capter l'état d'esprit du groupe, même sans comprendre les paroles. Quand on a des retours d'étrangers, enfin de non francophones en tout cas, souvent c'est positif.

F : Avec Mathieu, on aimerait faire des concerts à l'étranger, je ne sais pas où, au Brésil, n'importe où, t'auras quand même une communauté francophone qui vient te voir. C'est quelque chose que je voulais pas trop faire avant parce que je me disais «à quoi bon, ils comprendront pas les vanes...»

M : Tagada Jones, ils vont jouer au Japon ou en Russie, personne comprend. Les groupes anglais qui viennent en France, moi je capte rien et je kiffe quand même.

F : Je pense que jusqu'à l'époque Objectif :

thunes, j'avais pas assez confiance dans le son, musicalement, je me disais que c'est solide, mais c'est surtout qu'il y a des vanes. C'est les deux en fait, c'est au même niveau. Alors qu'aujourd'hui, je pense que t'as des morceaux... genre «GPT (à l'instant)», si tu l'écoutes en chinois, c'est-à-dire que si tu comprends rien, tu vas juste te dire «ah putain ouais, c'est un gros morceau».

**Vous avez un set très préparé, vous n'êtes pas un peu prisonnier du spectacle ? Vous ne changez pas la setlist d'un soir à l'autre ?**

M : Non. Difficile. C'est pas comme les Red Hot Chili Peppers, là c'est figé.

F : Techniquement, avec la lumière et tout, ouais, difficile. Donc non, on ne change pas trop.

M : Après ça va forcément bouger, c'est la première date.

F : Ça va bouger mais «prisonnier», non. Franchement, je crois que je suis très rassuré aussi à l'idée qu'on ait un truc où tu sais où tu vas. Ouais, c'est ça.

M : C'est genre 90% écrit puis 10% d'impro.

F : Et cette impro-là qui arrive tous les soirs. La petite impro de la petite vanne de Manard machin, elle arrive aussi parce qu'on est suffisamment sur des rails. Moi, j'ai pas un bon souvenir des concerts où on y allait en mode «ah, on verra bien ce qu'on dit, on verra bien ce qu'on fait» et t'as pas de setlist. On a tout essayé mais franchement les concerts sans setlist, c'était une cata.

Vous serez en juin au Hellfest. Vous préparez déjà un truc particulier ?

M : Ah bon, on sera au Hellfest ?

F : Ça se pourrait. Ça se pourrait.

Si vous y êtes pas, il faut demander la démission de Ben Barbaud.

F : On y pense en tout cas. On y pense, ça reste en tête. Pour nous, le Hellfest 2019 était le plus gros concert qu'on ait jamais fait. Donc refaire la Mainstage... Je te dis ça, si ça se trouve, ça va être l'Altar.

M : L'Altar, ça m'étonnerait quand même. Warzone, pourquoi pas.

F : Ça va être un peu le highlight de la tournée, donc on y pense. On pense déjà à ce qu'on pourrait faire... Mais bon, c'est pas très précis encore. Là, il va y avoir tout le début de tournée, on va voir là où les gens sont les plus ré-



ceptifs sur les morceaux, des trucs comme ça. La setlist va être plus courte...  
F : Forcément. Mais ça va être bien.

#### **Et ce sera aussi vos 25 ans.**

F : Ça se pourrait, ouais.

Ah non, ça c'est sûr !

M : Ce sera mes 32 ans.

Donc, vous y pensez pas plus qu'aux 24 ou aux 23 ?

F : Moi, je suis pas trop un petit père anniversaire. Par exemple, déjà, c'est les 20 ans de Monsieur Patate. Ah ouais, cool cool... Enfin, c'est pas trop mon truc. Je suis plus saoulé par ça en général. Si tout le monde le fait, t'auras tous les mois un truc, les 10 ans de machin, l'album de machin, les 4 ans de machin... Tu peux célébrer tous les 5, tous les 10...

M : Et puis c'est un peu badant aussi, ça fait 20 ans que cet album est sorti.

F : C'est vrai que c'est dans ce sens-là, il y a un petit peu de ça aussi. Ceci dit, je ne suis pas contre faire des trucs comme ça, mais c'est pas mon délire. Même personnellement, fêter les anniversaires... Là, je te dis ça mais si ça se

trouve, on fera quand même un truc !

**Merci aux Ultra Vomit et à leur équipe, merci aussi au CCGP ainsi qu'à Hugo et Sabrina chez Vercords.**

■ Oli

Photos officielles : Mathieu Ezan

Photos live : Oli



# ULTRA VOMIT

## CCGP, CALAIS

RECORD BATTU POUR LE CENTRE CULTUREL GÉRARD PHILIPPE DE CALAIS : UN PEU MOINS DE QUINZE MINUTES ! C'EST LE TEMPS QU'IL A FALLU POUR VENDRE LES PLACES DU CONCERT D'ULTRA VOMIT ! PEU IMPORTE LEUR NOUVEL ALBUM, PEU IMPORTE LA PREMIÈRE PARTIE, LA VENUE DU GROUPE, C'EST L'ASSURANCE DE PASSER UNE EXCELLENTE SOIRÉE, NON ? LE PUBLIC CALAISIEEN NE S'EST PAS TROMPÉ !



ULTRA VOMIT

Et c'est un «opening band» ou plutôt un «groupe de apertura» de qualité qui se pointe avec eux pour cette tournée qui commence dans le Pas-de-Calais (eh ouais, premier concert avec les nouveaux morceaux !) puisque c'est Crisix, le plus français des groupes espagnols ! C'est leur détournement d'Asterix qui est projeté sur l'écran de cinéma qui sert de décor à Ultra Vomit et si le début du concert est un peu gâché par un mix qui donne trop de poids aux aiguës, on est vite plongé dans leur bain de thrash souriant. Pas de préchauffage, les circle pits

sont lancés, tournicoti tournicoton, ça blaste tranquillou (avec parfois de faux airs de Metallica / Kirk Hammett quand on écoute le groupe et regarde Juli Baz). Celui qui parle le mieux le français, c'est Pla, le bassiste, il invite à faire la fête du metal et remet deux sous dans la machine pour conserver une grosse ambiance. The mask fait son apparition, histoire de poursuivre dans l'esprit de déconnade, mais sans oublier de jouer juste leur «Brutal gadget». Une petite séance de jump (old school !) et les cinq musiciens échangent leurs instruments



CRISIX

pour un petit medley de reprises : «Fight for your right» des Beastie Boys, «Walk» de Pantera (passage obligé !) et «Antisocial» de Trust (à moins que ce ne soit davantage un clin d'œil à Anthrax !), ça reste bien carré et on découvre un bassiste extrêmement à l'aise avec une guitare ! Alors que Calais est totalement enflammé et scande des «Crisix ! Crisix ! Crisix !», Bazooka s'en amuse et fait de l'écho avec des «Crazy ! Crazy ! Crazy !». Après un petit wall of death des familles et 50 minutes d'un set où le bonheur était partagé, les Barcelonais quittent doucement la scène sur un air folklorico-hispanique.



CRISIS



On est donc, sans surprise, transporté dans un cinéma pour le show d'Ultra Vomit, le décor mêle références à leur discographie et au septième art et c'est avec une vidéo d'un célèbre logo que le show débute, bienvenue dans leur Univers sale. Le premier film à être projeté, c'est «Dead robot zombie cop from outer space II» avec Léa en policière pour chanter avec nous, Mathieu et Flockos montent les marches comme à Cannes pour se mettre au niveau de Manard et comme ils renouvellent l'opération un bon nombre de fois durant le spectacle, ça va leur faire les mollets ! Générique de fin, merci, au revoir c'était Ultra Vomit ! Le public n'y croit pas, mais on se marre déjà. Je vais éviter de divulguer le récital de vanes et vais donc passer très vite sur les détails pour ne garder que quelques trucs comme cette judicieuse remarque avant de débiter «Toxoplasma gondii (Felinus santus)». Si tu veux savoir laquelle, réécoute la chanson ou va les voir ! Parmi les nouveautés, «Doigts de metal» est déjà devenu un tube indéboulonnable, pas question de le voir quitter la setlist avant une quinzaine d'années (contrairement à «Je ne t'es jamais autans aimer» qui n'est plus joué après 14 ans de longs et boyaux services), les «Patatas bravas» sont partagées avec tous les Crisix sans que cela ne soit vraiment très répété et «Le coq» montre toute la maîtrise

du groupe qui ne fait pas que plaisanter. Les différentes imitations passent crème, les discours sur le caca coulent sur nous comme un jour de dysenterie féroce, on reste scotché par «Calojira» et le temps accordé à Manard (Flockos prend alors la batterie), est passé «Dans les yeux d'Émilie» et de Joe Dassin (même si c'était moins évident pour ce dernier). S'ils font des pains, ce n'est pas pour ouvrir une «Boulangerie pâtisserie» (j'ai pas déjà fait cette vanne dans un autre article ?), mais parce que ce ne sont pas des robots, les mecs sont humains, vachement humains même. On a encore le droit à une petite visite de courtoisie avec l'arrivée d'Andréas pour «Je collectionne des canards (vivants)» qui n'est même pas le dernier titre du concert ! Et non, on a «Évier métal» avant le rappel où s'enchaînent pas forcément aisément «La puissance du pouvoir», «Kammthaar» et «A.N.U.S.», pas évident de se quitter comme ça, mais que voulez-vous, c'est déjà la fin de la projection.

**Merci à Sabrina chez Vercords et à Charlotte ainsi qu'à toute l'équipe du CCGP.**

■ Oli  
Photos : Oli







**CRISZ**  
THE  
FRENCHIEST  
WAVE  
BAND







## ULTRA VOMIT

ULTRA VOMIT

ET LE POUVOIR DE LA PUISSANCE

[Vercords]

Ding Dong ! Qui c'est ? Est-ce Michel Jax ? Non, c'est une bande de quatre fuyards terrorisés dans le vent (\*) qui après s'être échappé du ventre d'un chien géant sont aux prises avec de multiples antagonistes aux noms à rallonge qui voudraient s'emparer du pouvoir. Le premier à débouler, c'est un être issu du ciné, mais ce n'est pas Rocco même si comme lui, la nuit, sa matraque il brandit, il vient plus de l'univers sale de RomeRobocop. Superbe refrain signé Léa, fille d'aujourd'hui, belle mais pas incognito puisque son nom est au générique. Réveillez-vous, le soleil brille, il ne risque pas de pleuvoir, encore moins du sang (namesake !), on prend un peu de speed et ça tue ! En disque comme en concert, c'est méga classe, surtout quand Mathieu, à la basse, court avec son instrument. La hauteur de l'aisance avec laquelle le groupe enquille les bonnes idées et les parodies est hallucinante. Comme si c'était aussi simple que le basic que Manard maîtrise, même si on n'y comprend rien. Là, même avec l'oreille sale, tu reconnaîtras un hymne infernal et découvriras la belle palette (de porc) de Fetus qui ne fait rien de travers (de porc), tu veux que je m'échine (de porc) à poursuivre ou jarret (de porc) ? Belle transition en hommage à nos amis de la SPA avec un mal dont je suis atteint, la «Toxoplasma gondii (felinus sanctus)». Big up à ma Siam Mady, mon bel Aaron et mon attachante Zola. Même si mes

maîtres ne dormiraient pas dans ce berceau de crasse que semblent apprécier les chats nantais qui, comme chacun sait à Haïti, sont cuits la nuit. Porc, Nantes, épave ? Tout tout est logique même si Renaud n'a pas de chien et qu'il est l'heure du «Ricard peinarde», c'est bien écrit, c'est bien dessiné, c'est subtil, c'est du vécu. Pareil pour les bastons avec Mortal Kombat ou Street Fighter. Le metal moderne gesticule, son flux jaillit des bornes, une belle paire de riffs et on le remet en place. Comme ses élèves tentés par la triche et louchent sous leurs cheveux alors que je rêvais d'un clin d'œil à Tool.

Fin de contrôle. Récréation. Petite pause. Un petit café ? On a un très bon maragogype du Brésil, ça te tente ? Chocalho, agogo ! Non, pas de chocolat chaud per tutti pour cet autre morceau sans pain mais avec du sucre. De l'accent portugais à l'accent espagnol, il n'y a qu'une piste sur la fine frontière, mais ici ça chante en anglais en mode vieille école. Hystérie collective avec ces crèmes catalanes solaires qui rayonnent en temps qu'invités de choix. Contrairement aux pierres qui roulent, UV amasse un Mouss et font mousser les Mass pour qu'on se tremousse en masse pour un moment de bien-être et de paix depuis Metz jusque Mars. Le basique feat est ici sublimé tant le chanteur habitué de L'Orange Bleue (ils sont passés plusieurs fois à Vitry-Le-Francois) muscle son jeu (sous les conseils avisés de Yann) pour paraître plus vrai que nature. Objectif : thunes pour Ultra Vomit ? Non, ils dénoncent l'usage abusif de la recette miracle pour se bâtir un Empyr (coucou Fred) et acheter un hyper car ou un super bus à Georges si ça marchait vraiment bien. La suite est soit stupéfiante, soit flippante, j'hésite entre les deux, il faudrait néologiser, allez, je me lance avec ce mot-valise : «Ultrüs crew» est stupéflippant ! Autobiographique comme de nombreuses autres plages, celle-ci est assez entêtante voire oppressante. On a bien besoin d'un peu d'air pour s'en remettre. Non, pas cet air-là (\*\*\*) même si je l'adore. La descente de tomes et de sa voie est savoureuse ! Tout comme la réplique du magistral Jean-Pierre pourtant dans un de ses, peut-être, moins bon films. Motoscatologique comme de nombreuses autres plages, celle-ci est assez marrante voire prémonitoire. Quand tu n'as vu que la pochette de l'opus, tu connais déjà tout ça et encore plus «La puissance du pouvoir» car c'est presque écrit dessus, presque car c'est dans l'autre sens et que la couleur a un peu jauni. Tous les détails étaient là, comme à la fin de Suspects de convenance (merci le Québec !) quand

on se rend compte que Verbal Kint est peut-être un agresseur sexuel au-dessus des lois. Tous, non, il y en a un qui résiste et que tu trouves au dos du boulot d'art, la lune ! Faut-il demander à cette lune quel est ce trou qu'elle porte ? Bon sang mais c'est bien sûr, c'est son anus, son «trou du cul» comme ils le chantent sans transformer le mot en «trou du cusse» pour faire une rime un peu moins pauvre et honneur à la riche Rome. Non, pas de salade à la romaine, ça, ils le laissent à César car on n'est pas dans Astérix comme Crisix. C'est encore un hommage au cinéma et à leur amour pour le chef d'œuvre de Régis Wargnier multi césarisé et même oscarisé.

[\*] Cette chronique est remplie de calembours, de contrepèteries, de jeux de mots et de termes évocateurs aux sens multiples. Par exemple, ici, «vent» peut faire référence aux quatre garçons dans le vent qu'étaient les Beatles et ça dénote chez toi autant de curiosité que d'acuité culturelle (et je pense que comme moi, tu apprécies les homéotéleutes), mais aussi au «vent», non pas celui que je prends avec mes vanes, mais le synonyme du pet, si tu l'avais compris, c'est que tu es fan d'Ultra Vomit.

[\*\*] Voir [\*] et pareil pour les différents sens de «Air» parce que oui, ça peut faire référence à la musique ou juste un bruit doux avec ceux qui représentent la french touch, ça évoque aussi une mélodie, mais ici, c'était bien entendu dans le sens de ce déplacement de molécules peu visibles mais odorantes [\*\*\*].

[\*\*\*] Je ne voulais pas finir sur une flatulence, du coup, j'ai remis des astérisques dans les notes et j'en rajoute une : 19/20.

■ Oli





## ASTREL K

### THE FOREIGN DEPARTMENT

[Tough Love Records]

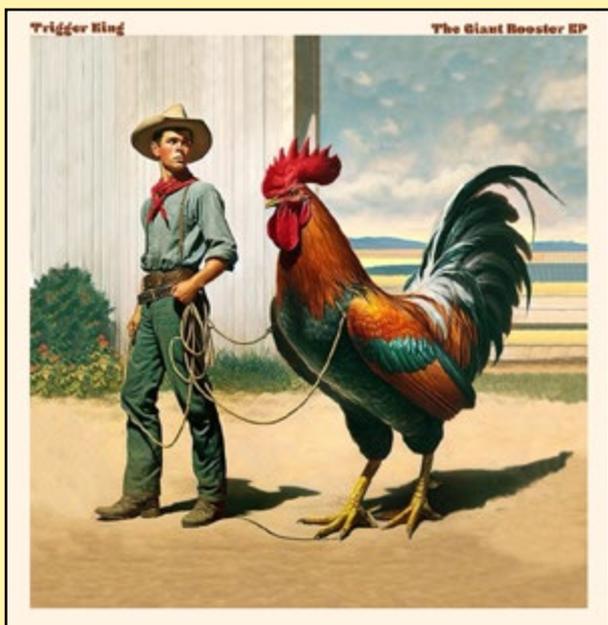
J'ai découvert l'année dernière Ulrika Spacek, un groupe de rock indé anglais, par le truchement de son troisième album, *Compact trauma*. Au passage, si jamais vous ne l'avez pas écouté, jetez-vous dessus car il est d'une qualité rare. Bref, quelques mois après la publication de sa chronique sur notre magazine, j'ai vent de la sortie de *The foreign department*, l'album solo d'Astrel K, le projet de son frontman, Rhys Edward. Il est toujours intéressant en tant que passionné de musique de sentir l'influence d'un membre dans un groupe, par le biais de son projet solo. Si tant est, bien sûr, que les styles soient quand même plutôt proches. Ce qui saute aux oreilles avec ce deuxième LP d'Astrel K est le sens mélodique intense qu'on retrouve chez Ulrika Spacek. Plus pop et cajoleur, ce projet solo diffère de son groupe principal par sa forme, mais le fond reste le même : éblouir par des harmonies délicieuses.

En clair, tout ce que touche ce Rhys Edwards se transforme en or. Ne cachant pas ses influences sur son premier effort (d'Elliott Smith à Stereolab avec un soupçon de Granddaddy et de Jeff Buckley), Rhys semble plus vouloir les diluer sur ce nouvel album. Avec une aisance d'écriture renversante, il nous embarque dans son monde, sa catharsis, dans le témoignage de sa nouvelle vie aussi (son déménagement à Stockholm) qui paraît aussi lumineuse que nostalgique, avec un brin de névrose. Un nouveau chapitre en solitaire aux arrangements garnis de cordes, de pia-

nos et autres allégresses auditives parsemées ci et là, à l'image de ces cuivres sur le refrain de l'excellent single «Darkness at noon». Rhys alterne très souvent les variations d'intensité afin de garder un équilibre, passant aisément de morceaux plutôt rock midtempo («Heavy is the head», «Brighter spells») à des titres plus neurasthéniques (comme «Birds in vacant lots» ou «Daffodil») ou des ballades glaçantes («The foreign department», «By depol»).

C'est d'une beauté absolue, d'autant plus que certains passages de morceaux nous rappellent de manière étrange d'autres qu'on a apprécié chez certaines formations par le passé (tels que le début de «R U a literal child ?» faisant très Arch Woodmann dans l'esprit, ou bien des airs communs entre son «Darkness at noon» et la période Veckatimest de Grizzly Bear). C'est sûrement aussi pour cette raison qu'on a été conquis par ce somptueux et touchant *The foreign department*.

■ Ted



## TRIGGER KING

### THE GIANT ROOSTER EP

[Autoproduction]

Un groupe de rock avec parfois quelques accents plus pop du fait de solides mélodies, un groupe qui aime les titres courts et efficaces, un groupe qui manie un peu l'ironie et les pédales de distorsion. Cette définition convient à quelques mastodontes de la scène (de Weezer aux Foo Fighters) mais aussi à de jeunes formations pour le moment plus discrètes (quand tu pars de Mulhouse, c'est un handicap, comparé à Los Angeles ou Seattle) qui enflamme les cafés et les clubs comme les Trigger King. Leurs cinq premiers titres enregistrés sont sortis sous le nom de The giant rooster EP et exposent leur rock inspiré de leurs glorieux aînés, qu'il soit enjoué («Take me by surprise»), bluesy («Season in the sun»), masqué derrière des effets plus ou moins psychotropes («Butterflies»), acoustique («Reaching for the moon») ou chauffé par le soleil du désert («Riding high»). Sur une rythmique assurée, les guitares prennent leurs aises et le chant assure son rôle de guide rassurant et chaleureux. Un premier essai transformé qui donne envie de les croiser sur leur terrain, celui de la scène où ils sont certainement encore plus émouvants et électrisants.

■ Oli



## AERIAL SALAD

### R.O.I.

[Venn Records]

On vous avait présenté en interview le power-trio de Manchester (ou «Madchester» si on est in), lors du précédent magazine spécial Show aux Fest, et si Aerial Salad avait fait forte impression en live à l'Xtreme Fest, sur disque nos trois sympathiques Mancuniens confirment tout le bien qu'on pensait d'eux. R.O.I. est donc leur deuxième album, qu'on pourrait qualifier de post-punk/rock noisy. C'est un peu de tout ça selon les morceaux, et parfois un peu de tout ça dans un même morceau. La force de ce disque est de varier les ambiances pour ne jamais lasser, tout en gardant malgré tout une certaine cohérence. J'y entends par exemple du Gang Of Four et Fugazi dans «Rottin' n shakin'», très dansant (une marque de fabrique de l'album), Blur et Green Day dans «The same 24 hours (as Beyoncé)», la basse préminente de Mike dans «Tied to pieces of paper», la guitare énervée de Jamie dans «Mdrn lvn», quand Jake nous montre l'étendue de sa palette de frappe et sa vélocité dans «As the world eats itself». Si je parlais de power-trio au début, c'est parce que chacun des musiciens tire son épingle du jeu et se démarque, tout en jouant collectif. Le United Kingdom n'a rien à craindre du no futur et tient là son nouveau R.O.I. avec Aerial Salad ! Attention, they're gonna be big et c'est tout le mal qu'on leur souhaite !

■ Circus



## BLUE DEAL

### CAN'T KILL ME TWICE

[Dixiefrog]

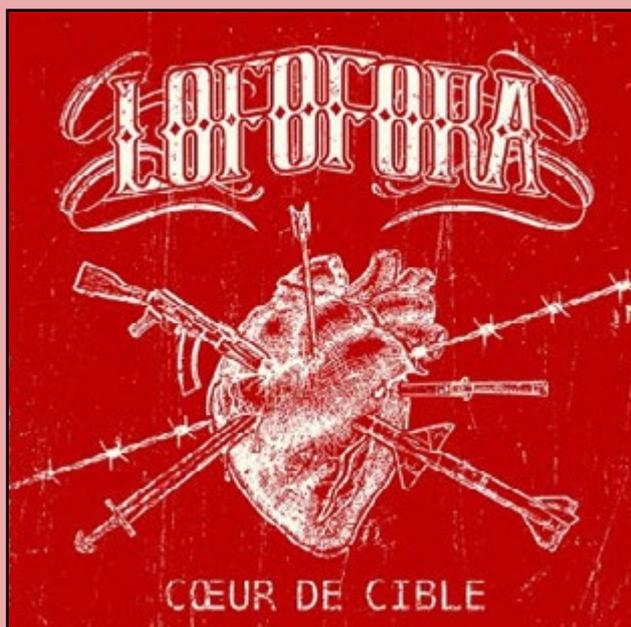
Formé pendant l'été 2020, Blue Deal est composé de Joe Fisher (chant, claviers, cigar box), de Tom Vela (guitare, chœurs), de Martin Bürger (basse, chœurs) et de Jürgen Schneckenburger (batterie). Deux ans plus tard, le groupe sort un premier album : Holy ground. Dans la foulée, Blue Deal remporte le German Blues Challenge. Cette année, les Allemands reviennent avec un second opus, Can't kill me twice, sorti sur label Dixiefrog, un spécialiste du blues qui compte dans ses artistes des noms comme Popa Chubby, Eric Bibb ou encore l'harmoniciste français Jean-Jacques Milteau.

L'album commence avec «Short time runner». Le groupe part immédiatement dans un morceau de blues rock avec un rythme assez soutenu avec une approche accrocheuse et dynamique. On se retrouve rapidement à se balancer ou hocher la tête. Une entrée en matière conservée dans la première partie de l'album avec des titres comme «Hard times» ou «Favorite mistake». La guitariste profite de l'élan pour proposer de belles sorties en solo. En plus de chanter, Joe Fisher a une utilisation du clavier qui n'est pas sans rappeler le style du regretté John Mayall. Le clip de «Got to go» est tourné avec une esthétique sepia. La formation interprète son morceau à l'entrée d'un chalet perdu dans la pampa. Le chanteur s'avance, le crâne vissé dans un chapeau de cow-boy. C'est parti pour un blues sans fioritures. Joe Fisher alterne entre

chant et harmonica, Tom Vela gère la rythmique avec sa gratte et le reste du groupe se pointe pour des chœurs parfaits. Le blues est une musique ancienne, et le plus dur est de la faire vivre simplement. Blue Deal réalise ici l'exercice avec brio.

La formation allemande peut aussi proposer un blues rock lent mais plus orchestré. Des compositions très travaillées avec une esthétique plutôt propre. Il est possible de retrouver cela dans le morceau éponyme «Can't kill me twice» ou encore dans «Gilded cage». Nous sommes plus proche du style de Joe Bonamassa. Blue Deal offre aussi son lot de douceur avec des balades comme «Seen be believed» ou «Over» qui termine superbement cet album avec quelques notes de piano. Au milieu de ceux qui ont marqué l'histoire du blues, il est sans doute difficile de se faire une place. Blue Deal ne demande rien à personne. La formation joue sa carte et prend possession des lieux. Elle réussit à jouer la plus ancienne des musiques à sa sauce. Les musiciens savent diversifier leurs compositions et montrent de cette façon tout leur savoir. Avec Can't kill me twice, on ne souhaite qu'une chose : que l'aventure continue...

■ Julien



## LOFORORA

### COEUR DE CIBLE

[At(h)ome]

Déjà 35 ans que les Lofofora distillent un metal qui ne laisse pas les textes de côté... Tout comme les animaux sauvages, Lofo porte des couleurs vives, ici le rouge pour indiquer qu'il est venimeux, et dans le son et dans les textes. Pour une fois, Phil a laissé Reuno aux manettes de l'artwork qui est néanmoins aussi efficace que les précédents. Un premier single, présenté de belle façon en festivals en juin, «La machette» avait été avant-coureur de l'album et on va se dire la vérité, on pense que Lofo au bout des années pourrait se répéter et dans les thèmes abordés et dans la musicalité. Malheureusement l'époque actuelle est une manne infinie pour l'inspiration de la révolte du groupe. « Certains me voient trop radical, les autres me trouveront ridicule. En révolte depuis l'école et jamais de ceux qui reculent », ils savent quel est leur impact et comment ils peuvent être perçus. Leur happening dans un festival d'été a, telle une préparation de wall of death, séparé les spectateurs en deux, entre ceux qui adhèrent et ceux qui, un brin réac, trouvaient que ce genre de choses n'a pas sa place en festival. Nous savons de quel côté nous sommes.

Le premier titre «Apocalypse» se lance dans un riff accrocheur qui sera présent tout au long de la chanson, même si la voix chaude de Reuno se fait prêcheur de l'apocalypse et nous détourne de la musique pour écouter ce discours sur la fin du monde qui semble inéluctable. La

chanson «La distance», avec ses paroles « Un œil sur la sortie de secours » fait écho à ce que nous avons vécu en tant que spectateur dans nos premiers concerts post Bataclan et cette volonté de ne pas se laisser piéger et se rassurer. Les parrains de la scène auraient pu jouer la facilité et refaire du «Lofo», mais on les sent plus verts que jamais. Capable de sortir des riffs classic rock («Les deux») et d'enquiller derrière avec une fusion abrasive sur «AD haine» qui nous laisse pourtant un pré refrain posé et chanté. Il n'y a pas que Daniel qui peut commencer les chansons par des riffs implacables, les lignes de basse peuvent également lancer une chanson comme «Le temps» qui est une course effrénée contre la montre à un rythme lui aussi effréné. Si Maz était déjà présent avec Lofofora sur les précédents opus, c'est étonnement pour la première fois Francis Caste qui s'occupe du mix et du mastering. Des titres comme «Mala-die mortelle», sorte de «Macho Blues 2024», qui parlent de féminisme ressortent encore plus puissants par un mastering qui donne une cohérence colossale aux compositions et textes du quatuor.

Radical ? oui. Ridicules ? non. Ou alors pour les téléspectateurs de CNews. Lofofora montre qu'encore une fois ils sont les patrons tant musicalement que dans leurs textes corrosifs ancrés dans une époque bien maussade. «Laisse pas faire» conclue l'album de belle manière avec un Reuno qui semble faire un double chant dans une chanson 100% fusion qui lorgne vers les Beastie Boys. Vivement les lives pour écouter ces titres dans leur environnement naturel, la scène.

■ JC



# LOFOFORA

DÉJÀ PLUS DE 30 ANS DE CARRIÈRE POUR LOFOFORA. UN NOUVEL ALBUM, CŒUR DE CIBLE, TOUJOURS JUSTE ET ANCRÉ DANS L'ACTUALITÉ SANS JAMAIS FAIRE LA MOINDRE CONCESSION. DÉFENSEUR D'UNE CONTRE CULTURE ET DU DYI DES INDÉPENDANTS, IL N'EN FAUT PAS PLUS POUR CHATOILLER REUNO SUR LA POLITIQUE, LES GROS FESTIVALS OU LES COSTUMES... LA JOIE DES INTERVIEWS PAR COURRIEL OÙ L'ON PENSE AVOIR DES BONNES QUESTIONS, MAIS À LA RELECTURE ON SE PREND DES BOURRE-PIF... NOUS RÉFLÉCHISSONS À LA CRÉATION D'UNE RUBRIQUE «MODE ET METAL». D'ICI LÀ, J'ESSAIE DE RÉCUPÉRER TOUTES MES DENTS. BONNE LECTURE.



**Comment s'est passée la composition de l'album, vous avez réussi à canaliser et trouver du temps dans ton planning entre Madame Robert, Les Tambours du Bronx ou encore Mudweiser ?**

Il s'était écoulé au moins deux ans et demi depuis la sortie du EP *Omnia vanitas*, ça m'a laissé du temps pour jouer avec d'autres équipes. La composition se passe toujours de la même manière depuis des lustres, comme une bouffe entre potes à la bonne franquette en évitant de réchauffer la même soupe. On sait que l'on en fera moins qu'on en a déjà fait, alors on s'applique peut-être un peu plus.

Vous avez sorti votre premier single, «La machette», quelques jours avant votre passage sur la mainstage du Hellfest, en plein entre deux tours. Le clip est une campagne électorale, alignement des planètes sur la date ou vous aviez planifié ?

C'est ce qu'ont pensé quelques haters et autres personnes bien intentionnées, que l'on surfait sur l'actualité au point d'écrire, réaliser, monter et sortir un clip en 3 jours. Nous n'avons pas l'opportunisme aussi réactif. On a tourné le jour des européennes sans se douter du merdier à suivre.

**La dernière fois qu'on avait vu Lofu en cos-**

**tard, c'était pour une couv de Rocksound, mais vous aviez les Borsalinos types mafioso. C'est votre prochaine tenue de scène ? Comment s'est passé le tournage ?**

Pour la fois précédente que tu évoques, au siècle dernier, on avait des costards qu'on n'aurait pas pu se payer, des trucs de marque pour avoir la classe. Là, mon costard bleu, c'est un Celio, je l'ai payé 30 balles sur «Le bon coin» et après son saccage à la mousse à raser et crème Chantilly, il est importable. On n'est ni un groupe à déguisement ni à uniforme de scène. Le tournage a été assez épique, entre tournage furtif sans autorisation et grosse rigolade.

**Difficile de ne pas revenir sur votre passage au Hellfest avec les Femens. En 2019, vous aviez lancé un «on espère revenir, mais pas en début d'après-midi», c'était chose faite en 2024. Il y avait nécessité de relancer un «Macho blues» 2024 avec ce type de happening ?**

Bien sûr que ça serait facile de ne pas revenir là-dessus et en plus ça aurait été original de ta part, mais comme ce festoche est désormais le soleil, l'alpha et l'omega du metal dans notre petit hexagone, alors allons-y... Pour moi, il n'était pas question de refoutre les pieds au supermarché de l'enfer après leurs réactions face aux accusations de VSS sur le site, de harcèlement au sein de leurs équipes et de leur bureau central, on a quand même un avocat qui déclare que la solution adoptée est de ne plus y employer de femmes ! Ainsi que des prises de paroles désastreuses du grand manitou, Ben Barbaud, droit dans ses bottes au sujet des artistes problématiques, « Je ne les ai pas vus taper leurs femmes » ou encore « J'ai appris de la polémique ». Gasp ! On est où là ? En 2023, alors qu'ils en sont à leur 17e édition, la formation d'une «patrouille» Hell-Care, 60 personnes pour 600 000 festivaliers ayant reçu 20 minutes de formation n'était qu'un coup de com', tout comme l'appli de signalement, totalement inefficace mise en place en 2024. Alors oui, évidemment face à ce mépris et cette incompétence affirmée, il me semble qu'il y a bien plus qu'une «nécessité» de sensibiliser notre public sur le sujet tant que le problème ne sera pas pris au sérieux par cette orga.

**On retrouve cette thématique sur le disque avec le titre «Maladie mortelle». Les Femens avaient inscrit «l'enfer c'est vous, nous c'est #meetoo». Pourquoi ne pas avoir fait comme Birds in Row qui a boycotté l'édition ?**

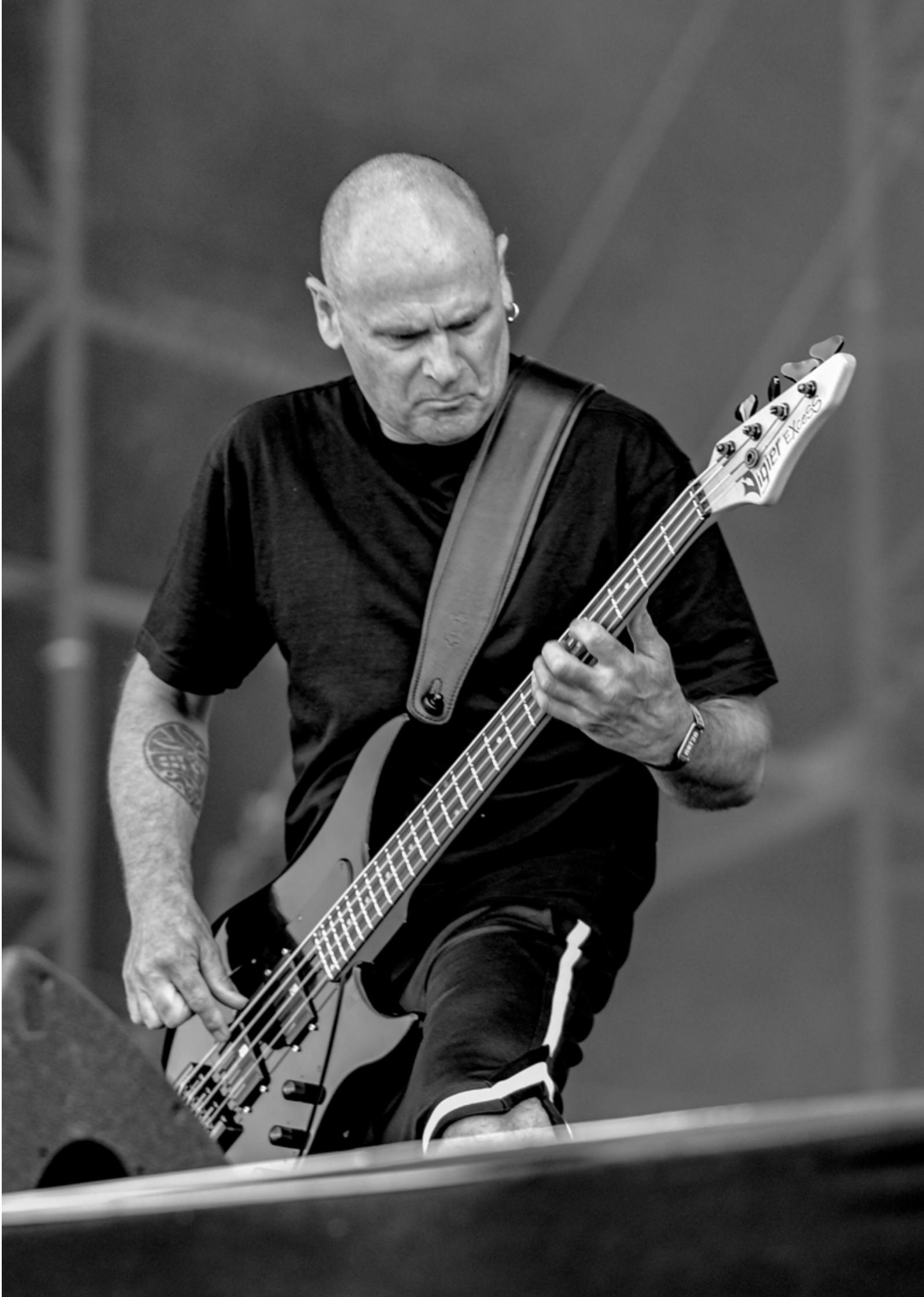
À voir l'encre et la salive qu'a fait couler notre prestation, le choix d'y aller pour marquer les esprits plutôt que d'annuler en amont me paraît avoir été le bon.

**Tu parles de la convergence des luttes, des artistes comme Shaka Ponk semblent avoir une convergence des luttes : égalité hommes femmes, écologie... avec vous, pourquoi ce tacle les deux pieds décollés ?**

C'est amusant de constater qu'une partie du public metal semble plus offusqué par ma petite sortie sur Shaka Ponk que par la présence d'agresseurs et de racistes auto-proclamés sur les scènes de leur fest adoré. La magie du metal, j'imagine. J'avais appris leur prise de conscience tardive sur leur bilan carbone et que l'homme qui marche sur son public disait arrêter pour cause de pollution. Et là, je vois que pour leur tournée d'adieu, ils se trimballent au moins trois semi remorques et deux tour bus sur 60 dates. Comment prendre ça autrement qu'un énorme foutage de gueule ? Alors, je l'ai dit aux gens. Ouh le méchant Reuno ! Et s'il te plaît... leur engagement féministe ? Dans leur logique, c'est sûrement la raison de leur duo avec Bertrand Cantat. Quelle crédibilité !

**Une dernière question autour du «Disneyland du metal», tu as mis en avant les petits festivals, on t'a vu cet été avec les Tambours et Mudweiser au Furios Fest par exemple. C'est plus important pour vous, même si le cachet est moins élevé ? Tu disais «La contre-culture va avoir besoin de vous. Ne faites pas les métalleux juste un week-end». Selon vous, la contre-culture est-elle en danger ?**

Ok interview «Hellfest trois mois plus tard» donc... d'accord... c'est un peu pénible et réducteur de tout faire tourner autour de ça, mais allons y pour la 3ème couche... Sur ces festivals à taille humaine, on est payé normalement, un vrai cachet. Cela permet de payer chaque membre de notre équipe, 7 personnes, 4 zicos et 3 techos 160 net par concert. Cette année au Hellfest, c'était la première fois que



# LE RACISME PAS UNE

l'on avait le droit à un vrai cachet. Les fois précédentes, nous étions programmés en main stage pour 1000 euros. Pas par personne hein ! Contrairement à d'autres plus petits, ce festival ne prend pas non plus les frais d'hébergement à sa charge. Depuis 18 ans de Hellfest, je suppose que tu es au courant qu'il y a même un paquet de groupes qui jouent gratis pour avoir la «chance» d'y être, alors que le taulier a détourné 300 000 euros pour s'acheter du pinard et des tableaux. La honte ! D'après moi, la contre-culture naît dans les squats, les cafés concert, les milieux alternatifs, associatifs par des passionnés et a besoin d'un public assidu pour se développer. Certainement pas d'un fest géant dans lequel la chance découvrir de nouveaux groupes diminue un peu plus chaque année.

**Revenons à l'album, cette fois c'est toi qui a réalisé l'artwork, Phil a laissé sa place, y a-t-il une raison ? La peur de tourner en rond ou plutôt une volonté de ta part de défendre visuellement ce disque par une pochette qui, comme toujours, frappe les esprits ou les «ouvre» pour faire référence à l'avant dernière piste du disque ?**

Phil m'a laissé réaliser la pochette car des raisons personnelles et familiales lui ont pris

et lui prennent encore beaucoup de temps et d'énergie. Il voulait en garder un maximum pour notre musique. J'avais ma petite idée concernant le visuel. Envie de quelque chose d'assez inspiré par les flyers punk old school à base de photocopies et de découpages. Après un premier essai pour tenter d'expliquer à mes copains de quoi il retournait, ils m'ont dit «c'est cool, vas-y !». J'avais déjà fait tous les visuels pour Mudweiser et Madame Robert, pour Lofofora, c'était une première.

**En plus de la bio traditionnelle accompagnant le disque, il y a un livret qui fait un «track by track» où on y apprend quelques-uns de vos secrets de fabrication. Comme pour le dernier morceau du disque «Laisse pas faire», c'était une volonté de laisser parler la spontanéité que ne pas arriver avec toutes les chansons finies pour l'enregistrement ou vous n'aviez pas fini vos devoirs ?**

On avait déjà tout ce qu'il nous fallait, c'était juste une inspi de dernière minute, une ébauche bidouillée sur mon ordi que j'ai proposé au groupe. Les gars ont tellement bien bossé en studio qu'on a eu le temps de terminer la compo au studio et du coup un autre titre a été évincé du disque.

# ME N'EST OPINION

**Parlons de Mazarin, vous avez encore pour cet opus travaillé avec lui, c'est bien d'avoir un ingé son qui vous connaît ?**

70% du boulot d'ingénieur du son en studio c'est éducateur spécialisé. Savoir comment organiser le merdier et comment obtenir le meilleur de chacun, ça n'est pas donné à tout le monde. Avec Maz, c'est fluide, facile et évident. C'est quelqu'un que l'on connaît depuis des lustres, déjà présent sur Dur comme fer avec qui on peut tout se dire pour avancer mieux et plus vite. En plus de son talent, son oreille affûtée et son ouverture d'esprit, c'est un ami dans la vie aussi.

**Question inverse avec Francis Caste, je pense que toute la rédaction était étonnée d'apprendre que vous n'aviez jamais collaboré avec lui, c'est bien pour le mix et le mastering d'avoir un regard nouveau ?**

C'était justement une proposition de Jean-Marc Pinaud aka Mazarin de faire appel à lui pour le mix et le master afin de profiter de sa vision et d'emmener la prod' un peu plus loin. On en est ravis.

**Dans le bandeau du clip «BIM TV» tu poses la question «comment faire pour kiffer nos vies quand le monde nous dégoute ?», assister**

**à un concert de Lofof est une des solutions, quelles sont les autres ? Et un big up au petit spasme d'épaule dans le clip, digne d'un Sar-ko....**

C'est une phrase extraite du texte de la chanson. Avec Lofofora, on n'a jamais été là pour donner des réponses mais plutôt pour poser des questions. Celle-là, je me la pose tous les jours. Des fois je sais, des fois j'ai du mal. Se concentrer sur l'essentiel de ce qui nous fait progresser, évoluer et éviter de céder aux injonctions normative et réductrices peut-être ?

**35 ans de carrière... Avec Michel Barnier, vous n'êtes pas près de prendre votre retraite... il y a des moments que vous reprenez, tant en chose faites qu'en rendez-vous manqués ?**

Tu ne crois quand même pas que nos inspirations dépendent des castings gouvernementaux . Nan sérieusement, parmi les trucs qu'on a laissé passer, écrire une chanson pour Johnny comme nous l'avait suggéré il y a fort longtemps notre éditeur d'alors ou enregistrer un duo avec Bertrand Cantat, une idée d'un ancien D.A de chez Virgin désormais hors service pour harcèlement. Pour le reste, pas de regrets non plus.

**On vous a vus en guests au Trianon avec Black**

**Bomb A fin septembre sur leur reprise de «Beds are burning». Un peu nostalgiques de la période Sriracha ? Le Sriracha Tour est une chose que vous pourriez remettre en place, si oui avec qui ?**

La nostalgie ? Jamais ! C'est bon pour les gens qui cultivent les regrets quand les projets leur font défaut et nous n'en sommes pas encore là. Même si nous y avons vécu des moments exaltants, on a été saoulé à la fin de l'histoire Sriracha de servir de tête de gondole pour certains groupes avec lesquels on n'avait rien en commun, mais que le tourneur de l'asso nous collait aux basques par facilité «artistique». Black Bomb A sont les seuls à être restés des amis depuis la fin de ce boxon. C'était à vivre, au moins pour ne plus reproduire les mêmes erreurs.

**Le clip de «Konstat 2024» et ce retour à l'adolescence... retour dans les années 70 avec ce riff pistolien ? On doit s'attendre à vous voir sur scène avec ces looks ?**

Je te sens très branché fashion et costume de scène dis donc, tu devrais créer une nouvelle rubrique «Mode et metal». Nous par contre, on n'est définitivement pas un groupe à dress-code . C'était drôle toutefois de retrouver le genre de look que l'on pouvait avoir dans notre adolescence pour ce tournage.

**La musique de Lofofora se vit sur scène vous avez déjà une belle série de concerts qui s'annonce, c'est le moment promo...**

C'est une question ? La promo, c'est quand tu dois faire tes devoirs en répondant aux interviews, pas quand tu vas enfin jouer tes nouveaux morceaux avec tes potes !

**Vous sortez également l'album en vinyle mais pas d'édition limitée, c'est pour préserver les finances de vos fans ?**

Si si ... il y avait un vinyle splatter en édition limitée, mais certainement pas assez cher, tout a été vendu en un éclair.

**La question qu'il fallait que je pose et que je n'ai pas posé ? Et la réponse à celle-ci ?**

- T'en a pas marre des questions sur le Hellfest ?

- Ta gueuuuuuule !

**Et je te laisse le mot de la fin.**

À tous celles et tous ceux qui au bout de plus de 30 ans de route nous conseillent de les divertir sans faire de politique : demandez déjà aux politiciens d'arrêter de faire du spectacle et allez chialer plus loin avec les «not all men» et autres chouineurs du genre. Tous les courants musicaux sont nés d'une révolte, d'une contestation, d'une volonté de changer les choses. Votre avis n'intéresse personne. Peace !

**Merci à Olivier chez At(h)ome et à Reuno pour ne pas avoir retenu ses coups.**

■ JC Forestier

Photos : JC Forestier





## AND SO I WATCH YOU FROM AFAR

**MEGAFAUNA**

[Pelagic Records]

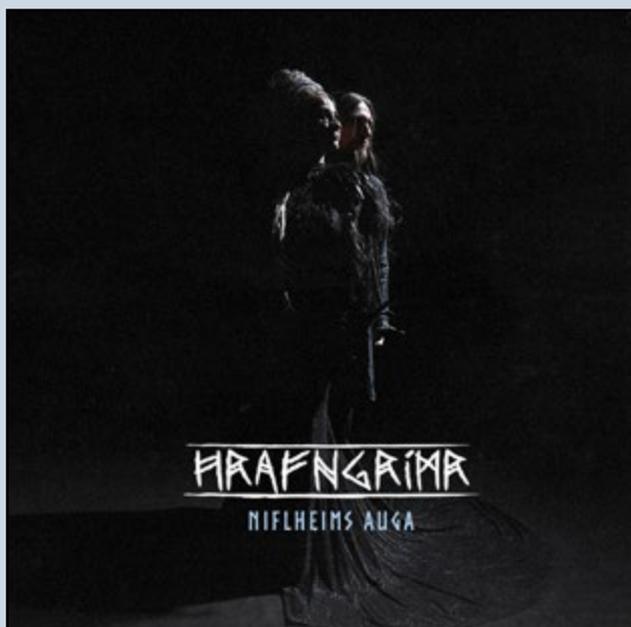
And So I Watch You From Afar (ou ASIWFYA pour ceux qui en ont marre d'écrire tout le patronyme...), c'est un peu comme une éponge double face ou un hérisson, il y a un côté doux et un côté qui pique : Megafauna démarre avec une intro très math-rock, en double guitares lumineuses et mélodieuses, qui monte vers un post-rock bien puissant aux riffs qui saturent l'espace pour

revenir en un instant sur une partition math très claire et tranquille,... pour repartir encore vers des attaques franches et électriques. Un esprit bipolaire, ou plutôt 4 esprits cyclothymiques, qui composent le quartet nord-irlandais pour ce septième album studio.

Un petit changement dans le line-up au niveau de la basse, avec l'arrivée d'Ewen Friers, mais pas de quoi perturber l'équilibre singulier d'ASIWFYA qui privilégie davantage le jeu entre les deux guitares de Rory Friers et Niall Kennedy, particulièrement inspiré dans les séquences plus math-rock, mais tout aussi redoutable sur les parties saturées. La batterie de Chris Wee est loin d'être en retrait et la basse accompagne le tout sans outrance. Et à part ça, rien de plus, ASIWFYA va vers l'essentiel, un album 100% instrumental, loin des chœurs un peu pénibles de Heirs, plus mélodieux que Jettison, sans autre fioritures à part quelques bribes de piano et cordes. Il y a là une mise en exergue des guitares, du son, du dialogue entre Rory et Niall. Vers une recherche de la mélodie, de la création commune pour atteindre un aboutissement des arrangements, de la combinaison des quatre musiciens. À la fois accessible et différent, à la fois harmonieux et sauvage, quand les opposés se rejoignent et se combinent, c'est que l'on a livré là une œuvre complète.

■ Eric





## HRAFNGRIMR

### NIFLHEIMS AUGA

(Heiorun Productions)

Après l'expérience Skáld, Mattjö décide de mener son propre drakkar et fait monter à bord de son embarcation des amis proches tels que Vöron (avec qui il jouait dans un groupe de metal progressif nommé Madonagun) et Mostefa (guitariste d'Arkan). Au gré de leurs expéditions, le personnel monte ou descend du bateau qui ressemble davantage à un collectif où chacun prend sa part. Ainsi, on peut y voir souquer ferme un spécialiste en langues scandinaves anciennes, Anatoly (Nytt Land qu'on entend sur «Niflheims auga»), Johan (Det Var) ou Stan (Arrün) entendus par le passé, preuves que les Vikings de différents horizons peuvent s'associer sans souci du moment qu'ils sont motivés par l'aventure, c'est de toute façon la définition du terme que l'on associe à leur musique, même si elle peut s'inspirer d'autres contrées... Et d'autres habitudes comme celles de Louis Ville qui assure une production plus terrienne que maritime.

Musicalement, on reste dans l'ambiance nu-folk (Wardruna, Heilung...) et l'imagerie nordique avec du vieux norrois et des lettrages peu faciles à déchiffrer, et quand tu as réussi à lire Hrafngrím, encore faut-il le prononcer, les initiés disent «Raven grim» que l'on traduit par «masque de corbeau» ou son porteur. Un truc pas super réjouissant qui entre en résonance avec des thèmes actuels tout au long de cet opus dont je n'ai pas la traduction... Ce qui est plus facile à comprendre, c'est qu'on est embarqué dans un

monde de voyages où les cultures se mélangent, où les godar (une sorte de chef religieux) lancent des incantations accompagnées par des instruments traditionnels qui nous déconnectent du réel. Difficile de savoir où on se trouve, même une fois le brouillard dissipé... les Vikings ont dirigé l'Angleterre, traversé l'Atlantique, conquis une partie de la Méditerranée et sont allés jusqu'aux abords de la mer Caspienne en Asie Centrale, Hrafngrím nous promène donc aux confins de leur monde mêlant guitare orientale, voix rauque et guimbarde («Draugr»), alternant les ambiances (la voix de Christine s'opposant et se mariant assez bien à celles de Mattjö et Mostefa) et jouant sur l'éternel désir de repousser les frontières du monde connu.

Si tel Leif Erikson (le vrai comme le personnage de la très bonne saison 3 de «Vikings Valhalla» (malgré moult entorses à l'Histoire), tu apprécies de découvrir des mondes nouveaux et tu acceptes de voyager avec des cartes incomplètes, embarque sur Niflheims auga et vogue.

■ Oli



## TUSKS

### GOLD

[One Little Independant Records]

Trois ans après *Change*, Tusks - le projet pop-rock électronique de la multi-instrumentiste, chanteuse et productrice britannique Emily Underhill - signe en avril 2024 un troisième album intitulé *Gold*. Sur ce dernier, elle puise majoritairement son inspiration dans la solitude et l'espace du Devon, un comté du Sud-Ouest de l'Angleterre, alors que le pays venait de terminer de traverser sa période COVID et qu'elle digérait une séparation amoureuse. C'est souvent en se ressourçant et en s'isolant qu'on accouche d'un (très bon) album, qui plus est lorsqu'il est aussi introspectif. Une séduisante démarche

artistique cathartique aboutie à Londres avec le producteur Tom Andrews (Stats, Fangclub, Laundromat) qui a façonné en compagnie d'Emily ces 10 titres aux atmosphères planants et aux sensations célestes.

Ce sont ces grands espaces qui sont retranscrits dans ce *Gold* dotés d'harmonies qui font mouche presque instantanément. Bien qu'initialement influencée par des formations plutôt post-rock dont Sigur Rós et Explosions In The Sky, voire shoegaze et rock (My Bloody Valentine, Foals, Wolf Alice...), c'est plutôt le côté pop «urbain» qui ressort sur ce troisième album. Ce qui frappe chez Tusks est l'utilisation excessive (mais voulue) des synthétiseurs qui lui confère un aspect un peu déshumanisé et angélique. On remarque aussi qu'Emily aime jouer sur deux tableaux : d'une part celui des compositions pavloviées d'éléments (pré)formatés, parfois trop évidents comme «Artificial flames», «Gold» et «Body ache», et d'autre part, celui de titres plus «indé» dans l'esprit comme ce «Tainted plates» qui puise le trip-hop de Portishead, l'introductif et neurasthénique «Wake» qui porte bien son nom (la touchante «Read the room» est pas mal non plus dans le genre), ou encore l'excellente «Strangers» qui pour l'occasion sort la saturation et la batterie. À ce sujet, on aurait aimé que Tusks agrmente davantage son nouvel album de morceaux rock car l'effet est impactant (le final de l'œuvre est sublime). Un univers onirique et libérateur guidé par une voix empreinte de mélancolie qui a le don d'être aussi magnétique que délicate.

■ Ted





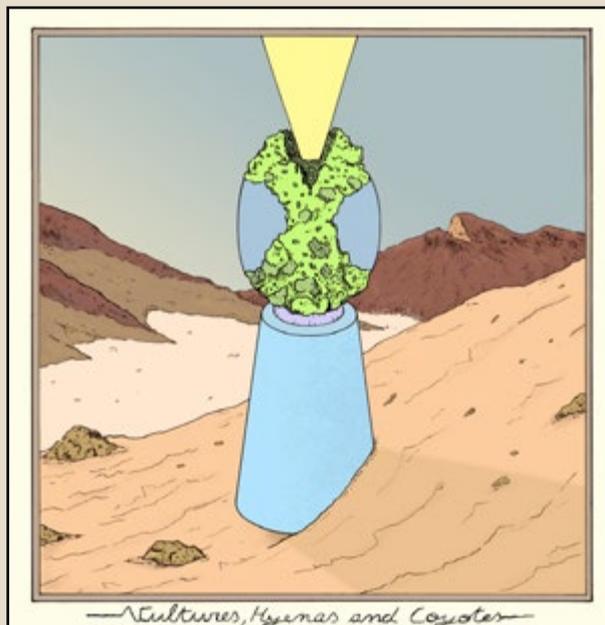
## KAMI NO IKARI

### SEE YOU IN HELL

(Dark Tunes)

À fond dans le délire nippon (le nom, les images), le jeune combo Kami No Ikari sort un premier album impressionnant de par sa puissance et sa production. Cette dernière est signée HK (Dropdead Chaos, Loudblast, Les Tambours Du Bronx, Black Bom A...) et met en lumière toute l'envie d'en découdre des Parisiens qui envoient un deathcore incisif et blindé d'arrangements. Ils ne plairont pas à tout le monde car ils sont ultra présents, mais cet habillage réalisé par Francisco Ferrini (Fleshgod Apocalypse) donne aux compositions une autre dimension. Au lieu d'être un énième groupe du style, on se rend compte rapidement qu'on a affaire à une machine qui se donne les moyens de tout exploser sur son passage. Quelques morceaux sont carrément épiques («Interitus», «Cronos»), on pourrait se croire dans un blockbuster où de preux samourais défient un être venu des Enfers. Très cinématographique (probablement trop par moment), un poil grandiloquent, ce See you in Hell ne peut laisser indifférent et si je ne me suis pas totalement fait embarquer (je ne corresponds pas à la «cible» de base), il faut bien admettre que c'est sacrément bien foutu et qu'on prend un certain plaisir à suivre leurs aventures...

■ Oli



## VULTURES, HYENAS AND COYOTES

### VULTURES, HYENAS AND COYOTES

(Araki Records / Gaffer Records)

Ce duo lyonnais, constitué de Frank Garcia aka Sheik Anorak à la guitare et au chant et d'un certain Christophe F. à la batterie, est en réalité les 2/3 d'un ancien groupe nommé Socrates qui a sévi entre 2006 et 2009 du côté de la capitale des Gaules. Pour la petite histoire, Vultures, Hyenas And Coyotes est le nom d'un des premiers disques de Socrates sorti en 2006. Autant je connaissais le one-man band Sheik Anorak (qui par ailleurs avait fait parler de lui l'année dernière avec une autre formation musicale dénommée Sunnnerds... avec ce Christophe F.), autant Socrates ne m'était pas familier. À travers cet éponyme de Vultures, Hyenas And Coyotes, je replonge dans les grandes heures de la noise rock de tonton, à savoir celle des Shellac et The Jesus Lizard, saucée d'un d'esprit no wave punk et bruitiste. Donc fatalement, je me remémore aussi grâce à eux (et merci pour ça !) mes joies auditives avec Le Singe Blanc, Youff, Carver, et puis tiens, Gâtechien pour la voix qui part en vrille totale par moments. En gros, Vultures, hyenas and coyotes c'est de la répétition de motifs tempétueux et casse-cou, tellement brut de décoffrage qu'on a l'impression que les deux gaziers sont en train de jouer dans notre salon.

■ Ted



## RADIO ALICE

### THE INFAMOUS BROADCAST

[Ici d'Ailleurs]

Entre février 1976 et mars 1977, de jeunes Italiens émettent depuis Bologne, c'est radio Alice, une radio «pirate» puisque (comme en France) l'État a le monopole sur les ondes. Le 11 mars, lors d'une manifestation opposant la gauche à un groupe catholique d'extrême droite, la police tue Pierfrancesco Lorusso. Le lendemain, elle débarque dans les studios de la radio, interrompt les émissions et arrête toutes les personnes présentes. Dans le contexte des années de plomb qui voit s'affronter les extrêmes avec une rare violence, l'État italien, alors dirigé par le démocrate chrétien Andreotti, pense que la radio libre a soufflé sur les braises.

Près de 50 ans plus tard, Andrea Stillacci est à l'origine d'un collectif qui sert la Mémoire autant que l'Histoire. Il exhume les bandes de l'époque et demande à plusieurs artistes italiens de travailler sur ces samples en y ajoutant d'autres voix, des rythmes et quelques instruments. Le résultat est assez disparate, entre musique expérimentale, industrielle, noise et rock. Entendre aujourd'hui l'intervention policière comme si on était en direct fait toujours froid dans le dos, à ce titre «Shattered reality» (par Distorsonic) et peut-être le meilleur extrait de cet EP. Musicalement, «Fantasmi interrotti» (de Julinko) est plus accessible, plus harmonieux mais chercher l'harmonie n'est certainement pas le propos de cet album. Non, *The infamous broadcast* défend des idées, rappelle qu'il faut lutter pour la

liberté, et fait résonner l'histoire avec le présent («Strategia della tensione» par G.A.Z.A). C'est un disque qui vaut certainement plus pour son intérêt historique, voire politique, même si on n'est pas obligé de souscrire à tous les messages de l'ultragauche («ACAB» par Alos), que par ce qu'il propose musicalement, à moins d'être passionné par la mouvance bruitiste et de déjà connaître les groupes dont sont issus les auteurs de cette «compilation» comme Afterhours, Sigillum S, Distorsonic, Bosco Sacro ou encore Buñuel et OvO que tu retrouveras en parcourant nos archives...

Notons enfin que le nom de la radio fait référence à «Alice au pays des merveilles» et fait écho à d'autres radios aux prénoms féminins comme Radio Veronica ou Radio Caroline, porte drapeau des radios pirates qui ont permis la diffusion du rock à une époque où il était encore très rebelle...

■ Oli



## TERESTESA

### BELLA FACCIA

[Bruttare Moderne]

Tu veux faire la fête tout le week-end ? En ce moment, je suis plutôt gâté avec le rock à langue étrangère (comprenez «sans anglais»), cela l'enrichit d'une tonalité de couleur différente et donne un charme unique à l'ensemble. Cette fois-ci, il s'agit de l'italien avec Terestesa, un quatuor résidant à Toulouse et dans lequel deux membres, Teresa (chant/guitare) et Lilli (flute/trombone/synthé), viennent du bel paese. Il a livré en avril dernier Bella faccia, un premier album qui a retenu toute notre attention. Musicalement d'abord, avec un style déstabilisant et pluriel, textuellement ensuite, avec des notes acides et moqueuses sur le pays d'origine de Teresa et Lilli qui ne doit pas être si loin du notre d'ailleurs, si l'on suit un peu l'actualité politique et sociale de notre cher hexagone. Soyons clairs, on va s'attacher ici uniquement à analyser le meilleur de Terestesa qui pour nous est clairement musical. De toute façon, dans le terrier, (presque) personne ne parle l'italien je crois.

Bella faccia est une œuvre difficilement classable et à rebondissements. Son style ne sait pas jamais trop dans quelle direction il veut aller. Volage donc quand tantôt il se meut en pop rêveuse et baroque, tantôt il préfère côtoyer le rock aventureux et progressif, ou lorsqu'il décide d'explorer la musique psychédélique et retro des 70s, quand il ne va pas chercher ses influences du côté de la musique classique, voire des bandes sons de films. Avec tout ça, on

a tendance au début à s'égarer dans ce voyage invitant à l'immersion la plus totale. Et c'est justement cette dernière qui permet progressivement de lâcher prise et à prendre goût note après note, mouvement après mouvement, mots après mots, à ces beaux rayons de lumières musicales («Reveria», «Senza nomi»), à ces mélodies à la fois tourmentées («Tali luoghi», «Mondo cane») et voluptueuses («Brace», «Pezza»). Si vous ajoutez par-dessus ça la beauté de la langue italienne, musicale et chantante, avec toutes ses voyelles qui s'enchevêtrent, on devient assez vite accro à ce Bella faccia, qui a ce petit quelque chose de dramatique et sensible qui éveille nos sens. À recommander d'urgence à tous les amateurs des formations de la scène indie pop-rock qui détestent rentrer dans le moule.

■ Ted



# TERESTESA

TERESTESA REVISITE LE ROCK À LA SAUCE ITALIENNE DEPUIS TOULOUSE. IL A SUFFIT D'UN DISQUE INAUGURAL DE SIX TITRES EN POCHE POUR QU'ON RETIENNE LE NOM DE CE QUATUOR FRANCO-ITALIEN AVEC LEQUEL NOUS SOUHAITIONS NOUS ENTREtenir POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR CE QUI SE CACHAIT DERRIÈRE CETTE MUSIQUE QUI, SELON NOUS, CRÈVE L'ÉCRAN... OU PLUTÔT LES ENCEINTES !

**Bonjour Terestesa, pouvez-vous revenir sur votre histoire, comment le groupe s'est monté notamment ?**

Lili et Tere se connaissent depuis leur enfance et ont grandi ensemble en Italie, la vie a fait que Lili s'est retrouvée à Toulouse et Tere est venue quelques temps après avec des poésies

et des mélodies plein son sac à dos et l'envie d'en faire quelque chose avec des gens nouveaux. Lili connaissait Amélie de la licence de jazz de l'université du Mirail, et lui a proposé de faire quelques sessions à la batterie pour voir et quelques mois après, Will, un ami commun de Tere et Lili, a rejoint le projet à la basse.



**Le groupe est franco-italien, chante en italien, c'est très rare qu'un groupe né et installé en France s'exprime dans cette langue. Selon moi, c'est une façon claire de se démarquer de pas mal de formations en France, tandis que d'autres penseront que c'est une forme de «boulet» qu'on porte au pied qui est susceptible de freiner la progression ou le succès d'un groupe. Vous en pensez quoi de tout ça ?**

À vrai dire, ça n'a pas vraiment été un choix, Tere est italienne et compose ses textes dans sa langue natale. Essayer de les traduire en français, ce serait dénaturer une grosse partie de sa poésie et ce serait un peu triste (rires). Peut-être que c'est une manière de se démarquer, mais ça n'a pas été réfléchi comme ça.

**Est-ce votre groupe a vocation à aller explorer**

**les terres italiennes en tournant là-bas par exemple ?**

On a déjà fait deux tournées dans le nord de l'Italie, et d'ailleurs l'album a été enregistré lors de la deuxième tournée, à Russi dans le studio d'Andréa Scardovi (coucou Duna). Mais on a tous très envie d'y retourner pour de nouvelles aventures, et de nouveaux projets !

**Est-ce qu'il y a des groupes italiens qui pourraient se rapprocher de Terestesa en termes de styles ?**

Grandi Raga, Andrea Laszlo de Simone et Letherette !

**J'ai remarqué que votre univers musical est assez large, on y sent des influences allant de la pop onirique à un rock plus aventureux.**



**J'imagine que chacun des membres apportent un peu à la composition. De quoi avez-vous été nourri musicalement ?**

Ce qui est assez fou, c'est qu'on vient tous les quatre d'univers musicaux très différents, mais qu'on a tous beaucoup de curiosité pour ce qu'écoutent les autres, alors on passe notre temps à se faire découvrir des choses dans les longs trajets en voiture. Alors il y a vraiment de tout, du rock, de la folk, du trip hop, de la noise, du forro...

**Est-ce que l'improvisation fait partie intégrante de la composition chez Terestesa ? Si l'on se fie à un morceau comme «Pezza», on a l'impression que vous partez en roue libre, tel un groupe de jazz.**

Ça dépend vraiment des morceaux, il y en a où ça s'y prête, d'autres non. Par contre, on aime beaucoup jouer et improviser entre nous en partant de rien et ça donne parfois des compos.

**Votre album s'est apparemment inspiré du «Pays des monstres sauvages» de Maurice Sendak. Si tel est le cas, pouvez-vous nous en dire deux mots là-dessus ?**

C'est un livre qui a fait partie de la librairie de Tere pendant toute son enfance, elle le trouve assez mystique. C'est un voyage intérieur avec soi-même assez monstrueux et c'est ce qu'on essaye de raconter avec l'album.

**Est-ce que Toulouse est une ville qui vous inspire pour libérer votre imagination ?**

Toulouse est un gros vivier de musiciens et musiciennes plus créatifs les uns que les autres, alors c'est très stimulant, on aime beaucoup aller voir ce que les copain/copines font et il y a quelques lieux comme le Taquin qui font venir des artistes trop chouettes et parfois de niche.

**Quels objectifs plus ou moins atteignables visez-vous avec Terestesa ?**

Je pense que l'objectif c'est surtout de créer et ça, ça restera toujours atteignable. Jouer, faire des concerts, enregistrer en studio, le rêve plus ou moins atteignable serait d'être signé en label, mais sait-on jamais !

**Quels sont les retours de Bella faccia depuis sa sortie en avril dernier ?**

C'est assez flou, on se rend pas compte. On a eu beaucoup de bons retours sur la DA du mixage, sur les détours musicaux qu'on a pu prendre et les petites prises de risque. On a découvert plein de nouveaux termes pour définir notre musique comme rock tortueux ou jazz ovni. En tout cas, on l'aime et on est assez contents car c'est notre premier travail ensemble, et c'est pas le dernier.

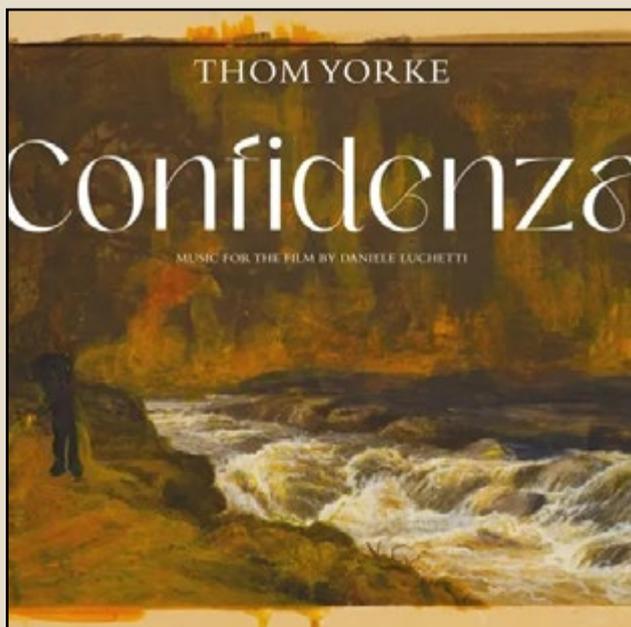
**Ma dernière question sera sur l'avenir de Terestesa : quels sont les événements et projets à venir pour vous ?**

Tout bientôt, le 21 novembre, on joue au Metronum à Toulouse pour la soirée Focus d'Opus. On partagera la scène avec Ciel Ether et Words Of Sarah et ça va être la fête ! On organise une tournée Toulouse-Paris en décembre car le groupe parisien Hum Hum nous a invité à faire leur première partie à La Boule Noire le 20 décembre ! Puis après, on a un gros projet dans le four, mais on est pas prêt à en parler tout de suite...

**Merci à Terestesa et à Julien de Mathpromo.**

■ Ted

Photos : Garance Calvet



## THOM YORKE

### CONFIDENZA

[XL Recording]

Au début des années 90, Thom Yorke commence sa carrière musicale en tant que chanteur de Radiohead. D'abord estampillée rock, la formation d'Abingdon explore les terrains de l'électro/rock au fil du temps. Le groupe a enregistré neuf albums studios, le dernier en date remontant à 2016 (*A moon shaped pool*). Parallèlement, Thom Yorke a pris des chemins de traverse. Entre 2006 et 2019, il se lance dans une carrière solo. Vient alors la nécessité de s'entourer de musiciens de tournée : il fonde alors un supergroupe, *Atoms For Peace*, avec Flea (*Red Hot Chili Peppers*), Nigel Godrich (*Radiohead*) et Joey Waronker. Plus récemment, il s'est lancé dans deux projets. D'un côté, il est membre fondateur du groupe *The Smile* avec Jonny Greenwood (*Radiohead*) et Tom Skinner (*Sons of Kemet*), de l'autre, il réalise des bandes originales pour le cinéma. En 2018, il compose la musique pour le film d'horreur *Suspuria* (*Luca Guadagnino*). Cette année, il crée la musique du drame italien *Confidenza* (*Daniele Luchetti*).

Pour cet album, Thom Yorke s'est entouré d'une petite flopée de musiciens de jazz apportant tour à tour du saxophone, de la clarinette, du violon, de la flûte, de la trompette, des basses ou des percussions. L'album commence avec son morceau le plus long : «*The big city*» (7:49). La composition tient presque du classique, seules quelques notes électro se jouent en boucle. L'air est calme et aérien. À la moitié du titre, des bour-

donnements font surface un instant. À presque deux minutes de son terme, «*The big city*» prend une allure plus inquiétante. Des basses semblent marquer un pas dans l'ombre. «*Knife edge*» est un morceau magnifique où Thom Yorke pose un chant doux et angélique. Accompagné d'un synthé, il fait régner dans cette composition une forme de nostalgie : le miroir d'un souvenir heureux. Un truc à écouter en boucle... Assez court, «*Letting down gently*» est un jazz qui met en évidence le travail des cuivres. Avec une durée similaire, c'est au tour des clarinettes de s'exprimer sur «*Secret clarinet*». «*In the tree*» pourrait être une musique traditionnelle des moines tibétains. Ce n'est pas la seule à nous souffler le vent du voyage : le début de «*Prize giving*» peut transporter qui veut jusqu'en Égypte.

Sur «*Four ways in time*», le chant de Thom Yorke revient accompagné de violons. L'intention est bien moins lumineuse que sur «*Knife edge*». Les violons poursuivent leur aventure sur «*Confidenza*». Cette fois, nous avons plongé dans un drame intense. L'état d'esprit est proche de la *B.O* que le chanteur de *Radiohead* avait composé pour *Suspuria*. «*Nosebleed nuptial*» nous sort une minute de la noirceur en faisant revivre les cuivres. Finalement, ce morceau est une hydre. Il possède deux autres parties distinctes : l'une est faite de violons grinçants, l'autre est une basse seule et profonde. «*Bunch of flowers*» marque une dernière rupture en proposant un jazz lent. C'est ici que la flûte semble être la structure du morceau. «*A silent scream*» passe très vite (00:38'). La fin se présente avec «*On the ledge*». Tout le monde s'en mêle sous des airs de free jazz, c'est le morceau le plus chaotique de cet album. *Confidenza* est une *BO* qui prend des apparences diversifiées et cela en fait toute sa richesse. L'approche jazz est originale et la musique de Thom Yorke toujours aussi intense.

■ Julien



## OH HIROSHIMA

### ALL THINGS SHINING

(Pelagic Records)

Après une période marquée par les départs du guitariste fondateur du groupe (Leif Eliasson en 2018) puis de leur bassiste (2021), Oh Hiroshima n'a pas cherché à trouver de nouveaux membres, restant «en famille». Ils ont gardé la même équipe et le même process pour composer *All things shining* que pour *Myriad* (2022), jouant en terrain connu, ils ont pu se laisser aller à de nouvelles expérimentations tout en gardant leur base «post-rock», quand bien même le chant est très présent.

Difficile de dire quelle est l'ampleur du travail des deux *Cult Of Luna* - Kristian Karlsson (claviers et co-production) et Magnus Lindberg (mixage et mastering) - dans l'œuvre de Jakob (chant, guitare) et son petit frère Oskar (batterie), mais il semble évident que tous se font confiance et que certaines distorsions un peu lourdes comme certains passages très aériens doivent quelque peu aux références suédoises. Les instruments, les sonorités, les constructions collent avec l'idée de ce que l'on fait du post-rock, mais les titres sont relativement courts (entre 4 et 7 minutes, ce n'est pas beaucoup) et présentent tous du chant. Une voix légère, douce, cajoleuse qui va donc placer ce *All things shining* quelque part entre Sigur Rós pour sa musicalité et Radiohead pour son aspect pop. Malgré ce beau timbre, l'ambiance reste parfois ténébreuse, quelques apports extérieurs viennent égayer l'opus notamment un trombone sur deux morceaux et un

violoncelle sur deux autres, ce dernier est joué par Ellen, la femme de Jakob qui prête également des chuchotements au nerveux «*Deluge*». Si musicalement et dans les textes, les Suédois ne sont pas super enthousiastes, l'écoute de ce nouvel album n'encourage pas la dépression, au contraire, on ressort ravi d'avoir été transporté dans cette étrange contrée.

À noter que le nom du combo a été choisi par Leif (alors qu'il était tout seul), mais que pour la première fois de leur carrière, on retrouve une référence directe au Japon sur l'artwork qui fait irrémédiablement penser à «*La grande vague de Kanagawa*» d'Hokusai.

■ Oli



## FOUR YEAR STRONG ANALYSIS PARALYSIS

(Pure Noise Records)

J'avais découvert et laissé le gang du Massachusetts en 2010, avec l'album *Enemy of the world*, quintessence d'un courant musical de l'époque («easycore», porté par le groupe *Set Your Goals* notamment), partant d'une base punk-rock galopante, avec une combinaison de chants ultra mélo et parfois plus criés, quelques gros riffs metôl appuyés par des synthés et une production mamouthesque. Tout était poussé à l'extrême, dans un pur mode entertainment

à l'américaine, et en faisait la bande son idéale pour mes séances de sport/renforcement musculaire. Il y a de la musique pour tout, celle-ci se prêtant fort bien à cela.

14 ans et 4 albums plus tard, je les retrouve donc avec *Analysis paralysis*, quelque peu surprenant à la première écoute. L'ambiance punk-rock fun n'est plus ce qui prédomine, «*Aftermathafterthought*» qui ouvre le disque a un côté *Nine Inch Nails* et j'ai eu la bande à Trent Reznor en tête à d'autres moments, «*Out of touch*» ou «*Dead end friend*» sonnent comme du rock californien, quand «*Daddy of mine*» part dans absolument tous les sens (du metalcore bourrin au refrain ultra mainstream). C'est peut-être là, que paradoxalement on reste en terrain connu ; avec un jeu de guitares ne se fixant aucune limite et jouant sur différents tableaux. J'en veux pour preuve «*Rollercoaster*», mais je pourrais citer quasiment tous les titres.

Une fois la surprise passée - les trois albums précédents ont sûrement servi de transition - si l'on n'est pas trop réfractaire à la prod' très calibrée (à la *Zebrahead*) et qu'on ferme les yeux (et surtout les oreilles) sur quelques passages un poil too much, *Analysis paralysis* est un très bon disque pour faire le ménage ou la vaisselle. Il y a de la musique pour tout je disais, et celle-ci est importante également...

■ Circus





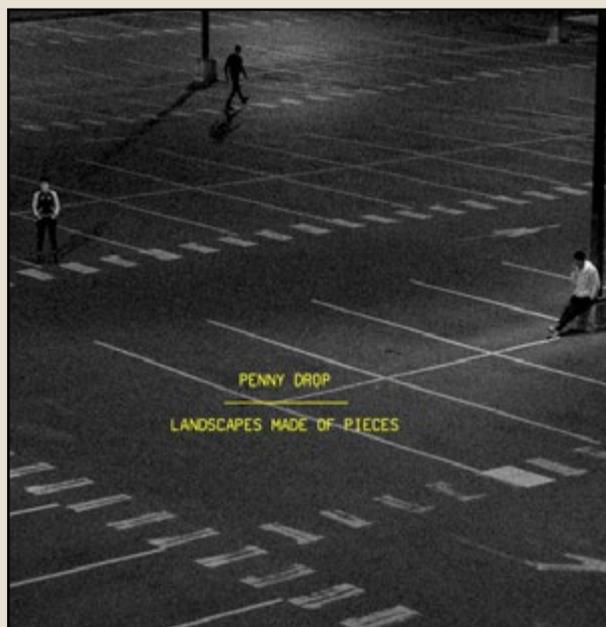
## HAVE THE MOSKOVIK

### LES SIRÈNES NE METTENT PAS DE BOTTES

[Gropied Records / Araki Records]

Have The Moskovik, quintet de post-rock d'Orléans, a livré en février 2024 un quatrième album nommé Les sirènes ne mettent pas de bottes, un titre aussi évident que curieux. Ça l'était moins, en revanche, lorsque nous avons reçu il y a quatre ans Répétition générale, un EP qui le précédait et qui n'avait pas retenu toute notre attention. Là, c'est différent avec ce nouveau disque qui a plus de consistance, de caractère et de force. Composé entre 2019 et 2023, le groupe a pris son temps pour régler la mire vers l'émotion musicale. Car Les sirènes ne mettent pas de bottes propose un rock instrumental laissant rarement la voix prendre le dessus sauf quand il s'agit de propager de beaux messages comme le discours de Masih Alinejad, une militante politique d'origine iranienne menacée par le gouvernement son pays, lors du FEM de Davos, ou bien l'oralisation de poèmes de Rimbaud et Baudelaire. Des textes à la hauteur de la qualité des compositions à la fois vigoureuses et chétives en sonorités et mêlant le chaud et le froid, mais sans pour autant être d'une originalité évidente. C'est le risque à prendre quand on joue du post-rock.

■ Ted



## PENNY DROP

### LANDSCAPE MADE OF PIECES

[L'étourneur / Sylvebarbe records]

Autant la pochette de ce premier album des caennais de Penny Drop semble être une digression sobre et sage sur la régularité des lignes de fuite d'un parking plongé dans un monochrome de gris, autant l'univers musical proposé par Claude Leprêtre au chant, Guillaume Hardy à la guitare et Alex Uren à la batterie est foisonnant, déconstruit, insaisissable. La guitare de Guillaume est un peu math rock dans ses arrangements circulaires, mais elle peut tourner noise quand quelques riffs sont lâchés ou être plus en retrait. La batterie d'Alex est tout aussi virevoltante et débordante pour accompagner le chant saccadé de Claude, qui délivre ses émotions en lâchant ses textes comme des paquets d'émotions : scandés comme des slogans révoltés, chuchotés comme des secrets, hurlés comme des affects douloureux. Pour une première approche précautionneuse du LP, tu peux commencer par le noisy «Death has a hope», mais si tu préfères un son plus original, oriente-toi vers les étirés «Escape» ou «Last go». Et si tu veux agrémenter le bon son à l'image, tu peux mater le clip au poil au sens propre comme figuré de «Walk my dog». Pour leur premier album, Penny Drop pose ses bases et propose une galette originale et personnelle. Que demander de plus ?

■ Eric



## METZ

### UP ON GRAVITY HILL

[Sub Pop / Dine Alone Records]

Metz, c'est l'histoire d'un trio de rock canadien qui en 2012 se présente au public avec un 1er album éponyme de noise rock/grunge/punk trop bon et pertinent pour des débuts. Qui plus est signé chez Sub Pop (ils y sont toujours 12 ans après, c'est que les affaires marchent plutôt

bien). Bref, ils ont tout pour eux, et il est assez facile de faire le parallèle avec un groupe comme Rage Against The Machine qui avec un éponyme, eux aussi, avait déjà écrit une grande partie de leur histoire, avec la hype qui vadrouille bien comme il faut autour. Que peut-on proposer après ça ? Depuis cette première offrande, Metz a lancé trois albums studios en cinq ans avec le constat qu'il lui était assez difficile de sortir de ses sentiers battus, tout en restant quand même une formation de bon goût. Là où RATM s'est dissous au bout de 3/4 albums en moins de 10 ans, les Canadiens, eux, peinaient à se renouveler jusqu'à la découverte de ce Up on gravity hill sorti cette année. Faisant ressortir davantage son côté grunge et post-hardcore, Metz brouille son identité et sa patte sonore pour tenter de se réinventer. Et, croyez-moi, c'est une joie et un soulagement car ce nouvel album est une réelle cure de jouvence salvatrice. Conjuguer cette volonté de distiller une intensité avec des mélodies lumineuses (le final «Light your way home» en est le meilleur exemple) nous fait dire spontanément : «Enfin !».

■ Ted





## TSAR

### ACTE II

[Autoproduction]

Si le premier acte d'une carrière discographique est toujours un moment important, il arrive souvent après une période assez longue où les compositions s'entassent, vieillissent et ne collent pas toujours ensemble. Tsar pouvait ainsi paraître perdu au milieu de trop nombreuses influences. Cet Acte II démontre qu'on se trompait car les multiples amours du groupe restent un marqueur important de leur style... indéfinissable. N'en reste pas moins que ce nouvel opus semble encore plus abouti et cohérent.

La petite modification de line-up a peut-être permis au Baron de définir plus précisément quelle serait la route à suivre pour la suite de leurs aventures toujours placées sous l'aura de Mike Patton, grand maître du «je fais ce que je veux avec ma voix et j'en profite». Qu'il soit clair ou guttural, le chant impressionne toujours autant, non seulement par son côté polymorphe mais aussi par l'aisance avec laquelle Kyrian passe d'un registre à un autre. C'est valable pour lui et pour toute la troupe et c'est particulièrement évident sur «One for all» où le chant s'éraille peu à peu, sur «Present of a future past», ou qu'il passe en mode growl, ou encore sur «Guilty», morceau lancé par un riff qui tourne et ces variations dans le chant avec un cœur mélodique assez bluffant après un passage au phrasé parlé. Pour se mettre au niveau de leur leader, les musiciens puisent aussi dans leur inventivité pour nous balader d'une idée à l'autre avec beau-

coup de facilité et de liant alors que séparément, cela semble très complexe à assembler. D'ailleurs un des meilleurs adjectifs que j'ai trouvé pour définir l'ambiance de Tsar, je l'emprunte au milieu de la box «lourd léger» ! Dès «Conquer», tu comprends pourquoi on peut faire du pesant et de l'aérien... Difficile dans ces conditions de réduire les Nantais à autre chose qu'un fourretout «Rock Metal alternatif 90's» mais cela leur convient bien, eux qui passent d'atmosphères Rock à d'autres Metal comme s'ils tombaient de Charybde en Scylla, ces deux monstres mythologiques terrifiant le bras de mer entre la Sicile et l'Italie, et si certains tentaient de choisir l'un ou l'autre, les moins heureux devaient se farcir les deux. Tsar les confronte quasi simultanément et s'en sort avec brio. Preuve qu'ils étaient prêts pour ce combat («Para bellum» doit fonctionner certainement encore mieux en live) qu'ils mettent en scène en mode très cinématographique lors d'un «Knight of the night» spectaculaire.

Avec des shows hauts en couleurs (même si le noir domine), le groupe devrait continuer de faire des adeptes, ceux qui les découvriront sur scène ne seront pas déçus par cet album même si pour mieux profiter de leur mise en scène théâtrale, autant déjà les connaître un peu...

■ Oli



# TSAR

FORT DE NOMBREUX CONCERTS QUI ONT CONVERTI LE PUBLIC, PARDON LES ADEPTES, TSAR REVIENT AVEC UN ACTE II HOMOGENE, UN STYLE QUI S'AFFIRME, LE TOUT APPUYE PAR SES MUSICIENS VIRTUOSES. NOUS AVONS PU PROFITER DE LA RELEASE PARTY AU FERRAILLEUR A NANTES OU TSAR NOUS A OFFERT L'INTEGRALITE DE SON NOUVEAU LP AGRUMENTE DES MEILLEURS MORCEAUX DE L'ACTE 1. UN PUR MOMENT DE BONHEUR. C'EST COHERENT, TRÈS TRÈS SOLIDE MUSICALEMENT, ET ENVOÛTANT. NOUS NE POUVONS PAS PASSER A COTÉ DE CETTE SORTIE SANS INTERVIEWER LES MEMBRES DU GROUPE POUR MIEUX VOUS LES FAIRE DÉCOUVRIR ET PRÉSENTER LEUR MUSIQUE ET LEURS PROJETS !

**Nous vous avons découvert au cours de votre passage au Nantes Metal Fest en 2022 ou vous présentiez dans un show théâtral votre Acte 1. Comment avez-vous vécu ces deux années à jouer et faire découvrir votre musique ?**

On a vécu deux années charnières et assez intenses, avec un mélange de concerts avec les morceaux du premier album et en même temps l'élaboration du deuxième qu'on avait déjà hâte de jouer. On se sent aussi très reconnaissants, on a eu l'opportunité de fidéliser un public local qui nous soutient depuis le début, qui ne fait que grandir et qui nous fait grandir aussi. Le live reste sans conteste le meilleur moment de nos vies de musiciens, c'est toujours incroyable de voir et ressentir les gens répondre d'une manière ou d'une autre à notre musique.

**Quels ont été les moments forts et les down de ces deux ans avant la sortie de ce deuxième opus ?**

Les moments forts : les festivals qui nous ont fait confiance et les scènes qui osent programmer un groupe indépendant, encore émergent, au style un peu atypique !

Les down : le constat sur le terrain qu'en tant que groupe auto-produit ce n'est pas toujours simple. Il faut souvent s'accrocher, ne pas baisser les bras.

**Comment est né ce deuxième album ?**

Acte II est né à partir d'ébauches, dont certaines qu'on traînait depuis un paquet de temps ! D'autres bien plus récentes, dues en partie à cette nouvelle énergie qu'a apportée Rodin. Léo, notre ancien guitariste, y a aussi laissé sa patte. On a finalisé «Guilty» et «One for all» qu'on avait déjà bien avancé avec lui. On s'est ensuite enfermé tous les 5 en mode résidence création pendant une semaine pour aligner toutes les idées et affiner au plus possible chaque morceau. La composition du chant est arrivée bien plus tard. Peu de temps avant l'enregistrement de l'album, on a consacré un week-end entier à l'écriture des textes puis à la finalisation des démos.

**Comment se déroule le processus créatif chez Tsar ?**

On s'envoie régulièrement des bouts de trucs,

dès qu'un riff, une mélodie ou un arpège nous vient. Peu importe l'heure, on enregistre avec ce qu'il y a sous la main ! On fait tourner en répète, on improvise et les parties de batterie sont créées à ce moment-là. De son côté, Kyrian cherche des mélodies de chant «en yaourt». Ensuite on se pose réellement pour définir les structures, poser les ambiances harmoniques, et on réécoute. Beaucoup ! Pour voir si ce qu'on ressent correspond bien à ce qu'on cherchait au départ. Une fois que tout ça est finalisé, on écrit les textes.

**Il y a beaucoup d'influences différentes dans vos albums, est-ce que vous réfléchissez à une sorte d'équilibre «à l'avance» ou rien n'est planifié ?**

À vrai dire, on suit beaucoup notre inspiration sans rien figer à l'avance, que ce soit dans le style ou la structure des morceaux. On ne s'impose aucune contrainte, si ce n'est celle de satisfaire tout le groupe sur chaque compo.

**A quel point est réfléchi l'œuvre globale de Tsar ? On attend un Acte 3, ses grandes lignes sont-elles déjà décidées ? Le «concept» est-il l'unique guide dans le travail ?**

Les chapitres de l'histoire du Baron et ses Acolytes s'écrivent progressivement. On a une ligne directrice, on a une idée des messages qu'on souhaite passer, mais dans les détails, pour ce qui est du prochain acte, on ne sait pas encore la forme qu'il prendra. Acte II est tout frais et, à l'instant où on répond à ces questions, il n'est même pas officiellement sorti. On a envie de profiter de ces nouveaux morceaux avant de se projeter dans la suite. Et pour faire écho à ce qu'on a dit avant, quand on écrit un album, le concept vient dans un second temps puisqu'on se concentre d'abord sur la création musicale pour ensuite se pencher sur l'écriture des paroles et donc de l'histoire qu'on souhaite raconter.

**Pouvez-vous nous présenter rapidement le premier opus et l'évolution qu'apporte le deuxième dans l'histoire du Baron ?**

Acte 1 est un album-concept de Metal Prog où tous les morceaux racontent un bout de l'histoire du Baron, son excentricité et son avidité de pouvoir pour exprimer ce qui nous échappe de ce monde. On retrouve donc le Baron et ses





quatre Acolytes dans le deuxième album. Dans Acte II, le Baron s'affirme beaucoup plus ! Il est plus grandiloquent, s'adresse même dans certains morceaux directement à son auditoire, en se proclamant parfois guide, juge ou prêcheur de bonne parole. Il s'avance clairement comme la solution à tous nos maux, tel un bon politicien gourou (rires) ! L'autre aspect de cet album c'est l'émotion, face à la tournure que prend notre monde... Tout ça n'en reste pas moins une satire comme pour le premier opus. Tout est simplement plus assumé, plus poussé, plus théâtral, et ça se ressent dans la place que prend le Baron dans le nouveau show.

**On sent un style bien plus affirmé et plus maîtrisé dans ce deuxième acte. Quel est votre ressenti sur cela et comment expliquez-vous cette évolution ?**

On te rejoint là-dessus ! Dans la compo de Acte II, c'est «Guilty» qui a vu le jour en premier et, selon nous, le morceau annonçait quelque chose de nouveau et de plus habité. On a eu envie de suivre cette atmosphère. Puis il y a eu l'univers de Rodin. Il a apporté beaucoup d'idées initiales sur ce premier album avec nous. Ça a beaucoup influencé notre direction musicale. Aussi, bien que Acte 1I soit sorti en 2022, les morceaux datent de 2018... on avait besoin d'exprimer de nouvelles choses qui allaient de paire avec notre propre évolution en tant qu'individu et de facto en tant que groupe.

**Comment a été accueilli ce deuxième Acte ?**

On l'a présenté pour la première fois à Nantes, au Ferrailleur, lors de la release party et le public a été unanime sur cette évolution que tu as soulignée. Ce qui ressort le plus c'est un album «plus affirmé et plus maîtrisé». Il faut dire que le live a autant évolué que la musique. On tenait beaucoup à ce que les gens soient plus inclus, que le public ait une place à part entière dans le show ! On est très touché par ces magnifiques retours et on espère que ça va continuer sur cette lancée.

**Vous avez réalisé deux clips pour ce deuxième opus, comment cela s'est-il déroulé, et avez-vous aimé ce nouvel exercice créatif ?**

Pour «Conquer», c'est du fait maison et une première pour nous ! Kyrian et Jules sont derrière le scénario, la réalisation et le montage

du clip. On a tourné pendant 2 jours et mis à l'épreuve nos talents d'acteurs (rires) ! On a mis un peu de temps à trouver nos marques mais on a adoré l'exercice et on a réussi à avoir un rendu assez proche de ce qu'on avait imaginé.

Pour «One for all», c'était différent. À la base on avait pour idée de sortir une live session. Mais, suite à un imprévu de dernière minute, on a dû revoir nos plans et créer le clip en quelques jours pour le sortir dans les délais qu'on s'était fixés. C'était un tournage express en une journée, avec un scénario ambitieux ! Mathieu Alh a relevé le défi de trouver un lieu de tournage, de réaliser et de monter le clip en un temps record et avec brio.

**A plus long terme, le groupe ne pourrait-il pas être prisonnier de son image ? A l'avenir, vous pourriez casser les codes que vous avez instaurés pour le live comme le maquillage ou la mise en scène ?**

C'est vrai que Tsar a une identité visuelle très marquée et, même si on constate que ce n'est pas forcément le chemin le plus aisé et qu'on fait parfois face à certains a priori, on ne croit pas que cela devienne une prison pour le groupe. Au contraire, on a encore beaucoup d'idées à explorer et à développer pour arriver là où idéalement on voudrait être, notamment en ce qui concerne les costumes et la scénographie. Les choses comme elles sont présentées aujourd'hui sont en constante évolution mais emmener le public dans un univers alternatif, bien écrit, bien interprété pour mieux appuyer nos propos, restera le fil rouge de notre projet. Après... seul l'avenir nous le dira !

**Les variations du chant font penser à Mike Patton, est-ce qu'il y a d'autres chanteurs qui vous inspirent ?**

Kyrian aka Le Baron : Toutes les voix peuvent m'inspirer ! J'aime être surpris, qu'importe le style et le genre de musique. Si la voix a sa place dans la composition, raconte quelque chose et/ou transmet une émotion, ça suscite chez moi une curiosité et un intérêt. Je pourrais nommer Jeff Buckley ou Janis Joplin qui font partie des premiers qui m'ont marqué étant plus jeune, mais en réalité il y en a tellement d'autres. J'aime trop de musiques différentes pour m'enfermer dans une case et



me cloisonner dans un genre trop précis. Ce qui ressort de tout ça, c'est cette volonté de tester des choses dans nos morceaux : chant lyrique, clair et/ou saturé, scream, growl, slam, rap, etc... Tant qu'il y a un sens et une cohérence par rapport à l'univers du groupe et du morceau, il n'y a pas vraiment de limites et c'est très plaisant à réaliser. À quasiment chaque concert, une personne vient me voir et sort un nom d'artiste ou de groupe à qui mon chant fait écho, et la plupart du temps je ne le connais pas. Je trouve ça à la fois amusant et flatteur [rires].

**Klonosphère va vous exposer davantage, avez-vous des attentes particulières pour ce deuxième opus ?**

Le but en choisissant de faire appel à un RP [Relations Presse] est d'agrandir notre visibilité et que Acte II soit vu, écouté et apprécié par

un maximum de personnes en espérant aussi créer de l'intérêt chez les professionnels du milieu.

**Quel est le futur de Tsar ?**

Continuer à s'entourer de personnes créatives et bienveillantes qui croient en notre show et le faire grandir, encore et toujours partager notre musique et Acte II avec le plus grand nombre, rencontrer la personne qui puisse nous aider dans notre booking et notre management. Et si en bonus on arrive à faire bouger les lignes sur le port de la jupe, alors... !

**Merci au Baron et ses adeptes pour cette interview et à Pat de Klonosphère.**

■ Nolive & Gab  
Photos : Nolive







## KITTIE

### FIRE

[Sumerian Records]

Pour être honnête, je ne pensais pas qu'on reverrait Kittie dans ces pages, leur précédent album studio (*I've failed you*) date de 2011, et le groupe a ensuite continué de tanguer au rythme des changements de line-up incessants jusqu'au suicide de sa bassiste, Trish Doan. Mais il faut croire que les sœurs Lander ont encore des émotions à partager parce qu'elles ont rappelé Ivy Vujic (qui s'occupait de 4 cordes entre 2007 et 2012) et Tara McLeod (guitariste depuis 2005) pour composer et enregistrer ce *Fire* qui sort chez nous pour la fête de la musique.

Dans l'ensemble, c'est un album très carré, sans trop de fioritures où l'on sent l'expérience et la volonté de rendre un produit «propre». On est loin de certaines approximations de leurs débuts. Alors, certes, on perd en «énergie pure», mais la maîtrise des temps (forts et calmes) comme des voix (death ou douce) et le timing pour placer solo, petits arrangements et relances puissantes est assez plaisant au final. Avec une aussi grosse production, signée Nick Raskulinecz qui a bossé pour, entre autres, Alice in Chains, Deftones, Foo Fighters, Korn, Velvet Revolver..., rien n'est laissé au hasard, chaque seconde, chaque note, chaque tempo est calibré pour faire mouche et vient toucher la cible. Ça percute bien davantage quand le chant est lourd, même si j'imagine mal l'opus en entier sans parties mélodiques et claires («Eyes wide open»). C'est juste que si tout est trop lisse (genre sur les refrains de «One foot in the grave»), on arrive dans la radio-friendly zone et on s'ennuie. Quand les deux atmosphères s'entrelacent, c'est plus efficace comme sur «Vultures» ou «Grime» où Slipknot embrasse Evanescence.

Si on peut se réjouir de voir Kittie revenir aux affaires, on reste un peu sur notre faim avec un album où la prise de risque est minime et est certainement «trop» produit, on perd donc en sincérité. Avec un groupe qui a vécu autant de déchirements, on aimerait davantage ressentir et partager leurs blessures...

■ Oli





## PIT SAMPRASS

### COVERED

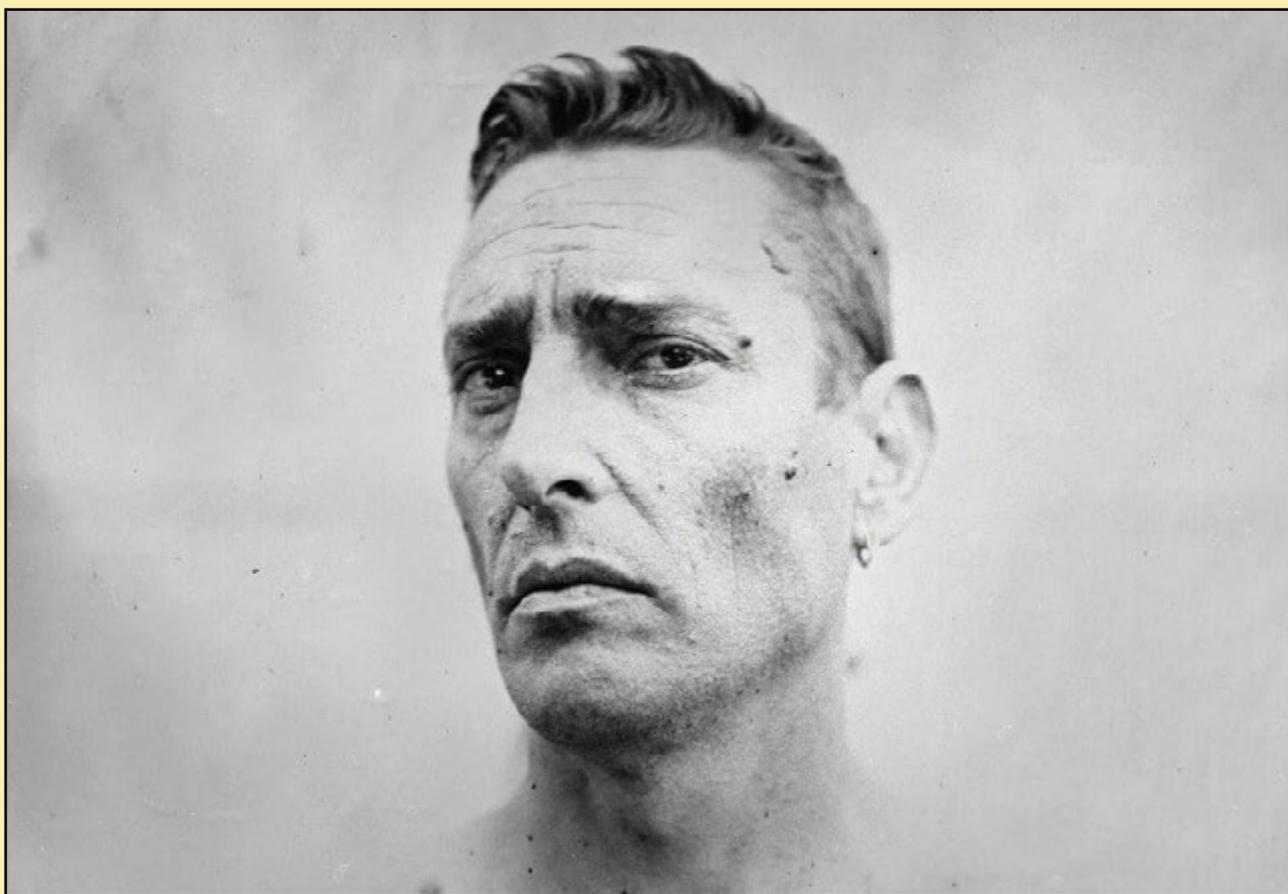
[Kicking Records]

Entre des sessions plus énervées avec ses groupes Monde De Merde (MDM) ou Brokken Roses, Pit Samprass ressort sa guitare en bois, remet le couvert et se livre à nu pour la deuxième fois. Enfin presque. Après Naked (2022) et ses

douze reprises, le voici Covered avec douze nouvelles reprises. J'espère que même si vous jouiez à Pyramide ou au morpion au fond de la classe en cours d'anglais, je n'ai pas besoin de vous expliquer les différents jeux de mot ayant conduit aux titres et pochettes d'albums... Comment diable va s'appeler le prochain ? En attendant 2026, s'il reste sur cette régularité, dégustons donc ce qu'il nous propose dans les faces sugar et spicy du LP.

On y trouve quelques classiques qui se prêtent fort bien à l'exercice comme «Lost in the supermarket» du Clash, «Folsom prison blues» du (Johnny) Cash, «These boots are made for walking» (épaulé par Lucette MDM) de Nancy Sinatra, ou l'excellent «Hanging on the telephone» des Nerves. Un peu moins connu peut-être, mais tout aussi efficace est sa version de «Surrender» des Canadiens Cheap Trick (tube découvert avec sa reprise ska/punk par Less Than Jake début 2000). Mention spéciale à «Sugar man» de Sixto Rodriguez et plus surprenants et audacieux, sont les choix de reprendre le feu-adolescent Steve Soto («Hey Lucie»), Fugazi («Merchandise»), pour ne pas dire un peu casse-gueule avec «Against the grain» d'Unsane.

■ Circus





# CAROUSEL FEELING

CAROUSEL FEELING EST LE NOM DONNÉ À LA MÉTHODE UTILISÉE PAR LES ORQUES POUR CHASSER LE HARENG EN NORVÈGE.

C'EST AUSSI LE NOM DE CETTE RUBRIQUE, OÙ À CHAQUE NUMÉRO EST FAIT UN FOCUS SUR UN GROUPE DE MUSIQUE ACTUELLE NORVÉGIEN.



## BEATEN TO DEATH

### CRYING IN OVERDRIVE

[Banditt Media]

Les riffs d'intro du premier titre de Sunrise over rigor mortis m'ont téléporté dans un petit garage de Californie au début des années 80, où Kirk Hammett et son jeune groupe de speed metal, Metallica, répèterait le début de «Seek and destroy», mais sept secondes plus tard c'est bien du grindcore qui déboule. Grindcore que Beaten To Death décrit comme mélodique ou avant-garde, et on aurait du mal à le définir autrement tant les influences sont variées. Le chant est hurlé mais également crié, vous saisissez la subtilité ?

B2D car c'est comme cela qu'on abrège Beaten To Death, aime jouer des passages aériens comme sur le titre «Minus och minus biir minus och minus», pour vous décaniller les oreilles avec des passages plus lourds tout de suite après. Dans certains titres, B2D fusionne grindcore classique avec d'improbables mélodies empruntées au heavy metal de Def Leppard comme dans «We're not gonna make it», dont vous aurez compris le clin d'œil à Twisted Sister. En parlant de clin d'œil, on notera celui fait au groupe norvégien Life... But How To Live It ? dans le titre «Life... but how to leave it ?», ou le texte mêlant Rambo, Molière et Jean-Baptiste Lully, qui nous rappelle que B2D sait composer des textes aux accents humoristiques et ça, c'est leur patte !

Évidemment, si on devait donner une image à la musique de cet album ce serait un Grand Huit, tant les passages rapides vous donnent la

sensation d'une prise de vitesse inéluctable, et les ralentissements cette lente montée au cliquetis annonciateur d'un futur double looping. On ne manquera pas de passer sous un tunnel n'évoquant pas un train fantôme mais plutôt un univers heroic fantasy, dépeuplé de belles princesses et de valeureux guerriers, mais habité par des animaux aux allures d'humains dans un univers halluciné où même la rivière sous vos pieds est ultra colorée.

Si vous êtes fans de Napalm Death, Knoll, Wormrot, Bratt, ou plus simplement de grind, n'hésitez pas à ajouter Sunrise over rigor mortis à votre discothèque ou votre playlist, ces 18 minutes y trouveront tout à fait leur place.

■ Deux Fré



# BEATEN TO DEATH

BEATEN TO DEATH A SORTI SON SIXIÈME ALBUM, SUNRISE OVER RIGOR MORTIS (LEVÉ DE SOLEIL AU-DESSUS DE LA RIGIDITÉ CADAVÉRIQUE), IL Y A QUELQUES MOIS. AVEC CAROUSEL FEELING, NOUS AVONS ATTENDU QUE LE SOLEIL ESTIVAL PRENNE CONGÉ POUR SAVOIR SI CE CADAVRE S'ÉTAIT ASSOULPI AVEC LE CHANGEMENT DE SAISON. NOUS AVONS ENVOYÉ NOS QUESTIONS À MARTIN (ALIAS TINNITUS) LEUR GUITARISTE, QUI AU PASSAGE VOUS PRESCRIRA SES BONS CONSEILS DE GROUPES À ÉCOUTER.

**Bonjour Beaten To Death, votre page Bandcamp est sans équivoque, pas de blabla et pas de place pour votre bio, seule la musique compte, pourtant dans cette rubrique Carousel feeling nous aimerions savoir comment tout a commencé ?**

Beaten To Death a commencé comme un side-project en 2006. Après avoir écrit quelques chansons et enregistré une démo cette année-là, il ne s'est passé rien de plus. En 2010, nous avons écrit d'autres chansons puis nous avons fait venir Anders au chant. Donc, depuis

les premières parties de guitares enregistrées par le groupe, ça a pris un bon moment, mais dès que nous avons commencé à nous concentrer à nouveau sur Beaten To Death et à fixer le line-up, les choses ont évolué à un rythme régulier. Depuis, nous sommes les mêmes membres : Christian à la batterie, Mika à la basse et Tommy et moi aux guitares aux côtés d'Anders au chant.

**Comment êtes-vous arrivés dans le grindcore ?**



Je ne parlerai qu'en mon nom, j'ai été nourri avec un régime quotidien à base de Napalm Death depuis mon adolescence. Bien que je joue de la musique assez extrême depuis des lustres, je n'ai jamais eu la chance de jouer dans un vrai groupe de grind avant Beaten To Death, avec ce seul focus sur des chansons rapides et implacables.

**Knoll, Brat, Wormrot ont tous une identité propre et un univers particulier. Vous faites partie de ce patchwork grindcore, comment décririez-vous votre univers et quelles sont vos inspirations ?**

Nous aimons les mélodies. Nous avons besoin d'un peu de douceur dans notre grind afin de résister aux blastbeats et aux cris sans fin. Nous l'avons donc étiqueté grindcore melodic, mais grindcore d'avant-garde serait plus approprié... en fait, je ne sais pas. Quand nous avons commencé le groupe, nous avons essayé d'être un groupe de grind dans le style de Napalm Death, mais nous avons échoué lamentablement. Nous sommes tous des fous

de mélodies et dès que l'opportunité se présente, on en incorpore dans nos refrains les plus mielleux.

**Qui a fait la pochette de votre album ? Pourriez-vous nous présenter cet artiste ?**

William Hay est notre principal concepteur quand il s'agit d'œuvres d'art aujourd'hui. C'est un peintre et artiste basé à Oslo, il a réalisé nos trois dernières pochettes d'albums. C'est un gars génial et super talentueux. Vous pouvez consulter ses œuvres sur [williamhay.no](http://williamhay.no), ça vaut le coup d'œil. Comme précédemment, on lui a envoyé le titre de l'album, les titres des chansons et les paroles et on lui a dit de faire ce qu'il voulait. Et là, il a vraiment dépassé nos attentes, nous lui en sommes éternellement reconnaissants.

**Peux-tu nous parler du label Mas-Kina ?**

Mas-Kina Recordings est mon label. J'ai commencé il y a 20 ans. Évidemment, c'est un business difficile, parfois il faut lutter contre les problèmes financiers et d'autres trucs du

même genre. Actuellement, le label n'est pas trop actif. C'est une safe place et une maison mère pour mes autres groupes et les groupes de mes amis quand ils n'ont pas trouvé de deals avantageux ailleurs. Si quelqu'un veut sortir un album, ma configuration est plutôt bonne. J'ai été sur d'autres labels avec d'autres groupes et je pense que le DIY est mieux à long terme.

### **Qui a enregistré votre album ?**

Tommy (guitare) a fait tout l'enregistrement et le mixage, et c'est aussi le membre du groupe qui a la meilleure idée de la façon dont la musique doit sonner.

### **Comment s'est passé cet enregistrement ?**

Cette fois, nous avons enregistré au Parkteateret à Oslo. C'est une scène de salle de concert et pas un studio, mais ils sont super cools et nous ont laissé utiliser cette espace durant quelques jours. On a tout enregistré live, sauf le chant. On a mis en place les micros le premier jour et enregistré les trois jours suivants si je me souviens bien. Tous nos albums sont enregistrés en direct, que ce soit dans notre salle de répétition ou dans une autre salle qu'ils nous arrivent de vouloir essayer. Le processus d'enregistrement n'a pas vraiment beaucoup changé d'album en album.

### **Cinq chansons sur neuf sur votre dernier album sont chantées en norvégien, vous trouvez important de chanter dans votre langue ?**

Ça n'a pas de réelle importance, mais j'aime vraiment quand d'autres groupes chantent dans leur langue maternelle. Ça fait plus cool et plus exotique.

### **Est-ce que votre titre «Life... How to leave it?» a un lien avec le groupe norvégien Life... But how to live it? ? Dans cette chanson, vous citez Jean-Baptiste Lully, Molière et Rambo, pourriez-vous nous expliquer ?**

Oui, c'est ça ! C'est un jeu de mots avec le nom de ce groupe. Les paroles de cette chanson un peu particulière ont été écrites par Mika. Elle parle de différentes façons de mourir et si je me souviens bien, Jean Baptiste Lully s'est blessé accidentellement à l'orteil et est mort d'une infection. Personne ne devrait prendre nos paroles au sérieux. Certaines chansons abordent des sujets sérieux, mais la plupart ne

le sont pas. Nous ne sommes pas un groupe qui a vu le jour dans le but de faire passer un message à travers nos paroles.

### **Sur la pochette intérieure de votre album, Tommy (votre guitariste) dédie le solo du titre «Dalbane» à Trey Azagthoth (le guitariste de Morbid Angel). On peut savoir pourquoi ?**

Je pense que c'est un hommage à certains des albums de death metal des années 90 où les musiciens faisaient ce genre de dédicace dans leur album. Tommy a voulu faire ça comme une blague ou un clin d'œil. Il a aussi essayé de mal jouer le solo du titre et ça n'a aucun sens. Il sait jouer, mais il n'aime pas les solos ou quelque chose comme ça. En fait, je ne suis peut-être pas la bonne personne pour répondre à cette question. Si ça peut vous rassurer, nous sommes tous fans de Morbid Angel et de la scène death metal des années 90. Sauf peut-être Mika, mais c'est difficile de savoir ce qu'il aime ou pas.

### **Votre album a eu de très nombreuses chroniques dans des webzines du monde entier (France, Espagne, États-Unis...), comment expliquez-vous ce chaleureux accueil tout autour du monde ?**

C'est vraiment cool et gratifiant pour nous. Nous n'attendons rien quand nous sortons nos albums donc quand nous obtenons toutes ces chroniques, c'est vraiment génial. Après, je n'ai pas vraiment d'explication, mais pourvu que ça dure. Un énorme merci à tous les acteurs de la scène qui la font vivre avec des interviews, des critiques et des concerts.

### **Globalement, quelle est votre opinion de la scène norvégienne ? Dans cette scène, quels sont vos groupes préférés ?**

Nous avons beaucoup de concerts ici et une scène metal assez saine. Mis à part les autres groupes dans lesquels nous jouons tous : Grant The Sun, She Said Destroy, Insense, Dødsvanger, je vous recommande El Caco, Sibir, Uncanny, Black Debbath, Wolves Like Us, Kambodsja, Attan, The Nika Riots et Arv.

### **Quel groupe de grindcore vous nous recommanderiez ?**

Avgrundsjud, c'est un autre groupe basé à Oslo.



**Henrik Christiansen, le nageur olympique norvégien, est devenu addict aux muffins au chocolat du village olympique. Et vous, quel est votre dessert ou gâteau préféré ?**

Tout ce qui est avec du chocolat. J'apprécie plus particulièrement les brownies actuellement. Je peux tout à fait m'identifier à Henrik Christiansen.

**Vous avez récemment fait une tournée au Japon, racontez-nous un peu ?**

Nous avons un public au Japon, mais il n'est pas grand. Toute cette expérience d'aller au Japon a été parfaite. Les concerts se sont bien passés et les groupes qu'on a rencontrés étaient géniaux et on s'est fait beaucoup de nouveaux amis. Nous avons un ami qui dirige un label appelé Esagoya à Tokyo, il a aussi sorti nos albums là-bas. C'est lui qui a planifié et booké l'intégralité de cette tournée. Yosuke, tu déchires ! J'ai eu la sensation d'un univers musical très familier et familial au Japon, et nous espérons tous pouvoir y retourner un jour.

**Vous allez tourner prochainement en**

**novembre et en décembre, vous êtes impatients ?**

Oui, nous avons vraiment hâte de refaire quelques concerts. Cela fait quelques mois que nous n'avons pas joué. Nous jouons avec Black Deabbath, Kambodsja et Damokles sur cette tournée.

**Avez-vous un dernier message pour nos lecteurs ?**

S'il vous plaît, écoutez notre musique ! Merci de m'avoir lu. Nous voulons vraiment venir en France, alors envoyez-nous un message si vous connaissez des endroits où nous pourrions jouer. La scène metal en France a l'air super.

**Merci à Martin et Beaten To Death.**

■ Deux Fré

Photo p. 72-73 : Cato Rusten

Photo p. 75 : Rune Lam



## FONTANAROSA

### TAKE A LOOK AT THE SEA

[Howlin' Banana Records / Modular]

Jeter un regard vers la mer... C'est un voyage intérieur et contemplatif dans lequel souhaite nous emmener Paul Verwaerde, l'instigateur de Fontanarosa. À travers le sien aussi puisqu'il exprime dans ce nouvel album ses envies de se diriger vers son avenir après s'être réconcilié avec son passé. Le groupe continue ce qu'il a entrepris, c'est-à-dire de s'épanouir sur un terrain pop-rock/folk balisé, plutôt à l'anglaise, initié avec *Are you there ?*, mais sans le brusquer. Juste en affinant ou en aérant son écriture par petites touches avec notamment des airs sixties qu'on apprécie presque sans sourciller (l'influence des Beatles sur «Untie»), quand ce n'est pas le rock planant et le psychédéisme des 70s ou par le biais d'influences indie rock un peu plus récentes que vous aurez l'honneur d'apprécier en le parcourant. *Take a look at the sea* est ce qu'on pourrait décrire comme un album mature, intelligent, bien composé, sans faute de goûts, et super bien produit de surcroît. Il alterne les ambiances de ses pistes comme les chapitres d'un roman bouleversant, pour ne pas qu'on le lâche en cours de route. Haletant, ce nouvel album de Fontanarosa l'est sans aucun doute, à condition de ne pas le sous-estimer. Car sa qualité se dévoile progressivement.

■ Ted



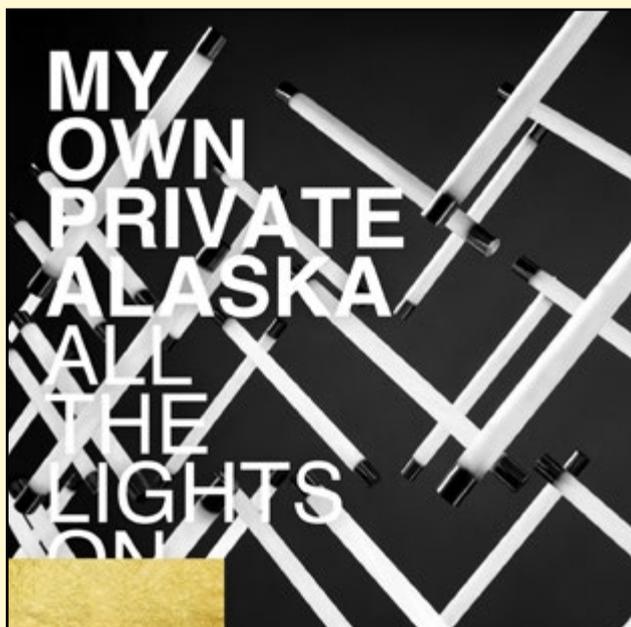
## THE ANOMALYS

### DOWN THE HOLE

[Slovenly Recordings]

Le premier contact que j'ai eu avec les Hollandais de The Anomalys était un concert bien sauvage au petit matin, sur une plage près de Montpellier il y a une dizaine d'années, dans le cadre d'une institution locale (Le Samynaïre). Un festival qui n'en est pas un, et qui s'apparente plutôt à une free party noise/hxc/punk/garage, avec des groupes qui enchaînent de 22h à 8h du mat' devant les plus téméraires. Alors qu'il s'était écoulé 12 ans entre le premier (*The Anomalys*, 2010) et le deuxième album (*Glitch*, 2022), le trio a cette fois décidé de remettre le couvert direct avec *Down the hole*, toujours chez Slovenly Recordings, toujours au Swampland Studio à Toulouse, chez Lo' Spider. On ne change pas une équipe qui gagne. Huit titres pour 24 minutes et toujours cette mixture de garage, de punk-rock et de surf, qui ravira autant les fans de TV Killers, de Link Wray ou de Man Or Astroman ?. L'instru «Anxiety» pourrait figurer dans la bande son d'un film de série B à base de beach party, bikinis et meurtres en série mais The Anomalys savent aussi se montrer plus teigneux («Despair»), ou bien carrément vicieux («Go away»). Ne jamais ô grand jamais se fier à leur soi-disant «Innocence», surtout quand c'est pour nous achever derrière dans la «Slaughterhouse», mon titre préféré où pendant 4 min 30 ils nous gardent en tension en nous montrant toute l'étendue de leur talent.

■ Circus



## MY OWN PRIVATE ALASKA

ALL THE LIGHTS ON

(12U)

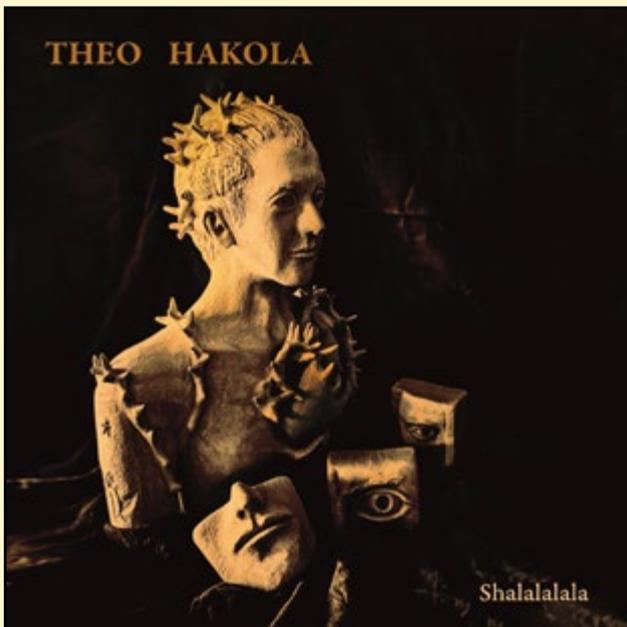
Le temps de prendre une bonne inspiration et la magie opère dès cette introduction fracassante. Pour peu que l'on soit un peu réceptif à la musique de My Own Private Alaska, on est forcément chamboulé par ce mélange de sonorités qui provoquent des émotions fortes.

La voix de Matthieu, parfois renforcée par des chœurs, varie ses intentions et perfore toutes les armures. Soutenu par des claviers qui se comportent comme des guitares, il nous emmène très loin et se permet de fracasser ses mots contre des murs invisibles («Ka ora» est un modèle du genre, déployant une violence phénoménale sans renforts de distorsions, «We'll all die (but you'll be first» est pas mal non plus dans une approche carrément punk). Capable de créer une tension épidermique, MOPA panse également les blessures et cajole avec une voix plus douce («Touch again») ou des mélodies moins agressives («Burn, and light the way» même si la fin du titre est pour le moins angoissante). Le groupe explore ses idées à fond, ne reculant devant aucune tentation : des samples, des rythmes ultra hâchés, des phrasés explosifs, pourquoi pas ? Et pourquoi pas enchaîner tout ça dans un même morceau, ça donnerait «Question mark» qui te réserve encore d'autres surprises. Je ne sais pas si c'est parce que ça faisait quelques temps que je n'avais pas écouté

le groupe, Let this rope cross all the lands date d'il y a deux ans et apportait peu de «sang frais», mais je suis de nouveau complètement bluffé par leurs forces. Ce côté sauvage et indomptable qui définit si bien ce groupe semble toujours «neuf» alors qu'on devrait y être un peu plus habitué. C'est certainement aussi leur grand talent de continuellement se renouveler en gardant une formule rare et une énergie débordante.

Avec une telle intensité durant près de quarante minutes, il serait temps d'éteindre les lumières, mais MOPA implore de tout allumer («All the lights on») comme pour que son œuvre soit enfin contemplé dans son ensemble. À l'image de la création de Jouch pour l'artwork (vraie installation ?), les sources lumineuses ressortent davantage quand tout est sombre autour d'elles.

■ Oli



## THEO HAKOLA

### SHALALALALA

[Microcultures Records]

Écrivain et acteur de théâtre, Théo Hakola commence sa carrière musicale dans les années 80 avec la formation Orchestre Rouge. Le nom du groupe fait référence à la résistance face au nazisme durant la Seconde Guerre mondiale. Le projet s'arrête après deux albums studio. Le chanteur s'associe à de nouveaux musiciens pour lancer un groupe tout neuf : Passion Fodder. Parmi eux, on retrouve notamment Pascal Humbert et Jean-Yves Tola qui seront par la suite à l'origine de 16 Horsepower. Artiste assez confidentiel, Théo Hakola est également connu pour avoir été le producteur du premier album de Noir Désir (1987 - Où veux-tu qu'je r'garde ?). Une fois l'histoire de Passion Fodder consommée, Théo Hakola s'est lancé dans une carrière solo. Cette année, il pose dans les bacs son 9e album studio : Shalalalala.

Sur cet album, Théo Hakola vient assurer les parties de guitare, de basse, de piano ou encore d'harmonica. Trois artistes assurent les percussions : Zoé Hochberg, Tatiana Mladenovitch, Cyril Bilbeaud (ex-Sloy, Zone Libre). Ce n'est pas tout. Théo Hakola est soutenu au micro par Leslie Woods («The love is song»), Brisa Roché («The baby song», «The river song», «The Russian warship song»), Mélanie Menu et de Sébastien Pouderoux («The cat song»). Côté instrumental, on peut remarquer la présence de la fidèle Bénédicte Villain au violon et de Pablo Gignoli au bandonéon («The burning woman song»). Notons

au passage, que les huit titres de l'album ont un nom qui finit par «song».

L'ensemble musical oscille entre rock et folk. Véritable poète, Théo Hakola n'est certainement pas pressé de se ranger sous une étiquette. En réalité, son style ne change pas dans le temps : son chant semble toujours onduler entre deux tons, sa plume parle aussi bien d'amour que de politique («The Russian warship song»). Dans tous les cas, il fait preuve d'un véritable engagement. Shalalalala est un disque calme, il faut se poser pour apprécier la richesse des compositions. La musique de Théo Hakola a en elle un grain vintage, elle semble être le reflet d'une époque passée. Pour autant, le travail de l'artiste fait toujours référence au présent, que ce soit dans l'ombre ou dans la lumière.

■ Julien



## ECHOPLAIN

### IN BONES

[Araki / Atypeek / Day Off / Kerviniou]

Echoplain est un groupe de noise rock dont les membres ne sont pas nés de la dernière pluie puisqu'il compte dans ses rangs des anciens de La Diagonale du Fou et de Sons of Frida. Ça vous laisse déjà le pedigree du trio et imaginer en préambule ce qui peut vous être servi sur ce deuxième album, In bones, qui fait suite à un EP et un premier LP depuis leur début en 2018. Ça va relativement vite pour eux, et tout semble être fait avec une certaine décomplexion. En tout cas, c'est le sentiment qui nous envahit à écoute de cet excellent disque qui fait honneur à The Jesus Lizard et Unsane (et tant d'autres...) pour la partie consacrée aux riffs lourds, abrasifs et noisy, et à des groupes comme Unwound, It It Anita voire Prohibition pour les parties les plus aérées et mélodiques. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard de découvrir par surprise l'apparition d'une trompette (celle de Benoit Malevergne de Tabatha Crash, et ex... Sons of Frida) sur l'un des 8 morceaux que propose cet In bones. Le son de ce disque claque comme un élastique de slip trop tendu, et il est d'une précision à couper le souffle, contrairement où dans ce genre musical, il est souvent désolant de constater que certains rendus sonores sont parfois trop cracra. En clair, nous avons affaire ici à un album qui ne présente aucune fausse note.

■ Ted



## AS A NEW REVOLT

### ACID

[Autoproduction]

Acid. Oui, c'est acide, ça picote, ça décape pour ce troisième jet du duo d'As A New Revolt, après Txxr en 2019 et Farès en 2021. Contrairement au sang de l'Alien qui dissout les métaux, le flux (flow) de Manu Barrero se combine aux machines et à la batterie de Julien Lhuillier pour créer une unité homogène. Toujours cette substance hip-hop hardcore ou electro-punk aux petites influences orientales fouillées, toujours des percus renforcées par la présence d'un homme derrière les fûts (et non une machine), toujours un chant intrusif et agressif qui se déshumanise parfois, chargé de quelques effets digitaux. On aura même droit à quelques lyrics autotunés, parcimonieusement heureusement ; encore que l'approche musicale d'As A New Revolt pourrait presque me faire tolérer l'utilisation de ce manipulateur vocal que j'abhorre, tellement les Grenoblois aiment combiner machines et voix et rajouter des effets transformers. Plus besoin désormais de faire du name-dropping pour définir la quête de bruit et de fureur d'As A New Revolt, à balancer des noms de groupes similaires, après trois albums, je ne sais pas s'ils se sont fait un nom, mais ils ont leur signature, leur identité musicale mécanique et hurlante. C'est As A New Revolt, et c'est Acid.

■ Eric



## FATHER OF PEACE

### THE YEAR OF MADNESS

[Selah Studios]

Le trio rock Father Of Peace est sorti de nulle part sur mon Instagram. Le groupe est à l'origine de la sonorité «Sun-core» unique du groupe, fusionnant l'énergie brute du rock avec des compositions minimalistes et des touches mélodiques captivantes. Leur premier album, *The year of madness*, sorti en septembre 2024, se révèle être un véritable tourbillon d'énergie brute, couplée à des compositions minimalistes et des textes percutants. Dès leur single inaugural «Escapism», lancé en mai 2024, le groupe a attiré l'attention des amateurs de rock. Cependant, c'est véritablement avec «The land of foreign suns» que Fred Durst de Limp Bizkit a adoré sur les réseaux sociaux, que le groupe a franchi un cap, et leur viral «Enemy» a solidifié leur popularité sur TikTok.

*The year of madness* réussit à canaliser l'intensité de Father Of Peace en huit morceaux incisifs. L'album s'ouvre avec des riffs tranchants et des rythmiques martelantes, tout en jouant sur une dynamique minimaliste qui laisse beaucoup de place à l'émotion brute. Les influences de groupes comme System Of A Down pour le chant, Red Hot Chili Peppers pour la basse ou encore Vampire Weekend à certains moments transparaissent dans l'agressivité des guitares et la structuration des morceaux, mais Father Of Peace y ajoute sa propre signature solaire, apportant une lumière au milieu de la noirceur. Ce qui frappe surtout, c'est le panel vocal

du chanteur tant dans la tessiture que dans le rythme qui passe du spoken word, au chant rappé à des vocalises dignes de Serj Tankian en une seconde. Les titres comme «Escapism» et «Enemy» témoignent de l'habileté du groupe à fusionner l'énergie punk avec des mélodies accrocheuses, tandis que des morceaux plus introspectifs comme «The land of foreign suns» explorent une poésie plus sombre et lyrique. Dans *The year of madness*, l'un des morceaux qui se démarque particulièrement est «Trapeze», où Father Of Peace surprend en convoquant l'esprit de Paul McCartney. Cette chanson est une balade avec des harmonies vocales qui rappellent le travail de McCartney à l'époque des Beatles, notamment avec des réminiscences de Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band. Le groupe y explore un terrain musical plus léger et fantaisiste, contrastant avec l'agressivité de morceaux comme «Enemy» ou «Escapism». «Trapeze» se distingue par son approche à la fois rêveuse et excentrique. Les mélodies aériennes et les arrangements évoquent l'univers onirique souvent associé à McCartney, ajoutant une touche de fraîcheur et d'humour à l'album. Ce titre démontre la capacité de Father Of Peace à intégrer des influences variées, tout en conservant leur identité propre.

En somme, *The year of madness* marque une première pierre dans la carrière de Father Of Peace, un groupe à suivre de près. Avec leur esthétique minimaliste mais percutante et leur énergie débordante, ils s'annoncent comme l'une des révélations rock de 2024 et un de mes gros coups de cœur de cette année 2024.

■ JC



## DOMINO AND THE GHOSTS

### I KNOW SOMETHING YOU DON'T

(M&O Music)

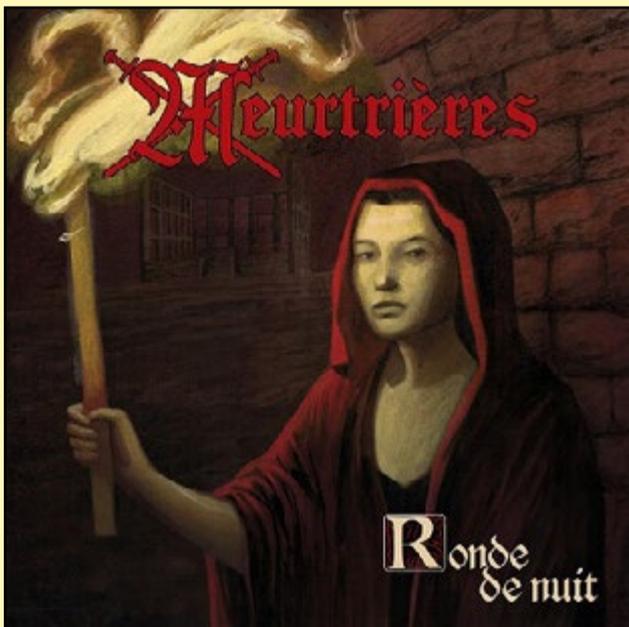
5 ans passés comme un fantôme, c'était assez pour Domino qui a remis la gratte en bandoulière pour écrire son premier album (après moult EP en une bonne dizaine d'années), avec de nouveaux amis (Arnaud à la batterie et Pierre au clavier), il est allé enregistré chez Étienne Sarthou (AqME, Karras...) qui s'est permis d'ajouter quelques lignes instrumentales pour donner davantage de corps à I know something you don't.

C'est une guitare aux cordes soyeuses qui nous accueille en douceur, on glisse jusque «Solution», première «chanson», et si le lancement s'était fait dans la délicatesse, la distorsion fait une apparition fracassante, le chant est enlevé, on est pris dans une dynamique folle, on a clairement affaire à un tube ! Excellent morceau, particulièrement rock et simple d'accès, il se distingue d'autres pièces bien plus complexes à appréhender. Comme ce «Nowhere» un peu plus chancelant par sa structure et sa rythmique qui nous fait perdre l'équilibre. Tout aussi exigeant, «Last day» joue dans un autre registre avec des chants qui se répondent au milieu de quelques notes tout à fait tranquilles. Domino And The Ghosts multiplie les approches comme s'il voulait se rendre invisible, on passe d'une ambiance à une autre, traversant des murs de sonorités aux couleurs variées. «Dance with me» est marqué par des influences anglo-saxonnes très

post-punk et contient une énergie que le groupe cherche à canaliser alors que le titre suivant, «Go», traîne son spleen jusqu'à un «First day» saturé, plutôt déstructuré, cassant et loin des harmonies du sublime «Ritsuko's love song». Rock endiablé en japonais, le titre apporte de la joie et un exotisme qui lui donne un charme fou. Rien à voir avec «You're my silence» dont certaines parties lourdes et sombres viennent contraster avec un chant très pur et aérien.

C'est débranché que I know something you don't nous ramène à nos vies, les cordes sont de nouveau caressées sur «Somewhere», histoire de refermer l'album comme on l'a ouvert, histoire d'avoir un peu de logique et de continuité dans un opus au spectre très large et qui joue surtout dans les contre-pieds.

■ Oli



# MEURTRIÈRES

## RONDE DE NUIT

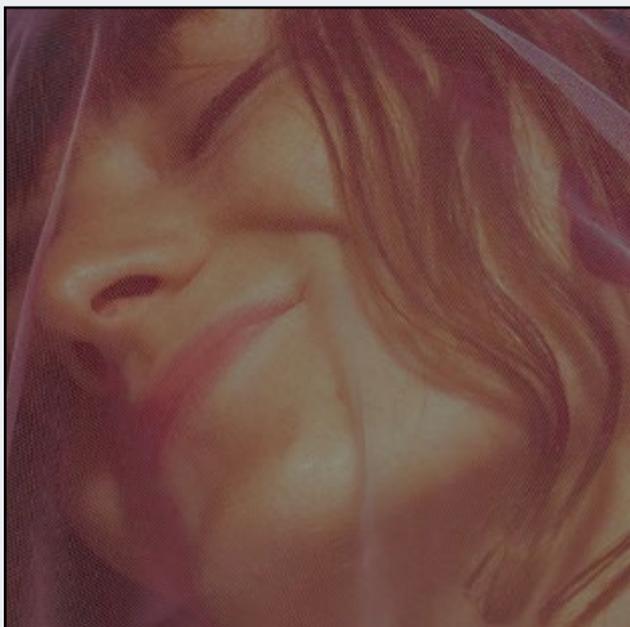
(Gates Of Hell)

Bon, niveau nouveauté on reviendra, parce que cette chronique aurait pu/dû sortir il y a un an jour pour jour. Hum... Niveau qualité en revanche, iels ne sont pas en retard et bel et bien là. Ça tue ! Et puis c'est quasi le seul disque de metal de ma discothèque, il fallait bien vous en toucher quelques mots. Rassurez-vous, je ne vais pas la

faire à l'envers et je suis de toute façon un piètre menteur, je n'y connais absolument rien en metal, ou plutôt heavy métal ici. J'ai dû écouter au max deux albums d'Iron Maiden dans ma vie. Est-ce pour cela que je prends plaisir à écouter et réécouter à l'envi Ronde de nuit ? Est-ce parce que je connais Fiona, la nouvelle chanteuse du gang lyonnais ? Est-ce parce que ces derniers, musiciens aguerris, ont un background punk HxC ? Est-ce parce que j'ai vu le groupe en live avec à chaque fois un large sourire aux lèvres ? Sûrement un peu de tout ça. Je ne suis pas familier du chant un peu haut perché (la seule réf' que j'ai en stock c'est Magali de La Fraction) sans trop de variations, mais une fois le «Rubicon» franchi, je n'ai qu'une envie, c'est d'accompagner les «Chevaleresse du chaos», armé d'une épée pour une «Ronde de nuit» (énorme tube !), même si elles n'ont besoin de personne («Aucun homme, aucun dogme, aucune croix»). Et pour galoper, avec des morceaux qui font entre 4 et 6 min, ça galope dans tous les sens, et envoie plus de notes à base de guitares pointues en une chanson que n'importe quel autre album complet disposé dans mes étagères.

■ Circus





## HALO MAUD

### CELEBRATE

[Heavenly Recordings / PIAS]

C'est un album qui s'est fait plus qu'attendre... 6 ans, c'est bien trop pour le fan de Je suis une île que je suis. Littéralement bluffé et séduit par tant de beauté que livrait ce disque, l'impatience fut longue jusqu'à la réapparition sporadique d'Halo Maud il y a deux ans à travers un EP de 4 titres nommé Pesnopoïka, puis l'année suivante avec deux participations sur des morceaux composés par The Chemical Brothers, et la présentation des premiers singles de Celebrate. En vérité, depuis 2022 et jusqu'à la date de sortie, Maud avait déjà livré au public un peu plus d'un tiers de ce deuxième album. Comme le suggère son titre, c'est une célébration à la fois pour toutes celles et ceux qui ont eu un gros coup de cœur pour sa musique, mais aussi pour elle à titre personnel, puisqu'elle a donné naissance à un garçon 6 mois avant la sortie.

L'ancienne collaboratrice de Melody's Echo Chamber et de Moodoïd a fait confiance cette fois-ci à Greg Saunier de Deerhoof pour une partie de la production de Celebrate, et s'est entouré de valeurs sûres pour l'écriture, la technique ou l'interprétation (François Atlas, Flavien Berger, Blumi, René Lussier...). De très bon choix, à la vue du résultat final un peu différent de Je suis une île, dont les chansons étaient beaucoup plus directes. En effet, l'univers de cette nouvelle œuvre paraît plus dense, colorée et impénétrable aux premières écoutes. La touche Halo Maud est clairement ancrée (dream pop), mais ses com-

positions empruntent des chemins plus progressifs avec quelques folies passagères (comme ce chant syllabique sur «Iceberg» en compagnie de Flavien Berger, ou ces voix sous hélium sur «You float»), le tout avec des arrangements et une écriture encore plus poussée. Certains titres font même preuve d'une puissance insoupçonnée à l'image de cette épaisse batterie sur «Terres infinies» ou bien «Last day song». La touche de Greg Saunier n'y est pas étrangère. D'ailleurs, ce dernier partage le micro avec Maud sur un «You float» d'anthologie aux accents trip-hop.

Ce disque est une authentique fête de la mélodie et repousse les limites créatives de sa génitrice, là où on pensait qu'elle les avait déjà atteintes sur son prédécesseur. Il séduit et s'équilibre parfaitement par son entrelac de chansons intimistes sublimes («A te voir», «Pesnopoïka»), de titres pop autant psychédélics que romantiques («Catch the wave», «Entends-tu ma voix»), et d'élans fougueux jubilatoires («Terres infinies», «Last days song»). Avec Celebrate, Halo Maud s'affirme et ouvre un nouveau chapitre de sa vie d'artiste qui s'annonce tout particulièrement excitant.

■ Ted



# HALO MAUD

QUEL PLAISIR DE RETROUVER UN NOUVEL ALBUM D'HALO MAUD. CE DEUXIÈME, TANT ATTENDU, NE NOUS A PAS DÉÇU, ET NOUS SOUHAITONS NOUS ENTREtenir AVEC ELLE AFIN QU'ELLE NOUS DONNE QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENT ET DES CLÉS DE COMPRÉHENSION SUR CE DERNIER. ÇA TOMBE PLUTÔT BIEN, CAR MAUD EST SANS FILTRE.

**Comment vas-tu depuis la sortie de Celebrate en mars dernier ? Dans quel état d'esprit es-tu depuis cette date ?**

Je vais très bien, merci de demander ! Je suis très heureuse de l'accueil que le disque a reçu, et très heureuse de pouvoir jouer ces morceaux sur scène.

**J'ai vu que tu étais en pleine tournée au Royaume-Uni, comment se passe la réception de ton album là-bas ? Est-ce que ta participation à deux titres des Chemical Brothers l'année dernière t'a aidé à acquérir une forme de popularité outre-Manche ?**

C'est difficile à dire, mais les Chemical Brothers sont une telle institution ici au Royaume-Uni que notre collaboration a forcément eu un impact positif. Jouer ici est un vrai plaisir, je me sens particulièrement bien comprise, ce qui est assez ironique étant donné que je chante en partie en français, et que je ne parle pas couramment anglais. Mais j'ai le sentiment de faire partie d'une famille musicale qui est bien plus populaire ici qu'en France.

**Six ans se sont écoulés entre la sortie de Je suis une île, ton premier album, et Celebrate. Qu'est-ce qui a pris du temps ? Les tournées, les diverses collaborations, d'autres projets, la remise en question personnelle ?**

Il y a mille raisons qui expliquent ce laps de temps, la première étant que j'ai besoin de revenir encore et encore sur la matière sonore avant de trouver ce que je cherche. Je parle là plutôt de production. Je peux composer relativement vite, tout en commençant à produire simultanément, c'est à dire à faire des choix plus ou moins définitifs sur les textures, les arrangements etc... Mais la phase de finition, juste avant le mix, requiert beaucoup d'allers-retours et de recul. D'autant plus que j'ai enregistré dans divers lieux, avec beaucoup de musiciens différents, dans des conditions acoustiques variables. Il a fallu assembler ce grand puzzle en retournant chaque petite pièce dans tous les sens. C'est peut-être ma partie préférée dans le processus. Et puis la pandémie mondiale n'a fait que m'encourager à prendre mon temps. À la même période j'ai eu la chance de collaborer avec d'incroyables artistes, les Chemical, mais aussi Pond. Nick

est un ami de longue date et on avait déjà fait des choses ensemble.

**Tu as décidé de présenter plusieurs titres de ce nouvel album bien avant la sortie, certains datent même de 2022 avec cet EP Pesnopoïka. C'était un moyen de faire patienter les fans ?**

J'avais envie de mettre en avant certains morceaux du disque qui n'avaient pas forcément le format «single», mais qui à mon sens étaient très représentatifs de l'album. J'aimais bien l'idée de les présenter sous forme d'EP, dans différentes versions, voire accompagnés de leur chanson-soeur. C'est le cas de «Bright was the embrace» par exemple, qui est sur l'EP Pesnopoïka.

Mais pour revenir à la question du timing, la campagne a été lancée, puis deux grandes nouvelles sont tombées : la forme que prendrait la collaboration avec les Chemical Brothers, et l'arrivée d'un bébé. On a alors décidé, avec mon label, de décaler la sortie du disque d'un an.

**Quelles ont été tes exigences principales pour aboutir à ce nouvel album ?**

J'ai pris pour habitude de faire une liste d'envies pour chaque album. Ça peut être autant un choix d'instrumentarium, qu'une contrainte d'écriture, que des idées de collaboration. Pour Celebrate, j'avais notamment envie de percussions, de lâcher-prise dans le chant, de plus de lumière que sur Je suis une île. Dans les textes aussi, j'avais envie de parler de choses plus positives. Je me suis parfois forcée à formuler mon propos de façon à ne pas me positionner en victime de ma propre mélancolie. C'est une contrainte qui a certainement eu un effet thérapeutique, en plus de m'aider à sortir de mes réflexes d'écriture.

**Pourquoi avoir choisi de travailler en partie avec Greg Saunier de Deerhoof à la production ? Pour «épaissir» ton son ? Quelle principale leçon as-tu apprise à ses côtés ?**

C'était très instinctif, c'est à dire que je n'ai pas cherché un son particulier en travaillant avec lui. J'y suis presque allée comme à une masterclass disons, pour le voir travailler, car j'admirais et admire toujours énormément son

travail et son expressivité. Ça s'est fait très naturellement, et très rapidement. C'est l'une des choses que j'ai apprises avec Greg. Aller vite, quitte à revenir au morceau plus tard, ce que j'ai évidemment fait, en bonne control freak que je suis (sourires).

**Cet album m'a paru moins «direct» que Je suis une île, plus aventureux/risqué peut-être, plus dense aussi en sonorités. J'ai bon ?**

Plus aventureux, certainement. C'est mon moteur en musique, me laisser surprendre et avoir l'impression d'inventer un petit quelque chose. La création d'un disque est pour moi une suite d'accidents heureux ensuite retravaillés. J'exagère un peu bien sûr, mais c'est vrai que je laisse une grande place à l'expérimentation, avant de remodeler la matière sonore. Par contre, j'avais justement envie d'un son très direct, «dans ta face», corrosif par moments. En terme de densité, il y a paradoxalement beaucoup moins de pistes sur Celebrate que sur Je suis une île, mais chaque son est plus épais, et la voix est plus forte, et en ce sens, j'ai au contraire l'impression d'avoir fait un album plus direct. Mais suis-je vraiment la meilleure personne pour en juger ? (rires)

**Y a-t-il des choses que tu ne voulais pas reproduire sur Celebrate que tu avais laissées sur Je suis une île ?**

Eh bien, comme je viens de le dire, j'avais à cœur que ma voix soit davantage mise en avant. J'avais envie de chanter fort, de m'autoriser plus de «trucs de chanteuses», d'aller plus loin dans ma recherche d'expressivité. Et puis de la mettre plus fort dans le mix évidemment.

**Tu n'es jamais vraiment isolée on dirait, à en croire les nombreuses participations sur cet album, aussi diverses soit elles : François Atlas, Flavien Berger, Blumi, René Lussier... Comment opères-tu tes choix ? Par amitié, coup de cœur artistique, rencontre et opportunité ? Quand tu fabriques un morceau, cela t'évoque quelqu'un en particulier ?**

C'est très variable selon les cas ! Il y a des artistes avec lesquels je peux avoir envie de collaborer dans l'absolu, parce que j'aime leur travail, et un jour, un morceau s'y prête. C'est le cas avec Flavien Berger que je connaissais

peu personnellement. Je travaillais sur «Iceberg», et il y a eu une sorte d'évidence qui a pris la forme d'un rêve. Je lui ai écrit le lendemain et le morceau lui a plu. Dans d'autres cas, ce sont des musiciennes et musiciens amis avec lesquels j'ai également une forte connivence artistique.

**Tu as déclaré avoir été nourrie de musique religieuse en grandissant. Est-ce que c'est quelque chose qui te poursuit encore dans ta façon de composer ? Peut-être cela a-t-il influencé ta voix très angélique parfois ?**

Je ne crois pas que cela m'influence dans ma façon de composer, mais peut-être davantage dans ma façon d'écrire, ne serait-ce que parce que la notion de transcendance m'obsède pas mal. L'idée que quelque chose me dépasse, et que l'objet même de ma création me dépasse. Cette vision des choses me rend complètement absolutiste, mais me permet également de garder un certain recul. Une fois un nouveau morceau terminé, je peux me sentir à la fois extrêmement fière et avoir le sentiment qu'il ne m'appartient pas vraiment, que je n'ai fait que trouver la combinaison magique pour assembler des petites particules de musiques disséminées ici et là.

**Quel est le morceau de Celebrate qui te touches le plus ?**

Sûrement «Pesnopoïka». Musicalement, j'y ai mis beaucoup d'obsessions du moment, à savoir un long cycle harmonique, un solo de guitare torturé, une grande amplitude mélodique, etc, etc. Et puis il parle de quelqu'un qui m'a beaucoup marquée.

**Ton dernier coup de cœur musical ?**

Saya Gray !

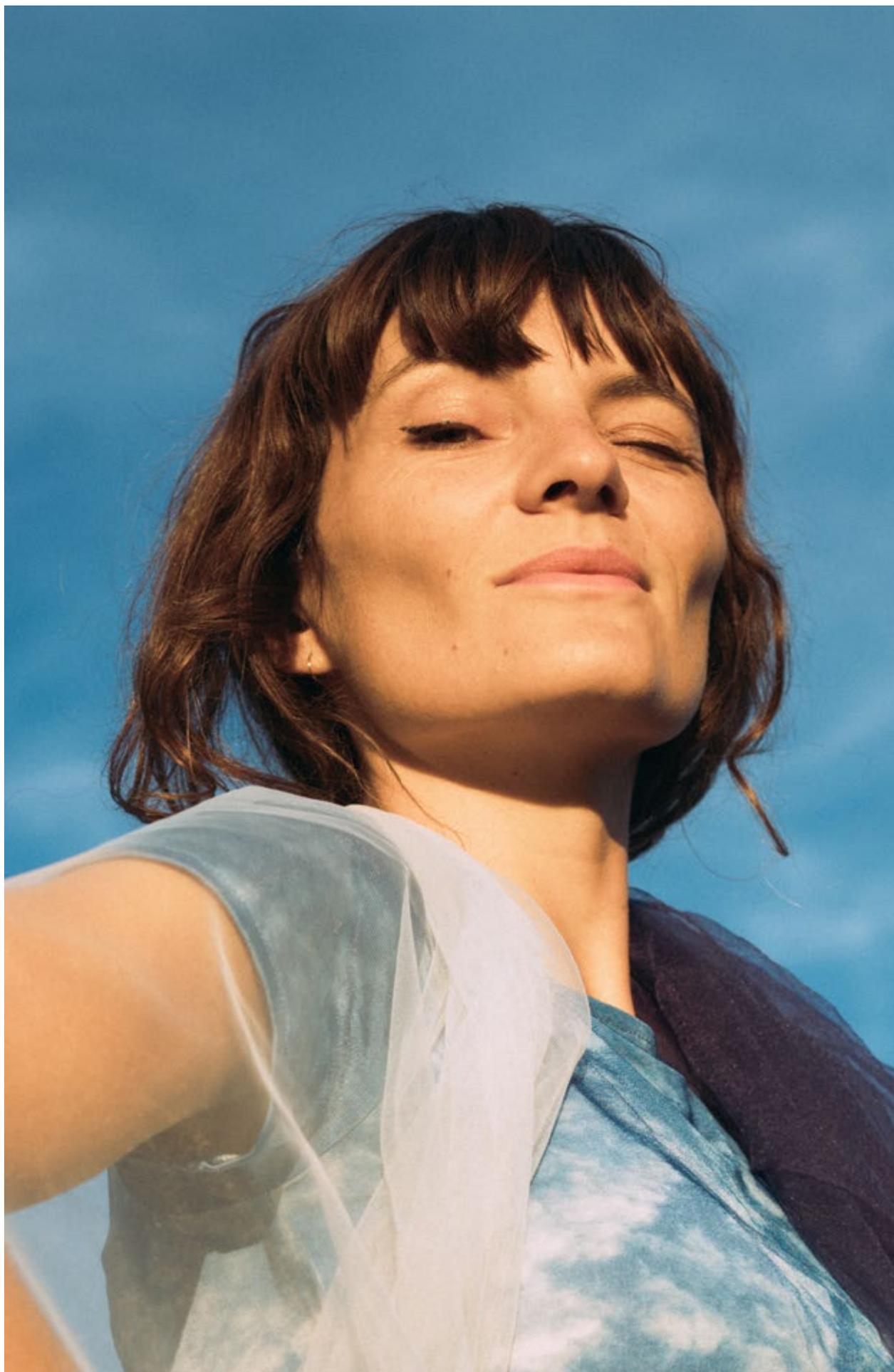
**Dernière question : quel est l'avenir d'Halo Maud à court/moyen/long terme ?**

J'ai commencé à travailler sur mon prochain album, et c'est ce qui va m'occuper à court, moyen et long terme (rires).

**Merci à Maud, et Chloé de PIAS.**

■ Ted

Photos : Adrien Selbert



# MUSCADEATH

LIVE REPORT



BIEN ANTÉRIEUR AU HELLFEST, LE FESTIVAL MUSCADEATH, ORGANISÉ PAR CARNAGE ASSO, S'EST TENU POUR LA 22 ÈME FOIS À VALLET, PRÈS DE CLISSON. L'ASSOCIATION, TOUJOURS EMMENÉE PAR SES FONDATEURS, BENOÎT, MANUE ET GHISLAIN ET SES 40 BÉNÉVOLES, PASSIONNÉS DE DEATH, A ATTIRÉ PRÈS DE 800 FESTIVALIERS AU CHAMPILAMBART LES 20 ET 21 SEPTEMBRE 2024.



Fidèle à un style pointu et ciblé de metal, le death, le festival a su évoluer et grandir en proposant depuis 2021, la soirée du vendredi, réservée au black. Les plus grands noms se sont produits dans cette salle perdue au milieu du vignoble : Benighted, Carcass, Bénédiction, Loudblast, Napalm Death... Il manquait au palmarès du Muscadeath le célèbre Aborted, emmené par son frontman et fondateur, Sven de Caluwé que nous avons eu le plaisir de rencontrer en interview.

Nous sommes partis en speed vendredi soir : j'étais dans les starting-blocks et à l'heure pile, la porte de mon bureau a volé ! Je retrouve Nolive et nous partons aussitôt après un changement rapide de style vestimentaire. Après un super accueil d'Alexandre qui nous offre une bouteille de Muscadet estampillée Muscadeath, j'enchaîne aussitôt avec l'interview de Pénitence Onirique pendant que Nolive part shooter FT-17. Je n'aurai malheureusement pas l'occasion de les découvrir tellement la discussion avec Bellovesos et Logos m'emporte.

C'est sur un petit nuage que je découvre la salle et j'adore : une salle spacieuse, décorée de toiles noires tendues donnent un aspect intimiste, cocoon même, sans fioriture et en parfaite adéquation avec les styles musicaux proposés. Un bar, une plateforme PMR et à l'opposé une vaste scène directement accessible au public se déploie sur toute la largeur de la salle. Passé les tentures noires, nous découvrons le merch artiste et celui des labels comme Les Acteurs de l'Ombre et L'Ordalie Noire, puis la deuxième salle regroupant le merch du festival, de nombreux exposants et même un tatoueur.

L'extérieur propose bar et restauration. Quelques barnums, tables et bancs sont disposés au fond de la cour. J'ai beaucoup apprécié de ne pas être obligé de prendre des jetons puisqu'on nous donne le choix entre CB ou jetons. Des bières artisanales, du Muscadet et des softs sont proposés à des prix abordables. La restauration est également assurée par des bénévoles : les incontournables américains, y compris végétariens et des frites. C'est basique, le choix est limité mais c'est bon, on est servi avec le sourire, dans une belle organisation et pour une fois, je ne me ruine pas pour manger en festival.

Pendant mon échange avec Pénitence Onirique, Nolive est donc allé shooter **FT-17**, groupe de metal mélodique extrême qui nous conte l'histoire du poilu Marcellin. La voix narquée du chanteur, grave et posée, lit le journal intime du jeune soldat qui découvre les horreurs de la première guerre mondiale puis l'enfer de Verdun. Une entrée en guerre la fleur au fusil, symbolisée par la tenue bleue et rouge garance des soldats français de 1914. Le show se poursuit et la réalité cauchemardesque de la guerre a raison des premières illusions. Le black metal de FT-17 est parfait pour symboliser la noirceur de la guerre et la descente aux enfers que vivent les malheureux protagonistes de celle qui devait être la der des der. Le rouge Garance laisse place au bleu horizon. Le journal du soldat Marcellin se veut plus grave, il nous plonge dans l'horreur. La deuxième partie de leur set nous entraîne dans les affres de la guerre grâce à une basse lourde, un chant de plus en plus rauque, et des riffs de plus en plus agressifs. Ce fut un moment immersif passionnant.



FT-17



FT-17





On retrouve quelques amis, mais il est bientôt temps de regagner la salle pour assister au concert de **Houle**, que nous souhaitons découvrir depuis un moment. Emmenée par sa frontwoman, ce groupe de black metal mélodique parisien nous entraîne dans l'univers rude et brutal des marins pêcheurs, on ressent la laideur, la crasse, la peur qui sont le quotidien des petites gens de la mer. C'est fort, brutal, envoûtant, visuel. Les cirés dégoulinent sur scène, la crasse s'accumule sur les marinières et la peau, les harpons se font menaçants et

les poings se lèvent dans la foule et sur scène comme un roulis incessant, scandant chaque chanson. Le rythme alterne entre la trompeuse douceur du désespoir et la fureur violente des éléments, le tout ponctué de longs riffs.

L'unique scène oblige à une pause, bienvenue, entre chaque groupe, permettant de se remettre d'un concert avant d'enchaîner avec un nouveau groupe et un nouvel univers.







RUYYN



**Ruyyn** succède à Houle, la furie du monde succède à la furie de la mer, dans le black cathartique de Romain Paulet que vous pouvez retrouver en interview dans le Mag Fest 2024. C'est puissant, envoûtant et le public se laisse emporter. Je vois les mêmes poings se lever, s'abaisser, encore et encore, encourageant, accompagnant créant une vraie communion salvatrice dans la folie destructrice de Ruyyn.

Le black est un style qui puise énormément dans mes émotions, qui m'apaise et me vide comme une séance d'hypnose. Je vide mon esprit en attendant l'arrivée de **Pénitence Onirique**. C'est un groupe que nous aimons beaucoup et que nous avons découvert lors de notre premier concert post-COVID où nous étouffions tous sous nos masques, dans des salles aux trois quart vides suintantes d'angoisse. Quel bonheur de découvrir ce groupe, installés dans un canapé Louis XV (concert assis obligatoire) qui, l'espace d'une heure, nous

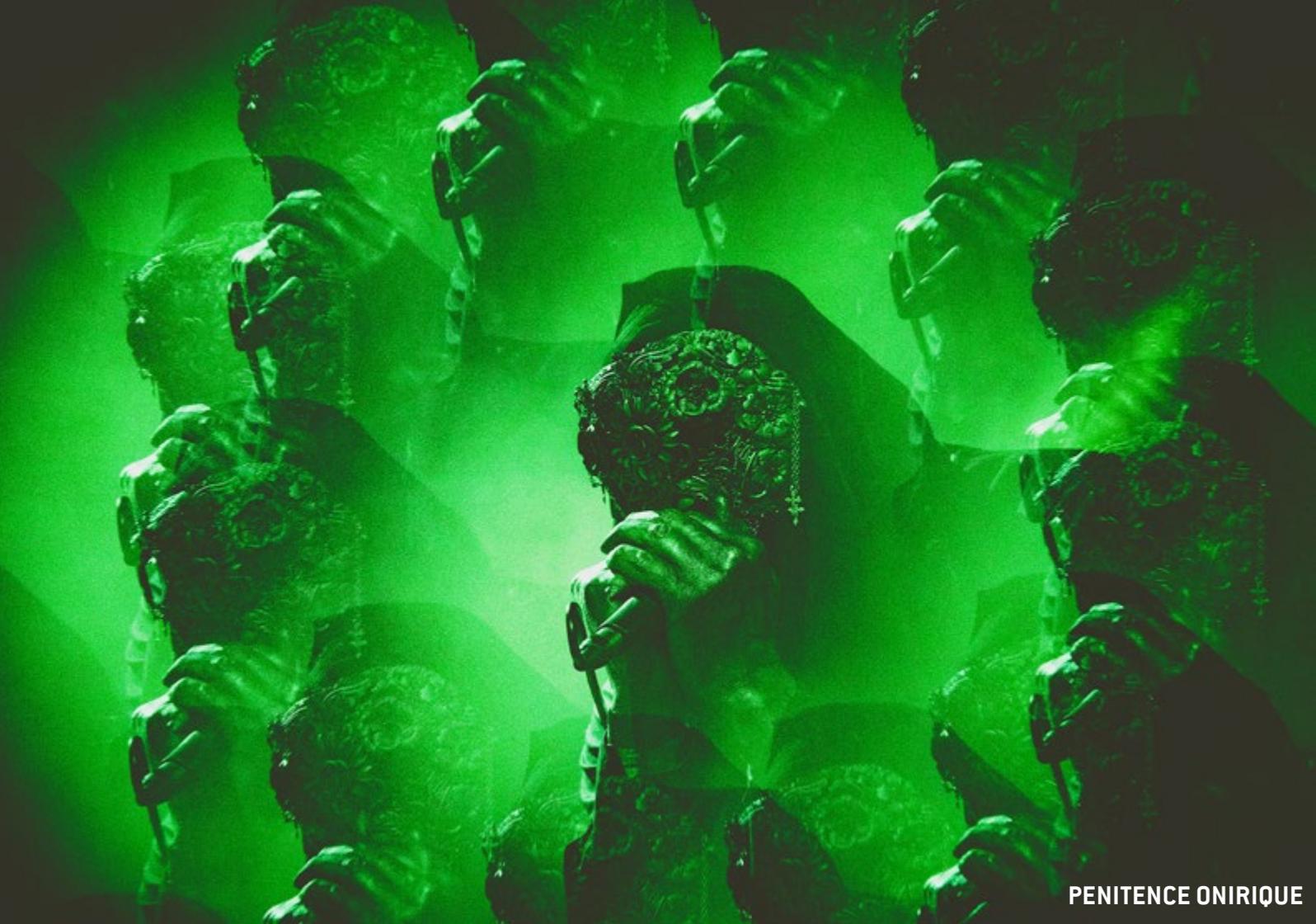
a emmené bien loin du cauchemar de l'instant. Pénitence Onirique entre en scène et arbore, à l'occasion de la sortie de leur troisième album, *Nature morte*, de nouveaux masques. Les anciens, couvrants toujours totalement les visages, laissent penser à des branches d'arbres dorées, des cornes de cerfs atrophiés. Les nouveaux évoquent les fêtes de Sabbat et les excès orgiaques avec leurs breloques brillantes oscillant au moindre mouvement. Leur nouvel album, à la composition plus technique, plus rapide, gagne en puissance et retranscrit à merveille l'envie, la jalousie, la violence, la peur, le besoin du sacré de l'homme que le groupe expose à travers la théorie du mimétisme, fil conducteur de *Nature morte*.

Puis, la réalité reprend ses droits : le travail m'attend dans quelques heures, nous reviendrons demain poursuivre notre immersion au Muscadeath.





PENITENCE ONIRIQUE



PENITENCE ONIRIQUE

Nous attaquons le deuxième soir avec Sven, le leader d'Aborted, pour une interview très sympa, ce qui ne nous permettra pas d'assister au set complet de **Karras**. Ce groupe parisien puise ses influences dans le death old school et le méchant grind et délivre une musique extrême, brutale avec une basse puissante à la Kilmister qu'il annonce dès le départ avec un «On fait du Rock and Roll !». Nous les avons déjà vus au Motocultor cette année et il me reste toujours cette impression de sale, cette volonté de salir son public, de le rouler dans la fange. Karras fait référence au père Damien Karras dans l'Exorciste. La violence de leur concert est telle que l'on imagine les combats fantastiques de ce prêtre contre le Mal et que l'on en ressent toute l'intensité malsaine et inhumaine. Je sors de la salle encore assommée par la brutalité du groupe. La soirée com-

mence très fort et la pause entre les groupes permettra à mon esprit de tenter des resets pour mieux décharger mes émotions.

On enchaîne ensuite avec **Mortuary**, groupe lorrain formé en 1988, visiblement très heureux de se produire au Muscadeath. Ils nous ont bien laminé avec un death mâtiné de thrash saupoudré de quelques touches de grind. C'est rapide, très rapide, violent, très violent. Entre hurlements, riffs de bûcheron et rafales de blast beats, le groupe nous aura malmené tout le long de leur set et me laissera l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Le sourire satisfait du chanteur en fin de concert et la joie des festivaliers me confirmeront que c'était un putain de bon moment !





KARRAS



KARRAS









MORTUARY



MORTUARY



AD PATRES

**Ad Patres** fait son entrée sur scène alors que je suis encore en train de me demander comment je vais survivre à la brutalité de cette deuxième soirée du Muscadeath. Je n'ai pas l'habitude d'enchaîner les groupes de death, mes sens sont perturbés et je peine parfois à trouver mon souffle tellement les émotions ressenties sont intenses. J'attends la déferlante et là, patatras : problème de micro, la voix du chanteur est inaudible. Problème vite résolu car, dès la deuxième chanson, le son revient et nous révèle la belle voix du nouveau chanteur aux pieds nus, Josh. Les Bordelais délivrent un death old school hyper agressif, avec un death growl très profond, caverneux. Malgré la brutalité du genre, le groupe a déga-

gé une vraie joie, des sourires, un plaisir partagé d'être au Muscadeath en remplaçant, en dernière minute, Acranius.

Après une pause frites et une bonne bière pour reprendre des forces, je retourne dans la salle et découvre Karl Willetts, le chanteur des Anglais de **Memoriam**. Avec ses très longs cheveux blancs, il a un look détonant ! Mais ne le prenez pas pour un papy car bientôt ses rugissements de guerrier envahissent l'espace. C'est du death old school, efficace et classique, le public semble ravi. Mais je n'accroche pas. Je préfère faire une pause pour mieux profiter du dernier concert, mais reviens chanter pour l'anniversaire de Karl avec les festivaliers.



MEMORIAM



MEMORIAM







Le moment que j'attendais tant arrive ! **Aborted** ! J'admire les décorations de la scène avant leur arrivée. Je suis au premier rang et je tiendrai bon jusqu'à ce qu'un coup de rangers en plein crâne ne me fasse abandonner cette place de choix. Mais je ne regrette rien car Aborted est réellement le leader de la scène européenne du brutal death ! Après bientôt 30 ans d'existence, le groupe nous délivre un set millimétré avec une qualité technique et musicale rare. La voix de Sven est puissante mais maîtrisée, et mes oreilles frémissent de bonheur. C'est tout aussi violent, brutal et cela tabasse vraiment, mais avec une élégance que je ne pensais pas un jour trouver dans ce style musical. Je suis réellement sous le charme. La dernière chanson arrive et comme moi, toute la salle regrette que le set soit passé si vite. Vivement le temps de les revoir.

Notre week-end au Muscadeath s'achève, nous repartons la tête emplie de souvenirs et les oreilles saignantes. J'oscille entre une nostalgie précoce et un soulagement bienvenu après ces concerts si intenses. Mais la réponse est déjà là : nous reviendrons l'année prochaine.

**Un grand merci au festival Muscadeath pour leur invitation, la qualité de leur programmation et de leur organisation, aux bénévoles souriants et bien sûr à Alexandre de M&O Office pour son accueil très pro et sa gentillesse.**

■ Gab  
Photos : Nolive







ABORTED



# ABORTED

LORS DU XXIIE FESTIVAL DU MUSCADEATH, NOUS AVONS EU LA CHANCE DE POUVOIR RENCONTRER SVEN DE CALUWÉ, LE CHANTEUR D'ABORTED, GROUPE DE DEATH METAL DE RENOMMÉE INTERNATIONALE.

**Aborted a sorti en 2024 un 12e album intitulé Vault of horrors inspiré d'une série de BD des années 50 du même nom.**

Oui, c'est vrai, mais cela ne parle pas de ça. C'est quelque chose de creepshow en fait. Et l'album, comme le creepshow, c'est une collection d'histoires de films d'horreur.

**Chaque chanson est tirée d'un film d'horreur, et pour chaque chanson tu as invité un guest. Comment as-tu fait ? Tu as composé ta chanson en pensant au guest que tu allais inviter ou bien tu as composé et choisi ensuite ?**

Non, en fait, on a tout fini avant. J'ai fait tout le chant sur l'album et, ensuite, je me suis dit qu'il n'y avait aucun groupe qui avait invité un guest sur tous les morceaux, donc on s'est dit : « Il faut que quelqu'un le fasse pour la première fois donc pourquoi pas nous ? » On s'est compliqué la vie au niveau organisation, mais on a invité plein de potes et au final, cela s'est fait plutôt facilement. Le mix était un peu difficile car tu as des prises qui viennent d'un peu de partout, le producteur a dû bosser un peu dessus, mais ça s'est bien fait et le résultat nous plaît beaucoup.

**D'ailleurs à ce sujet, pourquoi avoir choisi tel guest pour tel film d'horreur ?**

Par exemple, le chanteur d'Archspire, je l'ai mis sur «The shape of hate» car c'est le morceau le plus technique de l'album, et Archspire est un groupe super technique. Je les ai choisis un petit peu comme ça. Sinon, une fois que le morceau était fini, je savais que j'allais inviter en fonction de la voix.

**Pas de parallèle entre leur personnalité et le film d'horreur en question, alors ?**

Non, non, je ne suis pas si malin que ça en fait. [rires]

**Tu as de toute façon l'habitude d'inviter des guests sur tes albums...**

Oui, normalement on en a toujours quelques uns.

**Mais on n'a pas eu le chanteur de Benighted cette fois-ci !**

Non, mais c'est bon, on l'a déjà eu 3/4 fois ! On ne va pas le faire trop souvent. En plus, il ne porte pas de chaussures, il pue ! [rires] Je pars avec lui en tournée dans moins d'un mois...

**Au niveau de la composition, tu composes les paroles. Et pour la musique, cela se passe comment ?**

Je fais les paroles, le chant et le concept. Pour la musique, j'aide beaucoup avec les structures et les trucs comme ça. Les riffs et le reste, c'est le reste du groupe.

**Vous existez depuis près de 30 ans, est-ce que dans ce nouvel album, il y a des choses redondantes ? Est-ce difficile de se renouveler ?**

Pour cet album surtout, on voulait faire quelque chose de très différent des albums d'avant. On a vraiment pris notre temps. On avait assez de morceaux pour remplir deux albums. Mais on ne voulait pas qu'il soit trop long car c'est quand même de la musique extrême et que l'attention des jeunes ne restent pas longtemps. Donc, on a voulu faire quelque chose d'hyper efficace. On a pris le temps, presque deux ans, pour écrire l'album et ensuite, on a fait les choix avec le producteur en studio pour avoir le meilleur résultat.

**Le résultat est sympa, les premiers clips qui sont sortis et qui accompagnent l'album, graphiquement et visuellement, sont très chouettes. Les atmosphères, les plans, la dynamique m'ont beaucoup plu.**

Merci ! Je suis designer, donc je fais très attention à tout ça. Ce qui est intéressant, c'est que le mix des clips avec l'album permet de faire accéder à une globalité.

**Tu pratiques un chant très exigeant : as-tu un entraînement particulier ?**

Il faut essayer de ne pas forcer et ce qui m'aide beaucoup, moi, c'est d'utiliser les retours dans mes oreilles pour moins forcer. L'échauffement est important, notamment pour les dates solos. En tournée, au bout de quelques jours, tu as besoin de moins t'échauffer. Boire beaucoup d'eau, bien dormir...

**J'ai lu des petites choses par ci, par là, que tu vas confirmer ou non. Ton père était boucher, quand tu étais jeune, tu réalisais des autopsies d'animaux ?**

Mon père était bien boucher. J'ai bossé pour l'université vétérinaire de Gand pendant quelques années. Je ne faisais pas les autopsies, mais je devais les documenter. On a filmé certains de nos vieux clips à mon travail.

**De toute ta longue carrière, as-tu des anecdotes marrantes ou glauques à nous raconter, des choses qui t'ont marquées ?**

Oh la la, plein ! Mais je ne sais pas si je devrais les dire !! [rires] La première fois qu'on a joué en Colombie, en festival, notre hôtel était gardé par l'armée. Hôtel que nous avons eu beaucoup de mal à trouver, le chauffeur a tourné pendant une heure dans les favelas. On était très stressé et l'ambiance était angoissante. Le matin, lorsque nous nous sommes levés, en ouvrant les volets, nous sommes tombés sur un cadavre sur la pelouse de l'hôtel. C'était très glauque et on a compris la présence de l'armée. Huit ans après, je retourne en Colombie, j'ai dû partir une journée après le groupe et je me suis retrouvée dans le même hôtel et de nouveau le chauffeur ne trouvait pas cet hôtel !

**On va changer un peu d'ambiance : le pays qui vous réserve le meilleur accueil ?**

C'est difficile, mais je dirais les USA et la France. Ils sont très enthousiastes et ont beaucoup d'énergie.

**Vous allez fêter vos 30 ans l'année prochaine, il y a des choses de prévues ?**

On a des choses de prévues que je ne peux pas vous dire, mais nous sommes surtout occupés en ce moment avec la promotion de l'album que nous venons de sortir et la tournée qui va

bientôt commencer. On fait les USA en février/mars, l'Europe en avril/mai et après, on va regarder pour les 30 ans.

**As-tu quelque chose à dire au public du Muscadeath ?**

J'ai hâte de les rencontrer et j'espère qu'on va tous s'éclater ce soir pour notre première fois au Muscadeath !

**Nous te remercions Sven pour ton accueil et ta bonne humeur ! Merci à l'organisation du Muscadeath et à Alex de M&O office pour leur accueil.**

■ Gab  
Photos : Nolive





# PÉNITENCE ONIRIQUE

**PÉNITENCE ONIRIQUE, GROUPE DE BLACK METAL FRANÇAIS, DU FAMEUX LABEL LES ACTEURS DE L'OMBRE, NOUS FAIT LE PLAISIR DE SE LIVRER AU JEU DES QUESTIONS/RÉPONSES LORS DE LA PREMIÈRE SOIRÉE CONSACRÉE AU BLACK DU MUSCADEATH 2024. NOUS PARLERONS PLUS PARTICULIÈREMENT DU DERNIER ET 3E ALBUM, NATURE MORTE, PARU EN 2023.**



**Pouvez-vous vous présenter car vous utilisez tous des pseudos ? Je crois être en présence de Bellovesos (neveu du roi des Bituriges, peuple celte du VI<sup>e</sup> siècle qui a fondé une colonie en Italie du nord), guitariste, et de Diviciacos (druide celte) au chant ?**

Bellovesos : (rires) Alors, oui, tu as raison, je suis bien Bellovesos le guitariste.

Logos : Et moi, c'est Logos, le chanteur, mais je change de pseudo à chaque album. Logos

signifie la vérité, le souffle du Christ, le verbe, les paroles du Christ.

**Effectivement, la pochette du dernier album avec cette couronne d'épines représente certainement celle du Christ. On note également la passiflore, fleur de la passion, du désir. Vous avez développé dans cet album la théorie du mimétisme de René Girard. Je vous remercie, car grâce à vous, j'ai appris quelque**

**chose car je ne connaissais pas du tout...**

L : En vrai, c'était un des buts de cet album. Le but est de susciter la curiosité des gens et évoquer ou expliquer des choses dans le fonctionnement humain.

**Pourquoi avez-vous mis en lumière cette théorie ? Cela devait beaucoup vous parler ?**

L : Je me suis intéressé à René Girard il y a longtemps. Il a écrit beaucoup de livres se basant sur les grandes œuvres littéraires en remontant jusqu'à la Grèce antique. J'ai trouvé cela intéressant et j'ai creusé un peu plus. Il s'est intéressé à la religion par le prisme du désir et je trouve que cela m'a ouvert plein de portes, cela m'a donné des réponses à des questions : Pourquoi la religion ? Pourquoi est-elle aussi importante ? Pourquoi, dans une époque comme la nôtre sans spiritualité, sans sacré, cela ne fonctionne plus ? Pour la théorie du mimétisme, tu admires une personne et tu as envie d'avoir ce qu'elle a, on confond donc le désir d'avoir et le désir d'être. D'où tous les conflits qui en résultent. Désir et rivalité mimétique conduisent à la violence. On passe du tous contre tous à tous contre un : le bouc émissaire. Jésus Christ est le bouc émissaire ultime, l'innocent, alors que les autres boucs émissaires étaient tous coupables, c'est l'ambivalence des dieux païens.

**Vous restez toujours dans les mêmes thèmes ? D'où le nom de votre groupe, car la pénitence évoque la religion catholique qui accorde une place primordiale à la repentance et au pardon. Le groupe est bien né à l'ombre de la cathédrale de Chartres ?**

L : [rires] Oui, c'est vrai. Il y a une influence évidente de la religion, nous avons été bercé par cela, il y a une ambiance particulière selon les saisons. Il y a un truc qui se passe. Il y a un côté très intimiste, une atmosphère de recueillement à l'intérieur de la cathédrale qui nous a beaucoup inspiré. C'est un vaisseau qui transite dans les époques et qui a également inspiré nos premiers albums et on brode un peu autour du thème de la religion. Il y a une influence évidente de Chartres car nous y avons grandi, on s'y est connu. C'est une ville qui a une aura.

**Donc, le thème du sacré est très présent**

**chez Pénitence Onirique. Il y a une chanson qui est dédiée au Christ dans votre dernier album. Si on va jusqu'au bout de la théorie du mimétisme, il n'y a que deux solutions : soit on s'autodétruit, soit on rejette toutes formes de violence. Dans vos textes, vous privilégiez quelle solution ?**

L : En fait, là, ça touche au côté religieux, catholique de Girard, pour lui c'est le retour du Christ et il y a un nouveau cycle. Beaucoup de philosophes ont cette théorie du cycle. Moi, je n'ai pas d'idée, j'expose juste les choses. Pour moi, son concept fonctionne et cela ouvre des voies pour comprendre pourquoi cela ne fonctionne plus.

B : Et peut-être essayer de désamorcer les choses avant qu'il ne soit trop tard. Mais c'est avant tout mettre en lumière un mécanisme de violence qui se répète.

**Comme on vient de le voir vos influences sont multiples, vous puisez dans vos vies, la littérature et chez les philosophes. Mais quelles sont vos influences dans la musique ? Qu'est-ce qui vous porte ?**

B : Beaucoup de choses, nous sommes comme des buvards. La première chose qui va nous inspirer, c'est la tonalité de la musique, la tranche de fréquence travaillée. De là viennent des notes, des sonorités qui peuvent s'intégrer à ça.

**Qui compose dans le groupe ?**

B : Moi et depuis qu'on a le line-up vraiment complet, tout le monde participe.

**L'arrivée de votre batteur en 2023 vous a permis d'évoluer musicalement ?**

B : Oui, avant on tournait avec un batteur de session. Et pour la composition et l'enregistrement du dernier album, on avait besoin d'avoir quelqu'un d'appliqué. On le connaissait d'avance, c'est un vieil ami. Et d'avoir pu converger ainsi c'est top, car il connaît notre mentalité et il avait une bonne expérience scénique et musicale dans le milieu extrême. Ça ne pouvait que le faire.

**Le rythme dans votre dernier album est plus rapide, plus soutenu ?**

L : Putain, oui, ça fait du bien ! [rires]

B : Avec notre nouveau batteur, on a mainte-



nant les moyens de le faire. Il est notre colonne vertébrale. On s'appuie sur lui pour la création des morceaux, il nous offre plus de possibilités. On partage la passion de la musique avec les autres membres et de façon non professionnelle, ce qui est encore, plus beau, plus pur à notre avis.

**Vous êtes d'ailleurs en collaboration avec Les Acteurs de l'Ombre qui est un label de bénévoles ?**

L : Ils font tout avec le cœur ! Ils ont été à l'origine de la formation du groupe pour les lives car ils nous ont poussé à nous produire sur scène. On n'était que deux à l'origine de Pénitence Onirique. Ce groupe, c'est une histoire de rencontres et d'opportunités fortuites. On nous a proposé la date des feux de Beltane en 2018, on s'est préparé pendant un an pour ce premier concert. Répétitions tous les week-ends !

**Comment s'est donc passé ce concert aux Feux de Beltane ?**

L : C'était fou, un souvenir mémorable ! C'est notre concert charnière.

B : On reprenait la scène, cela faisait très long-

temps que nous avons arrêté. Ils nous ont mis juste avant la tête d'affiche, Dark Space, cela nous a mis la pression, mais de la bonne façon. Je pense que les gens ont kiffé. C'est le concert qui a lancé le groupe.

**Tous deux, vous vous connaissez depuis longtemps, vous avez déjà partagé d'autres groupes. Pénitence Onirique, c'est le groupe de votre aboutissement ?**

L : Oui, c'est notre troisième groupe, depuis 2015/2016. Il n'y aura pas autre chose que Pénitence Onirique, on a encore beaucoup de matière à travailler.

**Je vous ai découvert pour la première fois en live à la Scène Michelet en 2020. C'était les premiers concerts assis où nous étions tous masqués et l'atmosphère était un peu angoissante. Pour autant, j'ai passé un super bon moment, lovée dans un grand canapé Louis XV et j'ai pris une belle claque musicale. Je voulais vous en remercier. Et vous, comment avez-vous vécu la période COVID ?**

B : Pour nous, cette date a été cool. Mais le confinement nous a coupé l'herbe sous le pied. On venait de sortir un album et on n'a pas pu le

défendre. Cette date nous a fait du bien, nous a fait cracher le venin, même si le contexte était particulier. Ça a fait du bien à tout le monde ce soir-là. C'était cool, une bouffée d'air frais.

**J'avais été fascinée par vos masques qui amplifient encore le côté sacré, thème cher à votre groupe.**

B : On en change à chaque album, on aimerait bien, un jour, avoir les moyens de les conceptualiser nous-mêmes.

L : La partie masque, visuelle, c'est assez freestyle chez nous. C'est le truc qu'on fait en dernier, la musique avant tout.

**Avez-vous une anecdote émouvante ou marquante à l'occasion de vos concerts à nous raconter ?**

L : Non, pas vraiment, on est des gars cools, il nous arrive jamais rien de particulier. On croise les doigts pour que ça dure !

B : Ah si au Hellfest, le groupe Delivrance, de chez Les Acteurs de l'Ombre également qui jouait avant nous, j'ai pris conscience que le chanteur était un pote d'enfance de Chartres et du même collègue ! On avait déjà des groupes de musique à l'époque.

**Quelle est votre actu ?**

B : Pas mal de choses qui arrivent. Des dates près de Bordeaux, le Finisher Fest en Autriche en novembre. J'aimerais bien qu'on aille un peu plus vers ces pays car les groupes qui en

sont issus m'influencent beaucoup comme Der Weg qui m'a incité à reprendre ma guitare pour créer Pénitence Onirique. Ce sont des groupes qui me parlent vraiment.

L : La scène européenne de l'Est a l'habitude des riffs qui perchent, on aura, je pense, un public réceptif. On va avoir aussi la composition du prochain album, mais pour l'instant, la page est blanche.

**Vous composez d'abord la musique, puis, toi, Logos, tu écris les paroles ?**

L : Oui, c'est bien cela. Je n'ai pas de thème, mais j'aimerais bien me laisser aller. Je ne sais pas encore sur quoi, mais toujours quelque chose de très romancé. J'aimerais bien tester l'écriture automatique, c'est un bon délire. Je ne sais pas si je suis assez patient pour ça. Mais j'aimerais bien essayer de me livrer plus, encore plus perso si possible, sans prendre le pas sur l'univers du groupe, bien sûr. Cela va dépendre des riffs qu'ils vont sortir. Pas de limite musicale.

**Un grand merci à Logos et Bellovesos pour ce long moment passé en leur compagnie, c'était un moment d'échange vraiment sympathique. Merci à l'organisation du Muscadeath et à Alex de M&O Office pour son accueil.**

■ Gab

Photos : Nolive





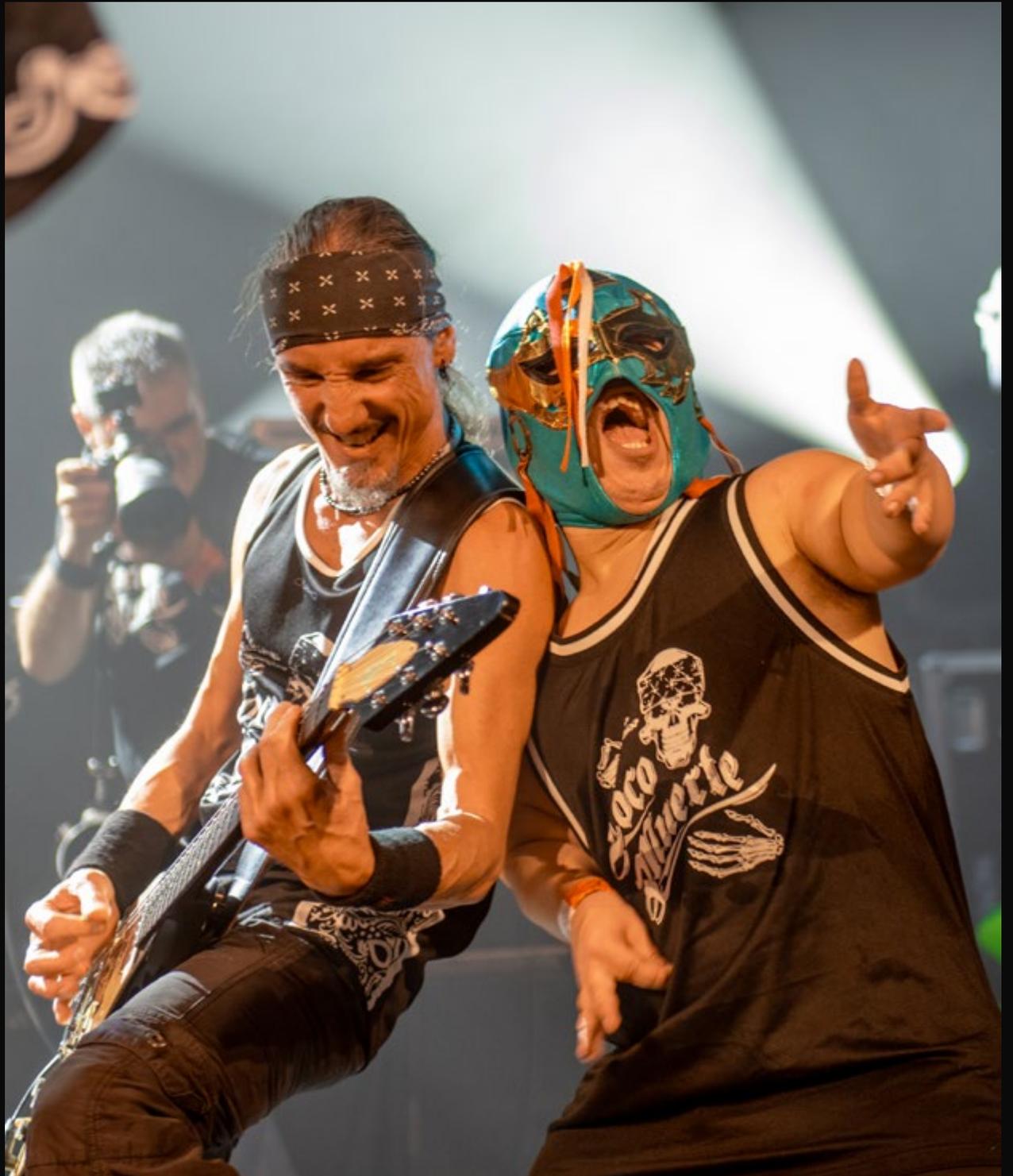
# LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

**BLACK BOMB A + DAGOBA + LOCOMUERTE**

@ Trianon [27/09/2024]

Merci aux 3 groupes et à Sev d'Enragés.





















BLACK BOMBÄ



# QUAI MÉTAL

**NOUS ÉTIIONS DE RETOUR À LA ROCHE-SUR-YON POUR LA DEUXIÈME ÉDITION DE QUAI METAL QUI SE TIENT DANS LA SUBLIME SALLE DU QUAI M. EN ASSOCIATION AVEC BASE PRODUCTION, QUAI M A RECONDUIT SON FESTIVAL DE METAL MALGRÉ LES ANNULATIONS DE DERNIÈRE MINUTE DE GROUPES EMBLÉMATIQUES L'ANNÉE PASSÉE. ON NE PEUT QUE SALUER ET APPROUVER LEUR DÉCISION !**



Les odeurs de bois encore présentes nous ont accueilli dès les portes franchies et nous avons retrouvé avec bonheur cette salle à l'acoustique parfaite, dont la beauté est au diapason de sa configuration qui permet à tous une vue imprenable sur la vaste scène.

Les Grecs de **Scar Of The Sun** ont inauguré cette nouvelle édition avec un modern metal oscillant entre death mélodique, metalcore et djent. Le chanteur nous a parlé de la crise économique grecque, de l'histoire des hommes qui n'ont plus d'emprise sur un monde dominé

par les banques. On a senti toute leur rage dans le growl du chanteur et le désespoir de tout un peuple dans son chant clair. Un moment de puissance et d'émotion.

Pour autant, je ne m'attarde pas. Le Quai M a changé son organisation en créant un chevauchement entre les concerts afin que plus de festivaliers puissent assister aux concerts donnés dans la plus petite salle de 100 personnes. Je découvre les **Seeds Of Mary**, groupe de rock alternatif bordelais du label Klonosphere. Une jolie découverte avec un style bien





à eux : c'est sombre, intense, une violence sourde qui pulse. On ressent de multiples influences, notamment de Korn. J'apprécie particulièrement la voix du chanteur, grave et chaleureuse, tantôt clair, tantôt scream.

Cette première soirée commence très bien et je décide de me rendre au bar de l'étage où je suis accueillie par une équipe de bénévoles souriants proposant un large panel de bières dont des artisanales à des tarifs non prohibitifs. Une fois servie, je ne résiste pas à l'envie de la déguster sur la grande terrasse en bois surplombant la gare de La Roche-sur-Yon. Le lieu est vraiment agréable. Je vois la file des affamés s'étirer devant le foodtruck (nouauté bienvenue de cette année) sur le parking en contrebas.





SEEDS OF MARY







Ma bière encore en main, je retourne dans la salle principale où un public enthousiaste réserve un bel accueil à **Oceans**. Le groupe allemand nous offre une prestation parfaitement maîtrisée de metalcore tant vocalement que musicalement. Quelques pointes agressives de death viennent relever le tout et permettent d'éviter l'écueil où sombre parfois le metalcore. Pour leur première fois en France, les Berlinoïses ont galvanisé leur public avec un groove accrocheur et des refrains simples à scander, une musique pleine de mélancolie et de noirceur brute. Loïc Rosseti, le chanteur, se révèle être un excellent frontman faisant participer pleinement son public.

Et pour la deuxième année, je retrouve **Bad Situation** dans la petite salle qui remplace au pied levée Florence Black. Et je suis loin d'être

la seule, au vu du nombre de mains qui se sont levées lorsque Aziz, le chanteur, a demandé qui était revenu cette année. Le duo nous a entraîné dans leur punk rock survitaminé qui est leur marque de fabrique et le public s'est déchaîné !

Retour dans la grande salle et changement total d'ambiance avec **Equilibrium** ! Quai M s'est offert le luxe d'accueillir le célèbre groupe de folk metal allemand qui enflamme les salles depuis presque 25 ans. Les sons de la flûte et autres instruments traditionnels se mêlent aux riffs de guitare et à la violence de la batterie, au synthé pour accompagner un frontman déchaîné venu nous conter les légendes mythologiques de son pays dans un très beau growl. Le style est flamboyant, puissant et rythmé, les wall of death se succèdent dans le



BAD SITUATION



**BAD SITUATION**

**EQUILIBRIUM**



EQUILIBRIUM



EQUILIBRIUM





pit. Le concert se termine sur un véritable succès. Je regrette juste l'absence de musiciens traditionnels sur scène.

Un moment de pause et c'est au tour de **Septicflesh**, célèbre groupe de metal symphonique athénien, d'embraser la salle ! Décidément, le Quai M a vu les choses en grand ! La voix caverneuse du chanteur s'harmonise parfaitement avec la musique sombre et le style grandiloquent du groupe. Fondé en 1990, Septicflesh est très professionnel et nous délivre un grand show grâce à son leader, super com-

muniquant. Le groupe a plus de 30 ans, pour autant ses qualités perdurent et le plaisir des musiciens est toujours aussi neuf et authentique.

Cette première soirée s'achève et nous repartons très enthousiastes. Pour moi qui travaille le samedi, j'apprécie également que les concerts se terminent relativement tôt pour un festival.







Le deuxième soir arrive et nous attaquons avec **Overcharger**, groupe bordelais, qui a fait du metal sudiste américain sa marque de fabrique. Les riffs sont lourds, le son est gras, les basses sont très présentes. Il y a des moments franchement bourrins, d'autres plus calmes, les breaks se succèdent pour mieux nous percuter ensuite. Ça sent la Bud et la sueur âcre et pourtant, le public qui apprécie, n'y est pour rien !

Je regagne la salle principale et le changement d'ambiance est radicale avec **Hypnose**. C'est même un peu perturbant et il me faut quelques minutes pour entrer dans leur monde. Mais ensuite, je plonge et me noie dans leur univers si puissant et si poétique. Originaire de Montpellier, Hypnose pratique le metal expérimental ou plus exactement le metal cinématique, comme ils l'indiquent eux-mêmes, afin d'allier leur passion de la musique à celle du cinéma. Leurs chansons en français, en anglais ou même en espagnol, incorporent des extraits de diverses œuvres littéraires ou cinématographiques comme «L'étranger» de Camus ou

de «Pierrot le fou» de Godard. Des riffs doux et apaisants accompagnent ces extraits diffusés en arrière fond sonore, parfois, la voix claire et douce du chanteur vient se superposer à ces moments. Puis aux fréquents breaks succèdent des passages qui déboitent franchement et la voix gutturale du chanteur s'élève pour souligner ces moments plus lourds, plus noirs, parfois emplis d'une rage maîtrisée. La musique est complexe, techniquement très bien exécutée avec de nombreux changements de rythmes, mélangeant plusieurs styles. Une batterie qui peut évoquer Gojira et alors, on ne s'étonne pas qu'Hypnose ait pu faire leur première partie. Leur musique est aérienne, plus poétique qu'hypnotique, c'est une délicate mélancolie qui s'exprime avec élégance avant de lâcher sporadiquement une rage cathartique. Bien que je sache que c'est techniquement compliqué, j'aurais aimé un support visuel à ces voix des inconnus ou des stars déclamant les extraits d'œuvres et s'élevant dans les ténèbres de la scène. Hypnose est, pour moi, la découverte et mon gros coup de cœur du Quai Metal 2024.







Je mets un moment à retrouver mes esprits et à quitter l'univers d'Hypnose qui m'avait emmenée aussi loin. Je finis par me décider à aller écouter Vestige, groupe parisien, créé en 2022. Se plaçant dans la mouvance du metal shoegaze, Vestige nous a emporté dans une ambiance mélancolique, un monde torturé ponctué de riffs se faisant tantôt doux, tantôt tranchants et violents. J'ai trouvé leur concert assez plat comparé à l'écoute de leur album, ou bien est-ce que j'étais encore enivrée par la merveilleuse prestation d'Hypnose ?

Nous faisons de nouveau un grand écart avec l'arrivée des pionniers du metal indus en

France dans les années 80, **Treponem Pal**. La voix puissante et rauque de Marco s'élève et balance chant guttural et clair en alternance. Treponem Pal, c'est un peu un patchwork d'ambiance et de style : une rafale de cuivre nous entraîne dans un univers orienté ska puis des blasts fulgurants nous renversent avant que des riffs nous emmènent dans un nuage atmosphérique tortueux. Le public est au rendez-vous, moi, j'avoue avoir du mal à suivre. Cependant, je n'oublie pas leur contribution à la veine indus en France et je retrouve parfois les sonorités qui ont pu inspirer un groupe indus comme Shaârhôth.





TREPONEM PAL



TREPONEM PAL



Petite pause bienvenue sur la terrasse où nous échangeons avec les copains autour d'une bonne bière artisanale avant d'aller voir le dernier groupe du festival : **Lofofora** ! Nous nous rendons ensemble dans la grande salle en espérant que le groupe ne nous concocte pas un meeting politique malaisant comme au Hellfest. Et heureusement, non ! Le groupe est venu pour jouer, pour partager avec son public et Reuno, chanteur et frontman de talent, est très en forme ce soir. Il prend un plaisir évident sur la grande scène du Quai M à balancer son phrasé rap au milieu des riffs de guitares saturées et des envolées punk. Le public, très nombreux, ne résiste pas et bientôt tout le pit est en mouvement. Un très beau show !

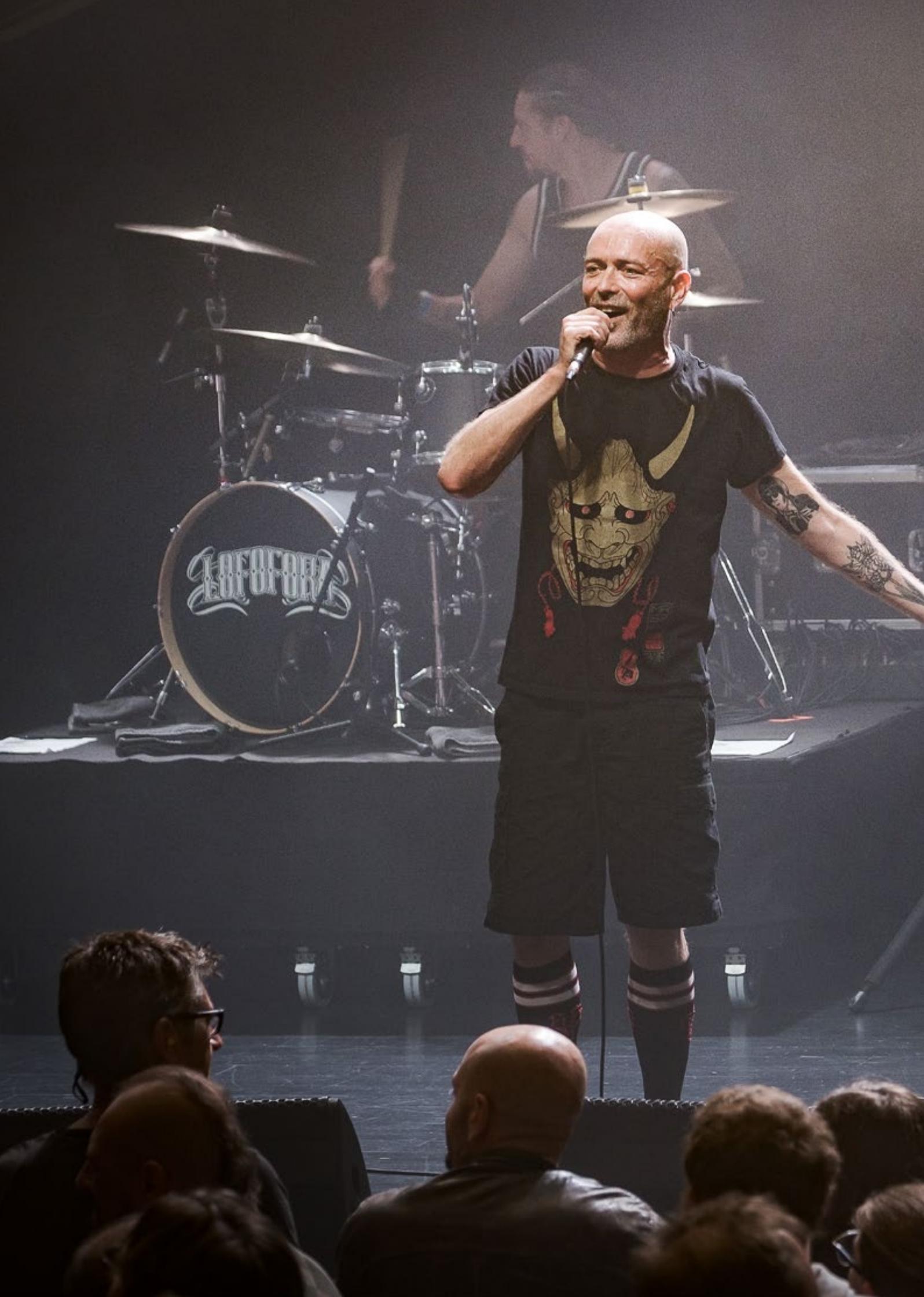
Quai Metal se termine et nous faisons le point avant de partir : une programmation très

éclectique cette année, peut-être trop ? Le festival n'a pas rassemblé autant de monde cette année. La tenue de l'Omega Sound Fest le même week-end a certainement joué. Pour autant, Quai Metal possède un atout de taille et indéniable : la qualité de sa salle possédant une acoustique extraordinaire et offrant un grand confort aux spectateurs.

**Nous remercions sincèrement Quai Metal de nous avoir invité de nouveau cette année, nous avons hâte de découvrir la programmation de l'année prochaine !**

■ Gab  
Photos : Nolive







N.O.S

NAME OF MODEL  
CUSTOM  
AMP

ORANGE

N.O.S









# SEEDS OF MARY

JUSTE APRÈS LEUR RELEASE PARTY, LES SEEDS OF MARY SE PLIENT EN QUATRE POUR RÉPONDRE À CINQ À NOS QUESTIONS SUR L'AMOUR, LA FIDÉLITÉ, LA NUDITÉ, L'INTIMITÉ ET LA DANSE DES CANARDS...



**Il y a beaucoup d'information sur l'artwork, comment faut-il le comprendre ?**

Julien : L'idée était de détourner des codes visuels religieux comme on l'avait fait sur notre premier album *Choose your lie*. Il y a également un jeu de motifs et de textures. Et puis quoi de mieux qu'un cœur pour parler d'amour finalement ?

**Au dos, le cœur est brûlé, il ne reste que des**

**ces, il n'y a plus d'espoir pour l'amour ?**

J : Je trouvais cette touche d'ironie intéressante, comme un twist final. Car à la fin, il ne reste rien ! Et l'amour n'échappe évidemment pas à cette règle.

**Sur cet album, il me semble que vous avez moins mis en avant les machines, pourquoi ?**

J : Et pourtant il y a encore plus de samples et de sound design que sur l'album précédent,

mais peut-être s'intègre-t-il ici de manière un peu plus naturelle. On a vraiment essayé de jouer sur un mélange de textures organiques et mécaniques. On peut l'entendre tout particulièrement sur le morceau «Love».

**Il y a des structures très rock et une production qui est davantage métallique, c'est un choix réfléchi ou c'est le résultat des compositions ?**

Aaron : Pour cet album, nous avons envie de quelque chose de plus rapide et de plus bourrin, oui tout à fait. Même si en parallèle, tu retrouveras tout de même des choses planantes ici et là ! Je pense que Julien a composé en gardant la scène en tête. Bon nombre de passages sur certains morceaux sont taillés pour réveiller la fosse [rires].

**Au moment de cette interview, l'album n'est pas encore sorti, vous avez des attentes particulières ?**

Clément : On espère tout d'abord qu'il sera bien reçu par ceux qui suivent le groupe depuis un moment et ceux qui nous découvrent. Les premières chroniques sont très positives, c'est très encourageant car nous espérons que cet album va nous faire passer un nouveau step. Enfin, on a beaucoup plus affirmé notre côté metal afin d'avoir une étiquette un peu plus précise au niveau de notre style.

**Est-ce le groupe se fixe des objectifs ? Plus de likes, plus de streams, plus de dates... ?**

Jérémy : Oui bien sûr, chaque album est une occasion de se fixer de nouveaux défis. Notre volonté aujourd'hui est de tourner un maximum, mais cela reste difficile pour un groupe indé qui gère le plus gros de son booking. Et puis bien sûr, augmenter nos streams, ce qui est extrêmement difficile, je viens tout juste de comprendre comment fonctionne ce foutoir et c'est assez déprimant ! [rires] La concurrence est rude, les règles extrêmement aléatoires, et le temps de promotion d'un album est très court. Je pense qu'à l'avenir, nous devons faire comme tout le monde et repenser notre façon de sortir nos morceaux, c'est une question qui me travaille beaucoup aujourd'hui. Donc pour faire simple, je te répondrais que nos objectifs seraient de trouver un tourneur avec qui nous partageons une vision et une

relation de confiance, et de parvenir à faire diffuser nos morceaux plus massivement.

**«Spiral me down» n'a pas été réalisé par Thomas Duphil, pourquoi cette «infidélité» ?**

Jé : La raison est extrêmement simple, c'est avant tout du à son manque de temps sur la période ! Nous avons prévu que Thomas réalise tous les clips de l'album, mais il est devenu une deuxième fois papa, et il est de toute façon très occupé de son côté. Il a donc fallu trouver un remplaçant, et on s'est tourné vers Sébastien Ravizé qu'on connaissait car c'est un musicien de la scène bordelaise, et nous avons aimé les clips qu'il avait réalisés pour son groupe Die Cabine et pour d'autres formations. Nous sommes ravis de la collaboration avec lui, humainement comme dans sa démarche artistique. Il sait où il va et il aime expérimenter, il est arrivé avec plein de propositions et est resté très ouvert à nos suggestions. Mais rassure-toi, nous sommes en train de finaliser un prochain clip avec Thomas, et il a également dirigé une équipe vidéo qui filmait notre release party en vue de sortir plusieurs vidéos live. Plutôt qu'une réelle infidélité, disons qu'il s'agit plutôt d'un polyamour !

**Avec «Amor fati», vous avez largement repoussé les limites de la lyric video, le résultat est superbe, mais fait relativement peu de vues, comment vous l'expliquez ?**

Jé : Un seul mot : algorithmes ! Dès la publication de la vidéo sur les réseaux, elle a été bloquée car elle ne respectait pas les règles de décence blablabla... Idem sur YouTube, où la vidéo a pu être publiée, mais sur laquelle il est impossible de travailler en terme de marketing digital, pour les mêmes raisons, et elle est très mal référencée. C'est terrible de voir le puritanisme qui persiste en 2024, on a même probablement régressé par rapport à la fin du XXe siècle. Que la représentation du corps humain puisse encore poser problème, c'est une aberration ! Mais bon, on a joué avec les règles et on a perdu, on ne peut rien contre la machine ! Malgré tout, c'est un bel objet audiovisuel qui illustre très bien le thème de la chanson, à savoir l'acceptation de soi et du temps qui passe. Comme beaucoup d'objets artistiques faits avec sincérité, c'était une forme de suicide promotionnel ! [rires]

**Lors de notre dernière interview, on avait évoqué les instruments mal traités pour le clip de «Rewind me», vous les avez «vendus» via le crowdfunding, en les listant comme récompense, vous pensiez que ça intéresserait quelqu'un ou c'était pour la blague ?**

Jé : J'ai envie de te dire les deux ! Mais il s'avère que c'était un pari gagnant, puisqu'ils ont tous trouvé un acheteur ! Et à vrai dire, c'étaient plutôt de beaux objets avec une histoire.

**Pour la «danse des canards» / «Voyage voyage», avouez : c'est un kiff !**

Tom : Effectivement ! Suite à un sondage sur les réseaux, on s'est challengé à reprendre le morceau à la sauce Seeds ! Au final, on a adoré l'exercice. On a passé une bonne grosse journée dessus entre les prises, le mixage, le montage etc... Il n'est pas exclu de renouveler l'expérience un de ces jours !

**Quelle est la cover que vous aimeriez travailler dans un futur proche ?**

A : Il est vrai que sur chaque tournée on essaye de faire une nouvelle reprise. On n'a pas encore commencé à travailler dessus encore. Mais je pense que l'on a trouvé le morceau à reprendre. Un morceau qui se veut plus sérieux que «La danse des canards» !

**Et si un groupe devait reprendre un de vos morceaux, ce serait quel titre et par quel groupe ?**

A : Très bonne question ça... Ultra Vomit étant experts en la matière, ils pourraient reprendre Seeds qui reprend du Pink Floyd et reprendre «Hey you». En Bossa Nova.

**On aurait dû se voir dans le Nord pour votre tournée avec Florence Black, ça a été annulé, vous savez si ce sera reprogrammé ?**

Jé : C'est très peu probable, malheureusement. Mais nous serons de retour dans le Nord les 13, 14 et 15 mars aux côtés des Black Bomb A, ça fait partie des premières dates de 2025 et on a hâte de les rencontrer et de partager la scène avec eux !

**Merci aux Seeds of Mary ainsi qu'à l'équipe de la Klonosphère notamment Guillaume.**

■ Oli

Photos : Nolive





## SEEDS OF MARY

### LOVE

[Klonosphère]

De l'amour dans l'air du côté de Bordeaux ? Ou un amour si incandescent qu'il consume ce cœur sauvage jusqu'à le réduire en cendres ? On peut se poser la question à l'écoute de l'album, certainement plus humain car moins marqué par les machines que le précédent mais néanmoins plus «dur» et métallique également.

Sur certains passages, c'est assez violent avec des riffs et des rythmes appuyés qui nous tombent dessus, mieux vaut donc être averti avant de se plonger dans «New anger», «Fire is bright, fire is clean» ou «Begin the end» où la nonchalance dont peut faire preuve Seeds of Mary débouche sur quelque chose de bien plus métal qu'alternatif. Oui, je les trouve des fois «nonchalants», ils aiment laisser trainer des accords, jouant avec leur amour du grunge (la voix me ramène toujours à Alice in Chains) pour rendre un peu crado des idées lumineuses avec des traces de doigts sur «Amor fati» (une locution latine bien connue des Girondins puisque c'est ainsi que Cantat a intitulé un de ses albums solo), des riffs dédoublés en écho sur «Spiral me down» ou un chant d'outre-tombe sur un «Begin the end» à l'architecture complexe. Si l'ensemble est donc plutôt sombre, on trouve tout de même quelques mesures éclairantes comme ce superbe solo pour la fin de «Love», des notes qui traduisent le respect du groupe envers David Gilmour (Pink Floyd) ou la respiration «Insomnia» qui coupe l'opus en deux parties et ne s'énerve

vraiment que sur la fin.

Depuis quelques numéros, on te propose une play-list pour écouter des morceaux de chaque album chroniqué dans le mag, en interne, on doit donc choisir «notre titre préféré» du disque, ce n'est pas toujours facile mais pour ce Love, ça me semble impossible tant il faut prendre les 10 pistes comme un tout, en isoler une n'a pas de sens car elle serait séparée d'une de ses voisines qui la met en valeur et réciproquement... Tu peux donc n'écouter que ce morceau dans la play-list mais je t'encourage à écouter l'intégralité pour te faire un avis plus précis...

■ Oli



## ILLUMINATI HOTTIES

### POWER

[Hopeless Records]

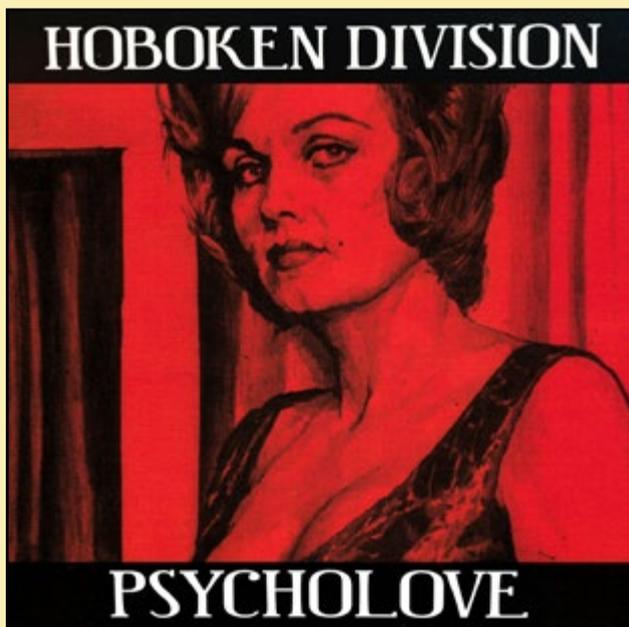
■ Circus

Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Illuminati Hotties aurait largement pu être un «bon tuyau» soumis à l'approbation de mon camarade de jeu Gui de Champi, et je vois mal comment Power ne figurerait pas dans mon top 10 de 2024. On en est là. C'est dire si vous devez vous ruer sur le troisième album composé par Sarah Tudzin, maîtresse à bord du projet Illuminati Hotties, sorti fin août chez Hopeless Records. Label qui au passage vient de racheter Fat Wreck Chords à Fat Mike de NOFX, et Erin son ex-compagne. Mais point de skate/punk ici, même si nos chaudasses illuminées sont basées elles aussi à L.A. en Californie.

Non, on a affaire à de l'indie-rock tout ce qu'il y a de plus basique, classique mais magique. «Can't be still» pose les bases d'entrée de ce qui sera le fil conducteur, pour ne pas dire le power de tout l'album : guitares crunchy, mélodies, chant happy et petits arrangements de folie. C'était son taf à la base, avant de se lancer dans la composition et de laisser libre court à son songwriting. Sarah a ainsi produit divers artistes, dont Cloud Nothings ou Boygenius pour ne citer qu'eux. «Would like, still love you» et «Throw (life raft)» ensuite sont deux autres petits bijoux de power-pop, avant que «Rot», plus posé nous fasse basculer dans un mood mélancolique. De très courte durée car le soleil californien et l'insouciance weezeresque pointent le bout de leur museau dans «Love with somebody better», morceau le

plus facile, le plus efficace et par conséquent le plus tubesque au premier abord. On pense aussi à Weezer dans «What's the fuzz», ou encore à Colleen Green à plusieurs reprises, et j'ai eu le nom de The Cardigans, sorti de nulle part, qui est venu popper dans mon cerveau pendant «Sleeping in». Bref, vous l'avez compris, la suite est du même acabit, de la même qualité et absolument rien n'est à jeter dans ce disque, selon le même schéma, à savoir 3-4 morceaux plus catchy et un plus lent mais tout aussi prenant («You are not who you were» ou le trop beau morceau éponyme).

Les tubes s'enchaînent donc avec une facilité déconcertante (dès la deuxième écoute on a l'impression de les connaître par cœur) et point besoin de théorie du complot pour comprendre que Sarah veut dominer le monde avec sa pop, et sur la foi de son Power, on adhère bien volontiers à sa secte.



## HOBOKEN DIVISION

### PSYCHOLOVE

[Les Disques de la Face Cachée]

Originaire de Nancy, Hoboken Division est influencé par les mouvances du garage rock, du krautrock et du delta blues. Dans les premières heures, le projet est porté par Camille Rieffly au chant et Mathieu Cazanave à la guitare. Le duo sort un premier EP en 2012. Pour la suite de l'aventure, ils sont rejoints par Thibault Czmlil à la batterie. La formation sort ensuite les albums Arts & crafts (2015) et The mesmerizing mix up of the diligent John Henry (2017). Cette année, le groupe présente Psycholove.

Globalement, Hoboken Division revient avec un son très psyché avec bien souvent des ambiances assez lumineuses. «Lover's limbo» est un morceau pop rock qui sème le trouble avec quelques éléments grungy. Dans «Legion», Camille Rieffly s'appuie sur ce type d'ambiance pour poser sa voix envoûtante. Elle conduit ensuite un morceau qui grimpe en intensité. «It ain't moving» suit le même chemin avec quelque chose de plus groovy.

Le groupe aime souffler le chaud et le froid. Les enchaînements «Discipline»/»Légion» ou encore «Fool moon»/»Home» sont surprenants. Nous pourrions dire : deux salles, deux ambiances. Hoboken Division a dans son ADN une part de loufoque. Le clip «Fool moon» met en scène un homme qui suit les cours de fitness de Claudia Schiffer sur VHS pour tuer les heures. Seul titre en français, «Jackie» est paradoxa-

ment celui dont l'univers est le moins abordable.

Psycholove, c'est aussi un certain nombre de pépites. «Discipline» est le morceau le plus sauvage. Il grésille en tout sens. Ici, Hoboken Division donne vraiment l'impression de vouloir sortir des standards radiophoniques. La fin du morceau bascule carrément vers une dimension plus noise. «Twice as sharp» propose une approche plus blues. Un style qui colle à la peau de la chanteuse. Le groupe termine à pas feutré sur «Blue». La note douce de l'album est un beau final.

■ Julien



## ALBER JUPITER

### PUIS VIENT LA NUIT

[Foudrage Label / Araki Records / Up In Her Room Records]

Ce duo instrumental rennais va contribuer à vous faire chérir ou simplement vous reconnecter avec les sonorités spatiales et les grands espaces. Avec son deuxième album sorti en avril dernier, Alber Jupiter a déjà conquis l'Europe et le public du Roadburn Festival aux Pays-Bas, du Desertfest à Londres, et commence aussi à avoir un écho en France avec une invitation au dernier Post In Paris. Et à l'écoute de Puis vient la nuit, on comprend mieux l'engouement perçu pour cette mixture parfaite entre post-rock atmosphérique et le krautrock motorique de tonton. C'est sur de longues plages qui s'étirent que Nicolas (basse/synthé) s'emploie, à l'aide de son delay, de sa reverb et de son looper, à nous faire voyager à travers des mélodies hypnotisantes, relaxantes et parfois agitées par le grain de sa disto et de sa fuzz, tandis que Jonathan, batteur imperturbable, impose la mesure et ses répétitions avec la précision d'une horloge Suisse. La musique d'Alber Jupiter, mis en boîte par Amaury Sauvé (Birds In Row, It it Anita, Annabel Lee, W!zard), ne se décrit pas, elle se vit, intensément. Vous savez donc ce qu'il vous reste à faire...

■ Ted



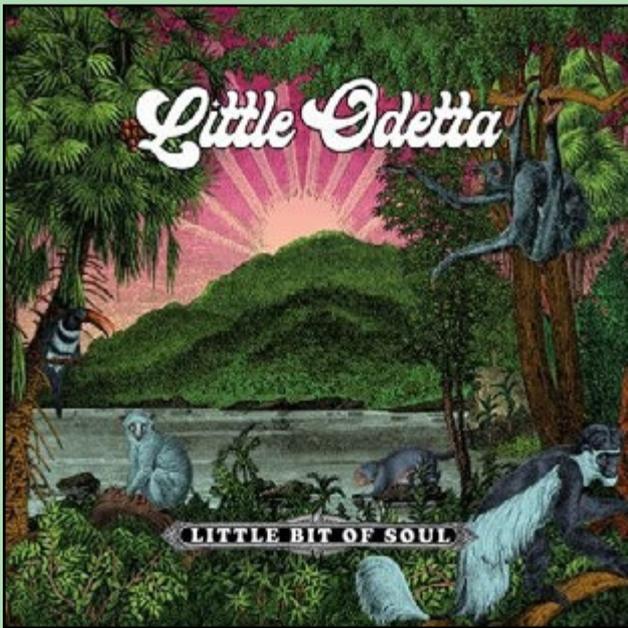
## ICE CHEMICALS

### THE PYRE

[Autoproduction]

Nouvelle production sous la forme d'un EP pour Ice Chemicals qui a renforcé son line-up pour permettre à Geoffrey de ne s'occuper que du chant. Il a donc davantage de liberté pour répondre à Anaïs et faire discuter leurs tonalités et styles, un death bien growlé pour lui, des attaques claires et incisives pour elles. Et sans faire ombrage aux trois musiciens qui les accompagnent, une grande part de l'intérêt du combo réside dans ces échanges. Derrière le choc des chants, on a un metal marqué par le neo (et notamment KoRn) qui ne fait que renforcer l'identité des Parisiens, ce style de rythmiques n'étant que rarement associées à ces voix. Les 4 titres ne sont pas tous du même calibre, j'avoue ne pas spécialement accrocher à «It's been a day» alors que «End this world» est particulièrement percutant, peut-être à cause de son petit côté System Of A Down ou alors je suis influencé par la très belle lyric video que le groupe a sorti... À toi d'écouter ce que tu préfères, mais quelque chose me dit qu'en concert, c'est avec des «End this world» ou «Watch me burn» que Ice Chemicals va retourner le public pour le mettre dans sa poche.

■ Oli



## LITTLE ODETTA

### LITTLE BIT OF SOUL

[Autoproduction]

Little Odetta, Little bit of soul, little par-ci, little par-là, pourtant la musique que propose le quintet qui nous avait déjà réveillé l'épiderme en 2021 avec leur premier album éponyme n'a rien de petit. Il y a de la chaleur, de la vitalité, une sensation de vouloir envahir l'espace et faire disparaître le silence. Mais après tout, intituler ce deuxième LP, Little bit of soul est une bonne définition de l'univers musical de Little Odetta, mais si on voulait être plus juste, on devrait

l'appeler : «Little bit of soul and a large part of rock». Le titre introductif «No medication» en est le parfait exemple avec la voix soul et puissante d'Audrey Lurie qui attaque en compagnie du clavier discret de Florian Chignon, avant que l'amorce emmenée par la guitare de Lucas Itié, complétée par la basse d'Aurélien Herson-Macarel et la batterie de Fabien Rault, ne fasse jaillir un rock endiablé qui semble entraîner l'âme d'Audrey vers le vice.

Pour le reste de l'album, on puise dans le bon blues, le classic rock des maintenant lointaines décennies, et la soul qui touche le cœur. C'est le retour des petits solos de guitare, des rythmiques rock voire même pop, de l'orgue seventies à la Ray Manzarek de The Doors qui accompagne avec justesse quand il ne se lance pas dans quelques digressions mélodiques, des chœurs portés par tout le quintet qui vient renforcer le chant d'Audrey Lurie, véritable cheffe de file. Il y a en tout cas une alchimie parfaitement réussie entre ces cinq musiciens qui proposent un deuxième album dans la continuité du premier, où chacune et chacun apporte sa contribution sans jamais empiéter sur celle des autres. Un peu de soul, pas mal de rock et beaucoup de talent.

■ Eric  
Photo : Olivia





## LIZZARD

### MESH

[Pelagic Records]

Même si tous leurs albums précédents étaient d'un très haut niveau, Lizzard m'avait scotché avec *Eroded*, assurer une suite d'une qualité semblable me semblait impossible. Mais force est de constater, après de très nombreuses écoutes de *Mesh* que le trio sait relever des défis.

Pourtant, pour être tout à fait honnête, les premières écoutes de ce nouvel opus m'ont laissé sur ma faim. Je m'attendais à des déflagrations comme à des idées tranchantes, mais cette saveur métallique qu'on avait en bouche a disparu. Le combo, tout en gardant une certaine hargne et des attaques rageuses («*Black sheep*»), a lissé les sonorités pour apporter de la douceur et se rapprocher de la couleur de *Porcupine Tree* ou d'autres projets de Steven Wilson. En érodant ses crêtes, Lizzard joue sur d'autres leviers pour nous faire frissonner, provoquant des réactions un peu moins physiques, mais bien plus mentales. Le trio précise son identité, laisse sa marque sans que cela ne soit trop flagrant (sortez donc la poudre dactyloscopique !). Il ne cherche plus à imposer ses titres par la force, mais préfère les voir s'installer dans nos têtes pour y activer la dopamine dès leur retour dans nos oreilles (tu verras ce que ça fait quand tu écouteras pour la énième fois «*New page*», «*Home seek*» ou le sublime «*The unseen*»). Alors donc que la découverte du disque ne m'avait pas totalement convaincu (j'étais encore prisonnier de l'image renvoyée par leur passé), je suis devenu totale-

ment accro à leurs mélodies et à cette légèreté («*Minim*» et son côté *The Mars Volta*) qui transmet une énergie hautement positive.

Le verbe «*to mesh*» évoque l'harmonie, le mot seul : la connexion, le maillage, c'est ce que fait le titre instrumental éponyme, mais cela convient assez bien à l'opus qui pourrait assurer un joli lien entre le groupe et un public à la fois plus large et plus exigeant.

■ Oli

# LIZZARD

MAT ET WILLIAM ONT PRIS DE LEURS TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL ALBUM, SON ENREGISTREMENT ET LA TOURNÉE À VENIR.



**J'ai adoré Eroded qui me semble être votre album le plus abouti, est-ce qu'on a une forme de pression quand il s'agit d'enregistrer l'album d'après ?**

Mat : La seule pression que l'on s'impose est celle d'être le plus sincère possible. On ne compare jamais notre travail actuel avec celui du passé. Nos vie évoluent, et en ce sens, le contenu de nos albums également.

William : Identifier le «meilleur» album n'est pas quelque chose que nous faisons, ni anticipons, et donc non, pas de pression pour nous là dessus ! On a la chance d'avoir des albums très différents à chaque fois sans vraiment le contrôler. Forcément, plus les albums sont différents, plus les opinions seront tranchées sur le ou les morceaux préférés de chacun.

**En quoi Mesh serait-il un meilleur album que les précédents ?**

M : Ça, c'est à toi de nous le dire ! Pour nous, Mesh est simplement une représentation de ce que l'on a besoin d'exprimer actuellement.

W : Je pense que nous avons exploré un côté plus posé, moins metal, de Lizzard. Ça peut être intéressant pour certaines personnes qui aiment plus le prog et moins le gros son. Sinon, la production de l'album me plaît beaucoup plus que tous les précédents. Nous sommes jamais satisfaits à 100% du son d'un album, mais là personnellement, je pense que nous y sommes très proches avec Mesh.

**Le terme «mesh» a plusieurs traductions possibles, laquelle a votre préférence ?**

M : «Mesh» est une métaphore. Une image dans laquelle tous ces nouveaux titres se retrouvent. C'est un terme «tiroir» qui représente le lien entre toutes choses. En ce qui me concerne, «maille» serait le mot.

**«Mesh» est aussi le nom d'un petit titre instrumental qui marque moins que d'autres compositions, notamment «The unseen», ça aurait pu être le titre de l'album ? Ou vous saviez que Klone allait sortir un album avec ce nom ?**

M : On pense que ce titre est le plus adapté. Le morceau a été inspiré du titre, et non l'inverse. Puis, on ne savait pas pour le nom de l'album de Klone. Par contre, je sais que Klone a écouté notre album pendant qu'ils travaillaient sur le

leur. [rires]

W : Non, nous n'avions pas cette information ! Qui n'aurait rien changé d'ailleurs, mais ça aurait pu être une sacré coïncidence. Peut-être que Klone aurait voulu changer le nom de leur album dans ce cas, s'ils avaient eu le nom du notre à temps !

**Les textes évoquent beaucoup les relations humaines, c'est parce que votre musique joue beaucoup sur les émotions ?**

M : Une musique dénuée de contenant émotionnel, peu importe le thème, est-elle une «musique» ?

**Vous avez enregistré les instruments et le chant avec deux techniciens différents, c'est pour une raison économique ?**

M : Pour des raisons pratiques et artistiques. Les prises de sons ont été faites avec David Thiers, qui est également un de nos «ingénieurs son» en concert. Il nous connaît très bien, connaît notre son, nos points forts, nos points faibles... En plus d'être une personne très douée avec laquelle nous nous entendons très, très bien. De plus, n'habitant pas très loin d'où notre local se situe, ce fût une évidence d'enregistrer avec lui. Tout ça en accord avec Peter Junge, producteur et mixeur de l'album, qui est venu pour enregistrer les voix également.

W : Voilà, c'est plutôt pour des raisons de logistique, nous avons fait le choix d'enregistrer dans notre usine désaffectée qui nous sert de base pour composer, et dans laquelle nous avons tourné plusieurs de nos clips vidéos. Nous voulions le confort du «comme à la maison» pour les prises des instruments, et aussi profiter de l'acoustique de certaines pièces très grandes. Étant donné que David Thiers peut se déplacer avec son studio ambulancier, il était plus simple de travailler avec lui que faire venir Peter Junge d'Allemagne avec tout le matériel nécessaire. Ensuite, pour les prises chant, Peter est venu avec un micro que nous adorons, le Soyuz 017, et nous avons également entamé le mix ensemble, puis il est rentré à son studio à Dresde pour finir le travail là-bas. C'était la première fois que nous travaillions en studio avec David et ça s'est très bien passé, c'est fort possible que nous recommandions pour le prochain !



**Vous allez attaquer une tournée qui vous emmène en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas... et il n'y a qu'une date en Angleterre, alors que vous êtes plus Anglais que Français... C'est si difficile de tourner là-bas ?**

M : Disons que depuis le «Brexit», c'est devenu moins confortable.

W : En tous cas, c'est difficile de tourner là-bas sans perdre de l'argent pour des groupes de notre taille. Le fait que Katy et moi-même soyons anglais n'aide pas notre tourneur à caler des dates là-bas, mais en général, tourner devient de plus en plus difficile au vu des hausses de prix de frais de route, hôtels, etc...

**On vous y considère comme un groupe français ?**

M : Oui, évidemment.

**Vous êtes tête d'affiche sur cette tournée, est-ce que vous la préparez de la même façon que quand vous ouvrez pour d'autres ?**

M : Tête d'affiche ou pas, on donne tout ce qu'on a ! Seules les conditions techniques nous forcent à changer quelques petites choses de-ci de-là... Mais peu importe le contexte, on ne fait pas semblant.

W : La plus grosse différence est que nous pouvons jouer plus longtemps, donc ce n'est

pas exactement la même préparation. Il y a aussi un travail d'endurance qui se fait en répétition, car la plupart de nos morceaux sont énergivores, et il faut tenir jusqu'au bout sans relâche ! Nous pouvons donc construire un set plus dynamique et intéressant que lorsqu'on n'a que 45 minutes de temps de jeu.

**Sur plusieurs dates, c'est Godsticks qui ouvrira pour vous, c'est un choix personnel ?**

M : Godsticks nous a fait part de leur souhait de venir sur la tournée. Nous savions qu'ils avaient tourné auparavant et que leur musique est bien rodée. Ce sera un beau plateau.

W : Oui, nous avons eu pas mal de demandes de groupes pour cette tournée, ce qui nous fait plaisir. Nous essayons de choisir en fonction de la cohérence artistique et musicale entre Lizzard et le groupe qui ouvrira.

**Il va falloir faire de la place dans le set pour les nouveaux morceaux, comment se fait la sélection de ceux de Mesh qui seront joués ?**

M : On souhaite emmener le public dans un bouillon énergétique avec comme maître mot : «sincérité». C'est toujours frustrant, puisqu'il y a pleins de paramètres différents à prendre en considération. Comme le temps de set, les aspects techniques... Mais on peut déjà dire



que ceux qui connaissent l'album ne le regretteront pas.

W : Il y a certains nouveaux morceaux incontournables que nous avons vraiment envie de jouer, et ensuite pendant la construction du set nous essayons des choses, avec des morceaux différents, pour voir comment le set se déroule. En général, nous aimons partir fort sur le début du set, et avoir un passage plus calme au milieu, avant de finir en crescendo. Il faut surtout que le set soit cohérent du début jusqu'à la fin, il ne s'agit pas simplement de choisir les morceaux que nous avons envie de jouer et de les enchaîner. D'ailleurs, entre nous trois, nous n'avons pas toujours envie de choisir les mêmes morceaux, et donc c'est important de tester des solutions différentes.

**Et il y a forcément des titres plus anciens qui vont être mis de côté, là-aussi, ça ne doit pas être simple... Un titre comme «Shift» pourrait-il disparaître de la setlist ?**

M : Tout est possible ! Mais, en son temps... «Shift» reste pour l'instant un des moments clés de notre set.

W : «Shift» sera là ! C'est vraiment un morceau live qui prend vie sur scène, ce serait dommage de le mettre de côté. Pour les anciens, nous sommes encore en train de nous décider.

Nous serons en résidence à la salle Des Lendemain Qui Chantent à Tulle cette semaine (8 au 11 octobre) où nous allons peaufiner le set et notre son pour la tournée de fin d'année.

**Pour faire écho au très bel artwork, quelles traces voudriez-vous laisser dans le monde de la musique ?**

M : Mickaël André a su représenter avec brio la simplicité du thème de cet album avec une touche que lui seul possède, en effet. Pour répondre à ta question, «une bouffée d'air frais» serait une trace sympa dans «le monde de la musique» actuel. Après, sincèrement, si une trace doit rester, je ne suis pas persuadé qu'il faille y penser. Nous faisons les choses le plus sincèrement possible, nous avons besoin de pouvoir prendre du plaisir à en donner.

W : Même si nous aimons beaucoup nos albums, je pense que nous sommes un groupe «live». J'espère pouvoir laisser de bons souvenirs aux gens qui nous ont vu en concert à un moment ou un autre.

**Merci aux Lizzard mais également à Clément de Vous Connaissez ?**

■ Oli

Photos : Marie Beaufiles Durand



## THE CHISEL

### WHAT A FUCKING NIGHTMARE

(Pure Noise Records)

J'étais étonné de trouver un groupe comme The Chisel dans les rangs du label ricain Pure Noise Records, plutôt orienté emo/post-hardcore, voire metalcore (State Champs, Knocked Loose, Koyo...), même s'il a aussi eu le bon goût de signer Samiam ou Cloud Nothings, entre autres. The Chisel (aka le ciseau, le burin) dénote donc de par sa nationalité (anglaise) et son style (punk à l'état brut, mais sans être (trop) bour-

rin), et s'il fait office de sale gosse, il n'en a pas moins des choses à dire à grands coups de Doc Martens. Car oui, fort heureusement, à l'inverse de nombre de ses congénères brittons, il n'a pas rajouté de «post» chiant à son punk, s'en limitant à celui de la rue, des pubs, flirtant avec la oi!

Si après cette ébauche de description vous avez quelques stéréotypes, représentations en tête, il y a fort à parier que The Chisel les coche toutes : un accent de vaurien bien prononcé sur une voix éraillée, des textes qui racontent la violence, qu'elle soit sociale ou plus physique entre les individus, des morceaux qui dépassent rarement les 2min30, mélangeant admirablement agressivité hardcore («No gimmicks», «Fuck'em») et puissance mélodique («Cry your eyes out»)... What a fucking nightmare c'est tout ça, un putain de cauchemar dont on n'a nullement envie de se réveiller et qui nous tient en haleine jusqu'à la fin du disque, où se trouvent peut-être les meilleurs hymnes du groupe : «Vengeance is for me», «What do you mean» ou «Cuts like a knife», avec des refrains à reprendre en chœur comme le veut la tradition.

■ Circus





## A SWARM OF THE SUN

### AN EMPIRE

[Pelagic Records]

La traduction littérale du nom du groupe devrait nous offrir «une nuée de soleil», sur ce nouvel opus, on aura juste un maigre rayon... Du genre de ceux qui percent les matins d'hiver, qui éclairent l'atmosphère mais ne la réchauffent pas vraiment.

Alors qu'en signant chez le label de référence pour le post metal, on pouvait penser que le groupe allait gonfler les muscles et amplifier davantage ses riffs, An empire propose plutôt de longues plages très instrumentales et contemplatives où les synthés dominent les guitares. Et même quand elles sortent de la pénombre, elles restent particulièrement soyeuses («Heathen»), il n'y a guère que sur le mastodonte «The pyre» qu'elles sont vraiment abrasives et collent à l'image «post hardcore» qu'on a pu donner aux Suédois car sur l'autre pièce saturée qu'est «The burning wall», on est plus dans un registre «rock» avec du poids et une noirceur assez hypnotique. Pour le reste, il faut donc s'habituer aux grands espaces, au vide qui se remplit peu à peu avec des notes délicates, des moments de grâce dans un océan de tranquillité («This will end in fire», «Anthem»). Un peu comme si le duo devenait spectateur de ses propres créations pour les admirer, laissant filer le temps et les ambiances, profitant juste de leur liberté. Des moments suspendus, comme quand tu es seul en pleine nature et que le soleil darde ses premiers rayons, découpant le paysage, apportant une chaleur

d'abord visuelle.

An empire n'est pas toujours idéal pour se relaxer du fait de quelques passages sombres et inquiétants mais sur quelques titres, il apporte du zen, une forme d'extase, une beauté pure devant laquelle on ne peut que s'incliner.

■ Oli





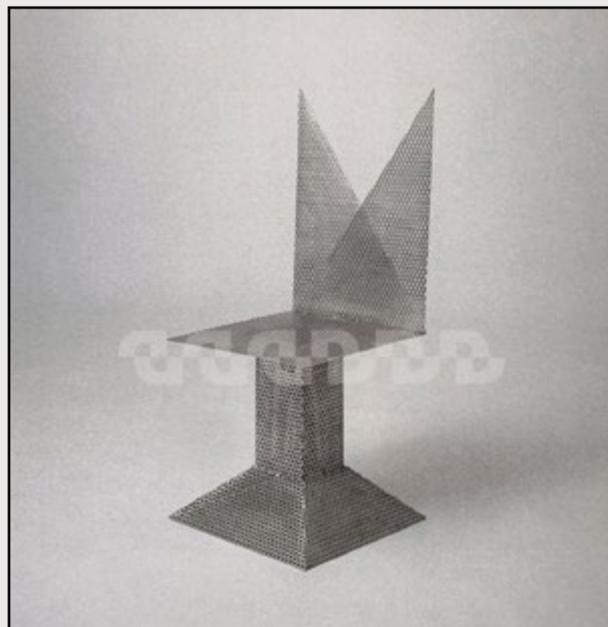
## NOTHING MORE

**CARNAL**

[Better Noise Music]

Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, certains groupes resteront dans la deuxième division toute leur carrière... Ici, Nothing More peut faire toutes les tournées en première partie (Staind, Godsmack), inviter des zicos (Eric de I Prevail ou David de Disturbed) pour s'acheter de la crédibilité, s'offrir une belle production ou se la jouer «concept album», ils ne feront jamais partie des groupes qui ont compté dans le paysage musical de leur époque. Pour Nothing More, la faute incombe à un manque criant d'âme et d'identité... Avec un chant mielleux au possible et des guitares qui s'écrasent derrière les effets et les arrangements, leurs titres ne fonctionnent pas, quand bien même on peut leur reconnaître une certaine facilité d'écoute (si c'est du «metal») et un poil d'agressivité (si c'est de la «pop»). Le souci, c'est que tous les morceaux se ressemblent, que les intermèdes n'apportent rien et quand ça s'excite un peu, le chanteur retombe vite dans ses travers à vouloir sortir des harmonies insupportables à la Linkin Park. Seul morceau à sauver, partiellement, du naufrage, celui partagé avec Sinizter («Stuck») quand ce dernier prend le lead et nous invite à aller écouter ses productions plutôt que de relancer Carnal.

■ Oli



## DRAHLA

**ANGELTAPE**

[Captured Tracks / Modulator]

5 ans après un premier album nommé Useless coordinates, le quatuor d'art-rock (c'est le terme utilisé par le label) de Leeds Drahla balance Angeltape, un OMNI rock brinquebalant doté d'une créativité débordante. À la limite de l'expérimental (sous-entendu, franchir la limite du cadre imposé par les usages traditionnels du rock), la musique du groupe est passionnante et jouissive. Parfois, elle nous renvoie au dynamisme et aux variations de Devo, à d'autres moments, c'est à James Chance avec le sax ébouriffant de Chris Duffin qui reste une pièce maîtresse de ce puzzle, même si sa présence n'est pas en continu, et puis en toile de fond, il y a ce post-punk influencé par Gang Of Four à la fois malsain et radieux. Cet audacieux Angeltape est plein de curiosité et de tourments, le témoignage d'une période difficile que le groupe a vécu après son premier disque. Des sujets aussi sérieux que le deuil et le trauma ne peuvent inévitablement que laisser des séquelles dans l'expression musicale d'une formation qui a eu le temps de peaufiner ses pièces avec méticulosité. Même le son très rapeux de la basse a l'air de porter les stigmates de ces changements qu'a vécu Drahla, au contraire de la voix de Luciel qui, elle, reste complètement impassible en plus d'être délicate. Drahla est un mystère affriolant.

■ Ted



## HOMEcoming

### THOSE WE KNEW

(Copper Feast Records)

«Post-whatever-metal». Merci à celui qui a trouvé cette «définition» de la musique de Homecoming car j'en cherchais une sans rien trouver en moins de 7 ou 8 adjectifs tant à chaque nouvelle écoute, je retrouvais une autre influence et d'autres idées dans leurs compositions tortueuses. Et le groupe propose donc ces trois mots qui leur vont plutôt bien même si cela a tendance à minorer leur esprit Rock que je juge suffisamment présent pour être mentionné dès cette introduction.

L'autre «souci» (car ce n'est pas franchement un problème) que j'avais eu avec leur première production (LPO1), c'était le mixage de la batterie, là, rien à redire sur le son, le mix, le mastering, Francis Caste a assuré et place les instruments comme le chant dans des conditions optimales. Clair ou distordu, calme ou tempétueux, Homecoming peut prendre les accents qu'il veut, ça fonctionne et la multiplication des couches, des attaques et du gras ne nuit pas, en témoigne le premier assaut (un des plus brutaux de l'opus) sur «Tell me something» qui passe aisément du chaos à la quiétude d'une simple guitare qui égrène quelques notes... C'est l'un des principaux atouts des Parisiens, cette capacité à amalgamer des ambiances différentes et de les faire cohabiter avec une facilité déconcertante. Leurs titres sont assez longs (rien de dessous de 7 minutes), prennent différentes orientations tout en gardant un cap et une signature sonore

identifiable. Ils auraient presque pu ne pas découper (en 6) *Those we knew* car les transitions entre les pistes sont naturelles, ainsi le début de «Blood of my blood» semble faire écho à la fin de «Red rose», ce n'est forcément pas un hasard et je soupçonne les loustics d'avoir mis d'autres petits trucs dans ce genre dans cet album. Là-dessus (et sur quelques relances et choix de sons), on comprend ceux qui les rapprochent de Tool, belle référence, mais difficile à porter quand l'ensemble est si éloigné de la bande de MJK.

Il n'est pas évident de ne goûter qu'un peu à Homecoming pour se faire «une petite idée», ils ont choisi de mettre en avant «Shores», ils ont bien fait, plonge et approche-toi des rivages qu'ils dépeignent pour t'imprégner de leur mélange de, dans l'ordre, metal, rock, post, grunge, prog, alternatif, math et core ... ou «whatever» voire WattEver car au niveau de puissance électrique, on n'est pas trop mal. *Those we knew* est un tout qui s'écoute d'un bloc et à l'infini, c'est mon album de l'été et je crois ne pas avoir encore percé tous ses secrets...

■ Oli



## MANDIBULA

### SELF DEVOURMENT

[Kythibong Records]

Compte tenu de leur nombre impressionnant sur la planète, c'est un phénomène relativement rare de voir des musiciens d'un genre prédestiné se diriger vers un autre plus radical, qui plus est lorsqu'il est d'une brutalité et d'une sordidité à faire pâlir Rambo. C'est ce qui est justement arrivé pour Mandibula, groupe de death metal dans sa plus pure tradition, qui compte dans ses rangs des membres de La Colonie de Vacances, Les Agamemnonz, Pyjamarama, John Makay, Spelterini et sûrement plus encore. Sachant ça, le doute nous envahit de prime abord, puis à la découverte de cet excellent Self devourment, on se surprend à espérer plus d'évolutions de ce type de la part des artistes. Les membres de Mandibula n'ont pas trop l'air de se mettre en danger tant les codes du genre sont respectés à la lettre : dextérité et rapidité d'exécution des guitares et basses aux accordages très graves, blasts et rythmiques surpuissantes avec des lourdeurs absolument savoureuses (dont l'irrésistible fin de «Possessed x kill»), grunt impeccable, atmosphère dense et oppressantes... Bref, la musique du groupe a un parfum déstabilisant, certes, mais il entretient à merveille la flamme d'un genre qui, avouons-le, n'a pas subi de grandes révolutions. À quoi bon révolutionner, tant que c'est apprivoisé avec intelligence, classe et passion.

■ Ted



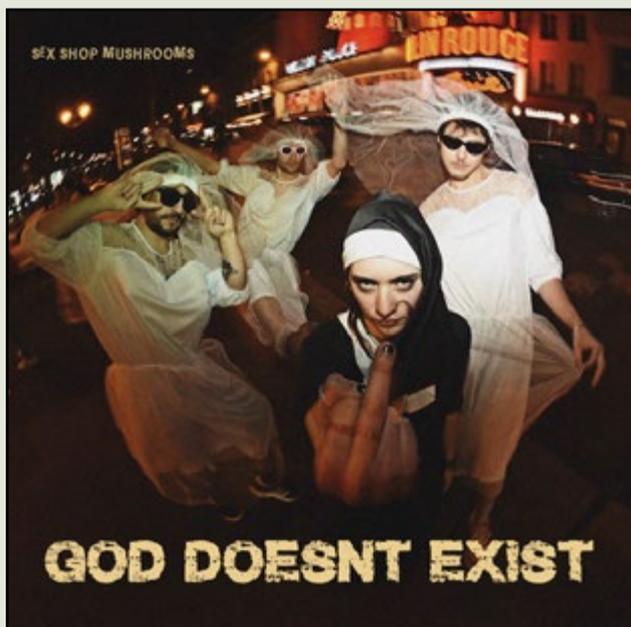
## COLLAPSUS

### JEUX II MAUX

[Autoproduction]

Jeux II maux... Mais si tu penses que tu vas te marrer en écoutant le premier album de Collapsus, tu te trompes, le trio ne vient pas jouer sur les plates-bandes d'Ultra Vomit et met davantage en lumière les maux de notre société que le fun. C'est surtout en français (sauf quand c'est mieux en anglais ... «Californiais»), les titres contiennent quelques calembours («See real killers», «Ultraviolée») mais ne donnent donc pas forcément envie de rire. Il faut dire que ce n'est pas évident de se déridier avec la surpêche ou le viol (pour reprendre les deux titres précités), le groupe préfère envoyer des textes aussi denses que directs et assume ses décalages contrôlés («La gueulante», «Zombeat») mais c'est aussi par sa musique qu'il nous incite à nous bouger. Un métal avec des idées puisées dans l'alternatif, le hard, le punk, l'indus et surtout la fusion, un beau mélange à la production soignée histoire de garder l'équilibre entre les textes et les instruments. Avant d'écouter (ou de lire) les paroles, on est donc d'abord happé par la dynamique des titres, la prise de conscience des messages, et c'est le deuxième effet Kiss Cool mes lapins !

■ Oli



## SEX SHOP MUSHROOMS

### GOD DOESN'T EXIST

[Autoproduction]

Il y a eu des courants musicaux dont on ne souhaiterait pas un petit revival : L'eurodance, le disco, la pop française des années 80, la pop française des années 90, la pop fran.... . Bref, tous ces styles qui font bien de se conjuguer au passé et d'y rester. En revanche, il y en a dans lesquels on aimerait bien se replonger. Notamment un certain courant issu de Seattle qui a secoué le monde pendant un bonne décennie lors du dernier millénaire. Alors en attendant un hypothétique retour massif du grunge, on peut toujours continuer à se pencher vers ceux qui entretiennent la flamme, et à ce titre, les Sex Shop Mushrooms ont sorti le jerrycan d'essence.

Pas besoin de tergiverser, dès la première entame du premier titre «She doesn't exist», on se prend une vague. Tout y est, dès le riff de bienvenue, la batterie dévastatrice, la grosse saturation, le chant qui casse quand il n'est pas plaintif, les changements d'intensité,... et pas de solo. Comme une réminiscence réussie de Nirvana, comme un coup d'œil à Kurt. Et la suite de ce premier LP des Sex Shop Mushrooms est tout aussi jouissive. On est en plein dedans. Le quartet parisien créé en 2022 et composé de Timothée Leporini au chant et à la guitare, Victor Cresseaux à la guitare, Cyprien Ortuno à la basse et Giulia Vinciguerra à la batterie, alterne pendant plus de 40 minutes murs sonores et accalmies mélodiques,

chant et rage. On dit souvent que le grunge privilégie l'intensité à la technique, mais ce serait déprécier l'approche musicale des Sex Shop Mushrooms qui, pour leur premier LP, font état de leur créativité pour que chacun des 11 tracks ait son identité. C'est varié, inventif, électrique, saturé, spleenétique, selon les thèmes traités : injustice, mal-être, rébellion. En conclusion, ressors ton pass vaccinal de la famille du rock'n'roll et viens prendre ta succulente piqûre de rappel qui fait vraiment du bien avec God doesn't exist, premier album des Sex Shop Mushrooms.

■ Eric



# SEX SHOP MUSHROOMS

MÊME PAS DEUX PETITES ANNÉES D'EXISTENCE POUR CE QUARTET PARISIEN QUI SORT DÉJÀ UN PREMIER LP, AUX 11 TITRES QUI SUINTENT LE GRUNGE ET DONT LA QUALITÉ EST REMARQUABLE POUR UN PREMIER ALBUM AUTOPRODUIT. ON SAIT QUE LES CHAMPIGNONS POUSSENT VITE, MAIS LES SEX SHOP MUSHROOMS ONT UNE CROISSANCE PLUS QUE RAPIDE. C'EST DONC L'OCCASION DE MIEUX CONNAÎTRE CETTE GÉNÉRATION SPONTANÉE.

**Tout d'abord, une petite présentation s'impose, Sex Shop Mushrooms, ce sont des copains de lycée, de casting, d'école de musique, vous vous êtes formés comment ?**

Globalement, il y a deux mecs qui se connaissent depuis le collège, qui ont soudainement envie de monter un groupe. Et puis on a dérapé en soirée alcoolisée, après moult bières et 2 belles rencontres, le quatuor s'est formé, depuis bientôt deux ans.

**Félicitations d'ailleurs pour un patronyme qui ne s'oublie pas. Il me fait penser à un mix entre Butthole Surfers, Screaming Trees ou Smashing Pumpkins, vous pouvez expliquer d'où vient le nom de Sex Shop Mushrooms ou c'est secret professionnel ?**

Alors déjà, on est très fiers de notre nom, parce qu'il est cool et rigolo, et on est cool et rigolo. Premier degré, on a trouvé ce blaze parce qu'on répète dans un studio à Pigalle... et les champignons c'est bon.

**Vous sortez direct un album très bien produit, aux 11 titres nickels, en autoproduction, vous pouvez développer comment vous avez réussi cette prouesse ?**

Tout d'abord merci, c'est gentil. Prouesse, on sait pas, ce qui est sûr c'est qu'on a réussi à créer une cohésion dans le groupe, ce qui nous a énormément motivé pour s'impliquer à fond. On prend du plaisir et c'est finalement ça qui nous pousse à continuer de répéter, faire des concerts et composer de manière aussi acharnée... et la thune aussi [rires].

**Comment vous écrivez ? Vous partez d'un riff, d'une ligne de chant ? Chacun travaille sa partie ou c'est plutôt création de groupe ?**

Ça va dépendre des compos, on essaie de venir avec des structures en répétitions et à partir de là ça devient une espèce d'atelier. L'idée de base va être continuellement modelée par l'ensemble du groupe, quitte à tout modifier. Parfois c'est fluide, parfois c'est prise de tête, parfois on n'est pas d'accord. On arrive toujours à s'accorder [rires] et à construire des compos qui nous ressemblent.

**Faire du grunge en 2024, ça s'est imposé comment ?**

On a défini notre style musical au fur et à mesure des compos. C'est un espèce de mélange de toutes nos influences qui nous a permis de nous orienter vers le grunge. On aime cette appartenance, parce que ça nous correspond,

même si on essaie de s'inspirer de beaucoup d'autres styles. Clairement, on fait du «new grunge», et on est admiratif de cette nouvelle vibe. On n'a rien inventé, mais on aimerait voir une forme «d'émergence» du grunge, aussi sur la scène locale. Après beaucoup de concerts, on a constaté un manque de représentation du style, même si on est entouré de copains comme les Sound Of Lies, Quiet Screammers, Down To The Wire...

**Le chant en anglais, c'est plus naturel pour vous, ou vous vous sentez de tenter en français ?**

Nan, c'est que Tim préfère chanter en anglais, parce qu'il est chiant. Premier degré, c'est plus facile pour nous de nous exprimer en anglais.

**Un track de l'album qui représente le mieux l'esprit des Sex Shop Mushrooms ?**

«Shine bright like a diamond» !

**Et sinon, vous écoutez quoi ? Vos disques références ?**

Une heure de bruit blanc sur Deezer. Alors, c'est un joyeux bordel. On essaie de foutre nos influences un peu partout. Par exemple, pour Cyp [bassiste], c'est Turnstile, pour leurs riffs, leurs structures et leurs recherches sonores. Pour Vic [guitare], actuellement, il est sur Fontaine D.C., False Heads, des groupes modernes, qui le stimulent plus à l'heure actuelle. Pour Giulia [batteuse], on part sur du gros keupon et nu metal, à la System Of A Down et Slipknot. Et pour Tim [chant, guitare], des influences comme Wunderhorse et Nirvana. Et on est tous pas mal liés au grunge, à la Deftones ou à la Korn, une grosse source d'influence pour nous.

**Vous prévoyez une tournée après la sortie de God doesn't exist ?**

Oui, c'est ce qui est prévu. On verra en fonction de nos moyens, car on est toujours pauvres, et de nos emplois du temps. Mais on aimerait bien. Notre bassiste a 27 ans, s'il passe novembre, théoriquement on est bon. On va écrire notre histoire, si Dieu le veut ! [rires]

**D'ailleurs, le grunge à Paris, ça marche bien ? Ou c'est mieux la Bretagne ?**

Bretagne For Ever. Les Bretons, on vous aime beaucoup trop, et puis la scène rock est exceptionnelle là-bas.

**Vous êtes bien présents sur les réseaux sociaux (Insta, Facebook, Youtube), c'est désormais une obligation ou c'est plutôt un plaisir de pouvoir partager l'univers des Sex Shop Mushrooms ?**

Un plaisir pour certains, une corvée pour d'autres...

**Et si Dieu n'existe pas (NDLR : God doesn't exist), vous croyez en quoi ?**

On croit en France Travail, anciennement Pôle Emploi. Alors achetez nos albums, pour pas qu'on dorme sous un pont.

**Merci aux Sex Shop Mushrooms et merci à Angie de NRV Promotion.**

■ Eric

Photos : Harshivvv







## THE OFFSPRING

### SUPERCHARGED

[Concord Records]

40 ans ! En cette année 2024, on souffle les 40 bougies de Ride the lightning ! Ca ne nous rajeunit pas tout ça même si je n'ai pas écouté cet album à sa sortie mais bien plus tard, certainement avec l'avènement «grand public» de Metallica au début des années 90', l'adolescent que j'étais a poncé le «black album», porte d'entrée vers les autres et donc tous ces morceaux cultes comme «Fight fire with fire», «For whom the bell tolls», «Fade to black», «Creeping death» ou «The call of Ktulu». D'une dizaine d'années mes aînés, les Californiens de The Offspring ont certainement pris leur claque «en direct» à l'époque et s'en souviennent encore aujourd'hui en faisant un joli clin d'œil à leurs voisins pour ce Supercharged. Une référence qui n'est que visuelle car sous les éclairs, pas de métal (même si on a quelques petits solo de gratte) mais bien du punk rock ultra léché (Bob Rock est leur inamovible producteur préféré depuis 2008).

The Offspring n'a plus rien à démontrer, n'a pas forcément grand-chose à faire des critiques, ils font ce qui leur plaît et ne se font pas prier pour le dire haut et fort dès «Looking out for #1» : «It's my way, my way, my way / And I really don't care what you say / Looking out for number one», les mecs continuent de viser les sommets avec leur savant mélange de mélodies accrocheuses, de riffs efficaces et d'arrangements de toute sorte (clavier, chœurs, petites voix...), dans la pure tradition du groupe, ce premier titre apporte du

groove mais outre son côté fun, on n'en retient pas grand-chose. Je préfère largement quand ça envoie tout droit comme sur «Light it up», encore très honnête dans les lyrics («It's the same old song that we've heard all along»), la bande de Dexter remonte sur les planches à roulettes pour du skate core à l'ancienne, ça me rappelle leurs débuts dans le sillage de Bad Religion (ceux de The offspring en 1989 avec une tripotée de tubes qu'il faut connaître comme «Jennifer lost the war», «Elders», «Beheaded» ou «Tehran» !). Je savoure cette impression que je retrouve aussi sur «Truth in fiction» avec également le retour d'un de leurs vieux thèmes de prédilection (la manipulation de l'information ici présente via les «Deepfake» scandés). Sur ces deux titres, c'est Brandon Pertzborn, leur nouveau batteur qui officie, une lueur d'espoir pour leurs prochaines compositions qui pourraient être davantage dans cette veine... Il bosse sur 4 titres de Supercharged, les autres sont assurés par Josh Freese (The Vandals, Devo, A Perfect Circle, Foo Fighters, ex-Guns N' Roses, Black Light Burns, Nine Inch Nails...) qui sait aussi comment jouer vite («Hanging by a thread»). L'énergie de «The fall guy» ou «Get some» fait aussi le job pour ces deux tracks qui font plaisir également. Je suis plus mitigé pour «Make it all right» (où l'on entend Rebecca Shoichet, une spécialiste de doublage de dessins animés ... pas étonnant donc de trouver une lyric vidéo dans ce registre même si elle n'est pas exceptionnelle) et «Ok, but this is the last time», je passe carrément mon tour pour «You can't get there from here» tellement arrangé que ça en devient ennuyeux. Et malgré de nombreuses écoutes, je ne sais toujours pas quoi penser de «Come to Brazil». Autre titre très autobiographique («All our fans, well, they're really great / But the ones from Brazil, they really take the cake») qui multiplie les fausses pistes (l'intro est encore un clin d'œil à Metallica ?) jusqu'à ce chant de supporter complètement what the fuck sur le final.

Même si c'est pour la référence, il se trouve que dans le nom du combo sur l'artwork ressortent «OG»... Original Gangster pour la version complète de cet acronyme qui souligne qu'on est fidèle à ses origines, à sa base. On n'en est pas si loin.

■ Oli



## 4 SQUARED CIRCLES

### JUST TO MAKE THEM HAPPY

[Autoproduction]

Ironiquement, les 4 Squared Circles sont issus du triangle Chalons-Sur-Saône, Louhan et Tournus. Ce quatuor de rock/funk/jazz donne déjà la note avec la jaquette de leur EP 6 titres qui s'intitule *Just to make you happy*. On y voit des lunettes de soleil sur une boule à facettes elle-même perchée sur des chaussures Derby (d'après mon papa qui était chausseur). La moitié des chansons seront chantées en français et l'autre moitié en anglais.

La galette ouvre avec «Riot of the quiet people» et son riff de gratte au son légèrement saturé qui nous mène à un funk rock bien joyeux. Le titre se suit de «Two floating souls», encore une rythmique funk, mais plus tranquille cette fois. Le chant y est plus en avant. Le titre vire presque au ska, avant que le solo de guitare rock entre en scène. «Faire comme si» sent un poil le disco, plus rapide et le premier titre en français. Un titre joyeux qui parle cependant d'une joie déguisée. «Seventh heaven» ouvre avec un kick régulier qui pourrait presque rappeler «Seven nation army» (un hommage peut-être ?), mais cela s'oublie vite lorsque que la rythmique funk déboule. La basse, mise en avant, brille sur ce titre. L'avant-dernier titre, «J'entends le bruit», ouvre avec un riff qui fait bien hommage au funk des 70's, avec une batterie qui groove bien. Les mélodies du chant nous emporte au fil du titre, et ce morceau est probablement mon préféré. L'EP se termine avec «Le cœur au diapason», un funk

bien rythmé en français qui tourne au rock sur le chorus qui m'a fait penser à Marcel et Son Orchestre. Cet album de 30 minutes nous emmène dans les divers recoins du funk, du classique des années 70, jusqu'au funk plus moderne des Red Hot Chili Peppers. Ma seule critique sera le chant en anglais qui se retrouve souvent noyé dans la musique et pas toujours compréhensible. Je trouve que les titres en français présentent plus d'impact au niveau du chant.

En conclusion, *Just to make you happy* remplit sa mission, on passe une bonne demi-heure avec le sourire en compagnie d'une troupe de joyeux lurons qui se font clairement plaisir. Cet EP se montre être une belle vitrine au projet, qui, j'en suis certain, brille encore plus en concert.

■ Jérôme\_ftb



## BLUR

### LIVE AT WEMBLEY STADIUM

(Warner Music)

Chroniquer un artiste, c'est parfois se souvenir de l'image d'une pochette. C'est entendre la musique qui a fait une partie de ce que nous sommes. Blur est un groupe dont l'histoire est connue de long en large. Neufs albums studio avec quelques variations de parcours (c'est rien de le dire). De mon côté, j'avais commencé à apprécier le groupe avec son courant britpop de l'époque de *Modern life is rubbish* ou *Parklife*. Puis, l'album éponyme m'avait particulièrement marqué. Il a notamment participé à la notoriété de Blur avec son titre «*Song 2*». Cet été, la formation originaire de Londres a posé

dans les bacs son *Live at Wembley stadium*, une opportunité de réviser sa discographie. Il faut bien dire que Blur nous régale. Cette sortie, c'est vingt-six titres répartis en deux albums enregistrés avec un son pop/garage. Excepté *The magik whip*, tous les albums sont représentés. Les amateurs des premières heures apprécieront : les 2/3 des titres du live sont sortis entre 1991 et 1997.

Le premier album du groupe (1991 - *Leisure*) est représenté par «*There's no other way*». Quitte à ne montrer qu'un titre de cette époque, Blur livre une prestation énergique qui ne manque pas de chauffer son public dans l'amorce du CD1. Pour enchaîner, le groupe fait une petite surprise avec la présence de «*Popscene*». Écarté pour la sortie du second album (1993 - *Modern life is Rubbish*), ce titre avait connu le succès plus tard sur des versions alternatives (le maxi australien avec «*On your own*» et «*Death of the party*» est dans mes étagères !). Une fois le train bleu mis sur les rails, on ne pouvait s'en maintenir à une face B. Blur propose encore cinq titres : «*Villa rosie*», «*Sunday sunday*», «*Oily water*», «*Advert*» et «*For tomorrow*». Le troisième album (1994 - *Parklife*) est également largement représenté. Tous les titres sont des classiques. On retrouve sur le CD1 «*Tracy Jacks*» dont on reprend volontiers les chœurs. Le CD2 est nourri généreusement de cette période. Damon Albarn lance joyeusement «*End of century*». Le public est chaud pour le suivre. L'énergie débordante de «*Parklife*» pointe le bout de son nez sous les aboiements de chiens. On se souvient alors de la pochette où des lévriers étaient en course. Peu importe les images, on veut sauter dans tous les





sens ! Comme pour faire un effet de contraste, Blur poursuit avec «To the end». Il se dégage de l'ambiance musicale une certaine rêverie. Dans ce style, le groupe joue également «This a low» pendant 7'20. Il est suivi par «Lot 105» et «Girls & boys» calibrés pour faire sautiller Wembley tout entier.

Les autres disques sont progressivement moins représentés. Du quatrième opus (1995 - The great escape) sont extraits trois titres. Si l'on note bien la présence de «Stereotypes» et «The universal», le titre «Country house» est encore plus remarquable. Le guitariste Graham Coxon à l'aise dans l'exercice pose un solo. Damon Albarn harangue la foule, se marre au micro et profite du moment comme d'une fête. Chaque disque possède un morceau de l'album éponyme (1997 - Blur). Sur le CD1, l'interprétation «Beetlebum» est tout simplement superbe. Comment ne pas reprendre les paroles de bout en bout ? Sur le CD2, c'est bien sûr l'électrique «Song 2» qui s'amène sous les grésillements. Et Wembley peut reprendre en chœur 'Wou ou» ! Du cinquième album (1999 - 13) ressort particulièrement «Trimm trabb» sous une forme semi-acoustique au démarrage. Le morceau progresse vers une forme plus électrique. Le live propose également des interprétations de «Coffee & TV» et «Tender». L'époque moderne du groupe apparaît avec une proposition de «Out of time» (2003 - Think tank), de «St. Charles square» et de «The narcissist» (2023 - The ballad of Darren). Autre petite surprise, la présence de «Under the westway» composée pour la clôture des jeux olympiques de Londres en 2012.

Comme prévu, ce live à Wembley est une opportunité formidable de se relancer dans l'écoute de la discographie de Blur. Quelques lignes ne suffiront jamais à peindre sa richesse. Lorsqu'on finit l'écoute de ce double album ; on a juste envie de recommencer. Superbe prestation !

■ Julien

Photos : Tom Pallant



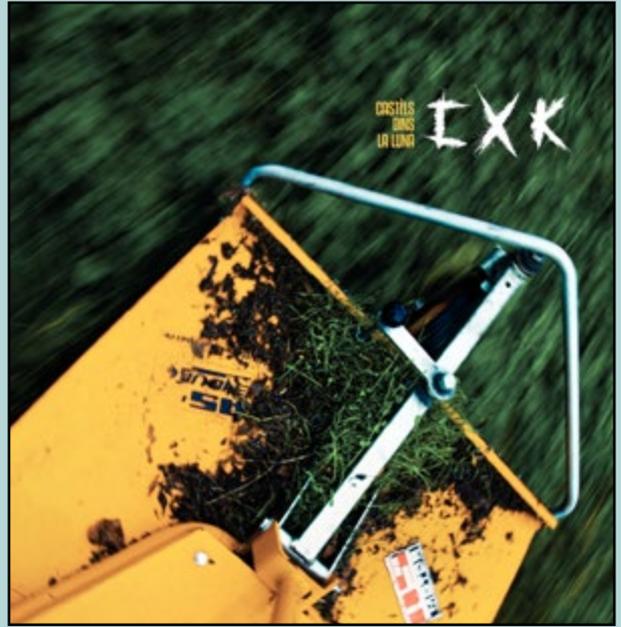
## ANNIE-CLAUDE DESCHÊNES

### LES MANIÈRES DE TABLE

[Bonsound / Do It Better]

L'inénarrable frontwoman de Duchess Says et PyPy a pris son envol en solo sous son propre nom et a délivré un premier essai en avril dernier au nom étrange : Les manières de table. Ce dernier, dont la composition a démarré pendant le confinement il y a quelques années a pris du temps à se formaliser, à arriver à maturation, le temps qu'Annie-Claude se familiarise et expérimente le potentiel de ses séquenceurs, boîtes à rythmes, et autres échantillonnages. En effet, ce qu'elle propose musicalement a un goût connu d'electro pop dansant, hypnotique avec quelques niaiseries qu'on aime bien dans le terrier, tels que des bruits d'interférences de téléphones portables accompagnés de sons d'envois de courriels dans «Phones», ou cette prise de réservation de table pour un restau avec une voix artificielle. Situé quelque part entre la new wave de New Order, la cold wave de Cabaret Voltaire et la synth pop de Kraftwerk, ce premier album questionne sur le rapport qu'ont les individus à l'art de la table et la gastronomie. Un concept projeté sur scène dans lequel Annie-Claude Deschênes sert à son public des plats expérimentaux qu'elle a préparé minutieusement, où même les ustensiles peuvent se manger (ou pas). Elle nous aura tout fait en termes d'idées, mais on ne s'attendait pas à celle-là !

■ Ted



## CXK

### CASTÈLS DINS LA LUNA

[Sirventes]

On connaît bien l'Occitanie pour la revendication et la fierté de son peuple à mettre en valeur ses racines et sa culture dès qu'une occasion se présente. Ça marche même avec les groupes de rock dont le duo toulousain CXK (pour Courtial X Kogane) qui a mis de côté l'usage habituel de l'anglais pour ce genre artistique. Forcément, leur musique déstabilise un peu dès qu'on prend le soin de s'immerger dans leur deuxième album, Castèls dins la luna, sorti en mars dernier. À tel point que j'ai cru qu'il s'agissait d'un nouvel album des espagnols de Standstill, tant le chant de Paulin est similaire à celui du catalan Enric Montefusco. Et puis, on se rend compte assez vite que plus les chansons se succèdent, moins CXK ressemble à Standstill. Il y a une forme de sensibilité comparable entre les deux entités, mais CXK met un point d'honneur à faire résonner davantage l'énergie et la sauvagerie rock, même s'ils ne sont que deux dans l'équation. Cela est grandement dû à la production de feu Steve Albini qui a mis en boîte en six jours ces neuf titres explosifs évoquant notamment la guerre russo-ukrainienne. Le tout avec un chant retranscrivant une mélancolie touchante pour donner un côté vivant à cette œuvre proposant un panel d'ambiances et de couleurs assez larges, le rendant ainsi plutôt pittoresque.

■ Ted

# LES IDIOTS



## LES IDIOTS TRÉSORS MODESTES

[10h10]

Le retour de Les Idiots avec le single «Fils de boomer» annonce un virage musical ambitieux. Le trio de chanson française à l'esprit folk-rock, né en 2015 autour de Guillaume Boutevillain (chant - Opium du Peuple) et Mikael Garcia (guitares), s'étoffe pour offrir une production plus orchestrée, marquant une transition dans leur sonorité. Là où leur premier album se voulait une transposition brute de la scène avec guitare, accordéon (Simon Barbe) et voix, ce nouveau titre intègre désormais des éléments comme le violoncelle, la batterie et la trompette, créant un espace sonore plus riche. Nous avons déjà eu la chance d'entendre lors des Francoff le titre «La belle Hortense» en live, puis d'écouter une démo qui annonçait déjà plus d'orchestration. L'album commence par «Rue des Rosiers» et on retrouve le mordant de la plume de Guillaume, le voyeur, critiqueur devient lui-même observé et critiqué... Dans «L'explorateur», nous retrouvons le goût du groupe pour la bonne chaire et la chaire féminine, mais tout en poésie. Suit «La belle Hortense» en hommage à la tenancière de Chez Hortense, bar réputé de la Rochelle. Et avec des mots pareils, il n'est pas étonnant que ladite Hortense ait fondu en larme lors de sa première fois en live, à l'extérieur de son bar. La patte Anar des Idiots se retrouve dans «Miracle en cuisine» où Jésus ne peut que transformer le vin en pisse...

Le texte de «Fils de Boomer» est à la fois tendre et mordant, jouant sur les contrastes généra-

tionnels avec une ironie bien dosée. La plume de Guillaume Boutevillain mêle des tranches de vie à ses réflexions personnelles. Il introduit ici un ton plus intime, notamment en invitant ses filles (qu'il appelle affectueusement «ses morues») sur un morceau de l'album à venir. Et c'est bien là, la seconde évolution du titre, Les Idiots naviguent sur des sujets plus intimes, avec les filles de Guillaume ou la compagne de Mikael sur «Ressauter dans les flaques». Ce nouvel opus des sales gosses de Les Idiots, intitulé Trésors modestes, promet d'explorer un éventail émotionnel encore plus large, fidèle à l'univers singulier et burlesque du groupe. Avec ce second opus, il s'ouvre plus de portes avec davantage de musicalité et un style à l'éventail plus large tendant vers le rock français tout ne négligeant pas son ADN folk. La voix de Guillaume, quelque part entre Arno et Tom Waits, trouve parfaitement sa place dans ce décor sonore avec une production plus large sans trahir l'essence des Idiots : un groupe rock-chanson aux récits toujours captivants, et de plus en plus touchant.

■ JC



# LES IDIOTS

**APRÈS AVOIR FAIT LA CHASSE AUX IDIOTS LORS DE LA SORTIE DE LEUR PREMIER ALBUM, C'EST GRÂCE À LEUR ATTACHÉE DE PRESSE, SISSI, QUE NOUS ARRIVONS À CAPTER GUILLAUME POUR LUI PARLER DE LEUR NOUVEL OPUS, REVENIR SUR L'ANCIEN ET D'AUTRES IDIOTIES.**

**D'où vient votre nom, ce n'est pas très vendeur et surtout quand on est «égocentrique, mais [sans] aucune fierté», je cite Guillaume (chant). C'est un peu paradoxal ?**

En fait, c'est une sorte de mélange entre «Les idiots», le film de Lars Von Trier et «Idiocra-

cy», un autre film. Dans le premier, des gens comme toi et moi se font passer pour des idiots lors de sorties en société et finissent par vouloir le rester à temps plein. La société est probablement moins rude et moins menaçante dans leurs yeux de personnes ayant le



fameux «petit truc en plus». Dans le second film, plus léger, un astronaute revient sur terre après des années passées dans l'espace et découvre que sur terre, tout est devenu complètement fou. Les gens s'extasiaient devant des émissions de télévision ou les candidats font des pets, les champs de blé sont arrosés au Gatorade et le président des États Unis, un rappeur, ne sort jamais sans sa Kalachnikov en bandoulière... ce film date un peu maintenant, mais au final, on n'est plus très loin de ça ! Donc, ces deux films déjà, et puis aussi tu sais, peut-être que les idiots qui nomment le groupe ne sont pas ses musiciens mais ses auditeurs... ou l'inverse ! On aimait aussi

l'idée de l'idiot, qui n'est pas méchant, est un observateur discret de ce qui l'entoure... ça fait beaucoup de raisons en fait !

**Vos anciennes photos de presse montraient «Les idiots pour les nuls», que trouve t-on comme explication dans ce livre ?**

Que des idioties !! On avait eu cette idée en résidence car il y avait une librairie associative sur le lieu, quelques coups de Photoshop et zou ! On avait notre bible rien qu'à nous !

**Votre line-up est aussi changeant que celui des Destiny Child, les deux piliers de Les idiots sont si difficiles à vivre ? Ou il y a une**

### **pénurie d'accordéonistes ?**

En fait, on a beaucoup joué en duo. Mika et Guillaume, c'est la base. La rencontre avec Arthur à l'époque a été une vraie découverte pour nous qui ne cherchions pas forcément à intégrer un accordéon à la formation, il avait plusieurs projets et donc il nous a fallu trouver des remplaçants.

Jojo, qui jouait avec Les Hurlements de Léo, a pris certaines dates, mais était lui aussi bien occupé et nous a donc parlé de Simon. On s'est tout de suite très bien entendu avec lui. Il a fait de nombreuses dates avec nous et est donc très naturellement devenu titulaire au départ d'Arthur, Jojo peut éventuellement faire ses remplacements. Simon joue en effet aussi avec Mouss et Hakim, mais on arrive à bien organiser nos plannings à tous !

**Alors que deux d'entre vous officient ou officiaient dans le groupe Opium du Peuple, groupe de reprises punk, cette formation est beaucoup plus posée mais surtout avec tes propres textes Guillaume qui sont recherchés, en plus d'être égocentriques... tu es schizophrène ?**

En fait, c'est surtout une question d'envies, les trois idiots ont plusieurs projets qu'ils mènent en parallèle. Tous sont très différents et répondent à nos besoins de création qui ne peuvent pas tous exister au sein de Les idiots.

**Vous avez sorti votre premier album en novembre 2020, mais vous avez continué à le défendre pendant plus de deux ans, la faute au COVID ou vos autres projets (Opium du Peuple pour toi Guillaume et Tan2em pour Mika, entre autres) vous prennent trop de temps ?**

Effectivement, nous avons fait ce choix d'avoir plusieurs projets. Et puis tu as raison, il nous fallait bien défendre sur scène notre premier album et la reprise des spectacles a été lente et bien bordélique après le COVID. On a composé le second album en défendant le premier.

**Quel est le retour sur ce premier album et, surtout, qui écoute Les idiots ? Des professeurs à la retraite, des punks à chiens ou les personnes qui suivent habituellement vos autres formations ?**

C'est un joyeux mélange de tout ça ! Mais les retours étaient plutôt très bons. Après, nous

sommes tous des adeptes de la scène et c'est là que le groupe prend toute sa valeur. Les albums sont des photos à un instant donné de ce que tu fais artistiquement, mais les concerts en sont le but ultime, et eux sont différents à chaque fois.

**Le retour du public et de la presse vous a poussé à sortir un deuxième album, comment s'est passé la composition ?**

On a bossé beaucoup à deux. Mika a pris les choses en main. Il capte vraiment ce que j'attends sur les textes et ça marche quasi systématiquement. Il a un regard de suite très global sur les morceaux, c'est une capacité fantastique qui a permis la réalisation de pré-productions de qualité où il a dirigé le projet vers de nouveaux horizons grâce à l'ajout d'instruments, chose que nous n'avions pas fait sur le premier album. Au final, la scène sera toujours abordée en trio, mais l'album est riche de batteries, trompettes, sections de cordes. Les personnes qui auront écouté et apprécié le premier album vont se rendre compte de suite de cette nouvelle richesse. C'est d'ailleurs ce qui a plu à 10h10, notre label, et qui leur a donné envie de nous accompagner toujours plus sur la création de ce second album. Leur aide et leur enthousiasme au quotidien ont été décisifs pour nous. Quand tu te sais bien entouré tout est possible !

**Sur le premier album, vous convoquiez l'âme de Lemmy, Sanseverino pour un fameux « Lourdes » sur la ville de pèlerinage que vous tournez en dérision, qu'elles ont été vos sources d'inspirations pour le deuxième album ? Des incantations autour de légendes ou des featurings ?**

Si on considère chaque invité pour les parties instrumentales, alors l'album est un énorme featuring ! Si on parle de chant, un morceau a été co-écrit et enregistré avec Juliette, la compagne de Mika. Le morceau « Ressauter dans les flaques » est un OVNI fantastique dans le tracklisting de l'album. Juliette a une voix magnifique et les cordes présentes sur l'instrument apportent aussi beaucoup. Une pépite quoi !

**Lors des FrancOff de la Rochelle, il y a deux ou trois ans, vous avez joué un titre en hommage à la tenancière des lieux « Chez Hortense »**

**avec beaucoup de chaleur, nous retrouvons ce titre sur le deuxième album, «La belle Hortense» qui semble ouvrir plus de production, violon, banjo, batterie ? C'est quelque chose que l'on doit attendre sur les prochains morceaux ou en live ?**

Alors là, je dis oui sur album, mais trio en live.

**Vous avez d'autres reprises en stock comme «Tout le monde le sait», traduit de Leonard Cohen ? Des textes qui parlent et que tu souhaites partager au public en français ?**

On a quelques idées, mais c'est avec des invités et ça se fera dans un second temps, après la sortie de Trésors modestes. Donc, on ne dit rien pour le moment !

**Où avez-vous puisé vos inspirations pour ce deuxième album ? C'est souvent un cap difficile à passer, le premier regroupe des années de travail alors que le second arrive après deux ou 3 ans, soit une période plus courte ?**

Après le COVID, j'avais vraiment envie d'écrire sur des choses plus personnelles. La période «sans concerts» m'a permis de passer énormément de temps avec mes enfants, je n'avais jamais pu le faire avant, j'ai beaucoup écrit sur eux, ou à la lumière des moments passés avec

eux. Ça n'est pas l'unique thème de l'album, mais clairement il y a un truc, on ne peut pas le cacher ! Du coup, quand tu as des sources d'inspiration à domicile, c'est plus facile. Pour la musique, Mika encore une fois à amener plus de richesse sur l'ensemble et du coup sur chaque morceau pris un par un également.

**Il y a un côté régressif dans les titres des chansons «Les sales gosses», «Ressauter dans les flaques»... Il y a un besoin de régression ou, au contraire, vous êtes toujours restés de grands enfants et vous n'en faites qu'à votre tête ?**

«Nous resterons des gamins appelant «pinards» les plus grands vins. Nous chantons pour les vauriens, les gavroches, les traines savates, les ivrognes et leurs chiens !» C'est une phrase issue d'un des morceaux du nouvel album qui répond à ta question.

**Parlons de la pochette de l'album : ce n'est pas «con comme une valise sans poignée», mais il n'y a pas de roulette... il y a toute votre histoire dedans ?**

**Tous les Trésors modestes ?**

C'est tout à fait ça, on trimbale tout, et tout le temps. Collectionneurs compulsifs d'histoires





de vie ! Que des petits bouts de tissus qui n'ont de la valeur que pour ceux qui connaissent leurs histoires.

**La pochette du premier single intrigue, que regardez-vous ? Un signe cabalistique ?**

En fait, un hublot présent sur le mur du studio. Désolé si ça brise ton rêve cabalistique (rires). Ce single, c'est l'histoire d'un mec un peu perdu dans une époque où il veut comprendre les paroles de Jul pour plaire à ses enfants ! Le morceau est drôle, la musique est sautillante, on y trouve en plus de notre trio un invité à la trompette. On trouvait bien de commencer à présenter l'album par cette chanson qui nous ressemble.

**Sinon cela fait quoi de jouer en commençant en tongs et de piquer une paire de groles au public ?**

Oublier ses chaussures de scène quand tu pars en tournée, c'est vraiment la honte !! Du coup, on a réussi à en faire un élément du spectacle !

**Finalement, êtes-vous les idiots utiles ?**

On dirait «nécessaires» !

**Une question idiote que je n'ai pas posée ?**

Tu as mis pas mal de niveau dans tes questions, bravo !! Merci beaucoup pour ton soutien et cet échange.

**Le mot de la fin ?**

«Bienveillance», ça serait tellement plus agréable à tous les niveaux s'il y en avait un peu plus !

**Merci à Guillaume et Sissi.**

■ JC Forestier  
Photos : JC Forestier





## NORNA

**NORNA**

(Pelagic Records)

Quand les deux membres d'Ølten, en l'occurrence Christophe (guitariste) et Marc (batter), ont partagé un titre de leur opus Mode («Gloom») avec Tomas, leader du cultissime Breach et initiateur de The Old Wind et Terra Tenebrosa, ils devaient être ravis. Raccourcir la distance entre la Suisse et la Suède pour un titre, c'est pas mal mais pourquoi jouer ensemble dans un nouveau groupe ? Certainement que l'idée a été semée à ce moment en 2015... Elle a germé, résisté au COVID et Norna est né. Un premier opus, Star is way way is eye, sort sur un confidential label norvégien en 2022, mais les connections de Tomas font le job (il a aussi participé à un titre de The Ocean) et Pelagic Records offre une plus grande exposition au nouvel album qui ne porte pas de nom.

Si les groupes évoqués à l'instant ne te sont pas inconnus, tu sais déjà que Norna part avec un haut degré de sympathie et tu ne seras pas surpris que le trio œuvre en terres doom/sludge/post-metal. Les zicos helvètes sont amateurs de riffs lourds et lancinants tandis que le chanteur suédois aime quand ça hurle, pour ne léser personne, ils font tous trois ce qu'ils préfèrent. Le résultat se tient en six titres, découpé en deux parties (pour mieux coller au vinyle, pourquoi pas cette superbe édition gold ?) même si chaque pièce fait largement son poids et ne se digère pas aisément. Je ne sais pas comment les mecs ont écrit leurs morceaux, mais sur

certain, il semble assez évident que le chant n'arrive qu'en tout dernier. Non seulement les parties instrumentales se suffisent quasiment à elles-mêmes, mais en plus, la voix se rajoute à l'ensemble comme une couche supplémentaire, jamais comme un élément qu'il faudrait mettre en avant, comme si Tomas se fondait dans la masse et cherchait à suivre les déchirements des guitares et la brutalité de la batterie plus qu'à imposer ses lignes et ses maux. L'ensemble forme un sombre chaos où les respirations sont fugaces (l'intro de «Shine by its own light» ne contient qu'une lointaine saturation !) et la volonté d'oppresser prédomine. On se sent écrasé de bout en bout, la masse des riffs et des effets pèse tant que quand arrive «The sleep», on est à bout de force et on ne peut que s'effondrer en subissant les derniers coups de butoir. D'autant que ceux-là sont un peu plus rapides et puissants que d'autres («Samsara» paraît doux à côté).

Éreinté par ces quarante minutes, il faut impérativement changer de disque pour conserver sa santé mentale et ne pas transformer le cerveau en bouillis. Mais il est déjà trop tard, Norna a un truc qui fait qu'on a envie d'y retourner, quand bien même ça va de nouveau nous faire mal.

■ Oli



## LUCIDE

### L'ADVERSAIRE

[Autoproduction]

Cela peut sembler étrange de commencer par une image pour présenter une œuvre musicale, mais tout comme moi qui ai débuté par l'artwork de L'adversaire en recevant cet album de Lucide, ton regard se portera d'abord sur cet étrange et beau visage énigmatique, sortant d'une pénombre habitée par son fantôme, son double, sa face cachée. De cette image (du graphiste Pierre Gacquer) on pourrait en tirer mille histoires, scénarii, récits. Et on pourrait en faire autant de la musique de Lucide. Notamment parce que les textes en français, poétiques et sombres, sont à interprétation libre, où chaque auditeur pourra y trouver sa signification. Mais on peut juste suivre le chant puissant de Fran V. et se laisser embarquer par la musique de Pierre V.. Un champ musical entre Faith No More et Porcupine Tree, où le métronome oscille entre rock et metal, avec quelques touches prog. Des variations musicales entre révolte et rêverie comme peut l'être la nature humaine. Pour ce deuxième LP, le duo met donc en musique et en vers les tourments de l'âme. À toi de plonger dans le regard envoutant de la pochette pour nager dans une musique toute aussi magnétique et captivante, à en perdre toute lucidité.

■ Eric



## MIDSCALE

### MOVEMENTS

[Autoproduction]

Formation parisienne fondée en 2021, Midscale s'est offert un premier LP nommé Movements en avril dernier, après un EP paru il y a deux ans et demi. On regrette de ne pas les avoir découverts plus tôt tant ces huit titres indie rock/shoegaze/post-rock sont exaltants pour nos écoutilles. S'inscrivant dans un registre proche de Slowdive, DIIV, Bdrmm ou encore Film School (la liste est longue comme le bras), on comprend bien que Midscale a des mélodies aériennes et des riffs aux sonorités denses à revendre par palettes. Parfois, on y trouve même des petites ritournelles de guitares façon cold wave pour appuyer la mélancolie qui transpire abondamment dans leurs morceaux. C'est vraiment ce yoyo entre chaud et froid, puissance et sérénité, combiné à une interprétation parfaitement maîtrisée qui nous séduit le plus chez Midscale. Ce chemin qui, par exemple, nous amène à quasiment verser une larmichette en écoutant la délicieuse «Bleeding in the backseat», puis quelques temps après à se voir brimbaler comme un con sur «Peat» (dont la voix est incroyablement proche de celle d'Anthony Gonzalez d'M83), tout en se laissant bercer facilement par des morceaux idoines tels que «Love» (qui porte bien son nom») ou «Lush». L'avantage, en plus, c'est qu'avec ce genre de disques, le temps n'existe plus.

■ Ted



## WOOTZ

### WELCOME NONE

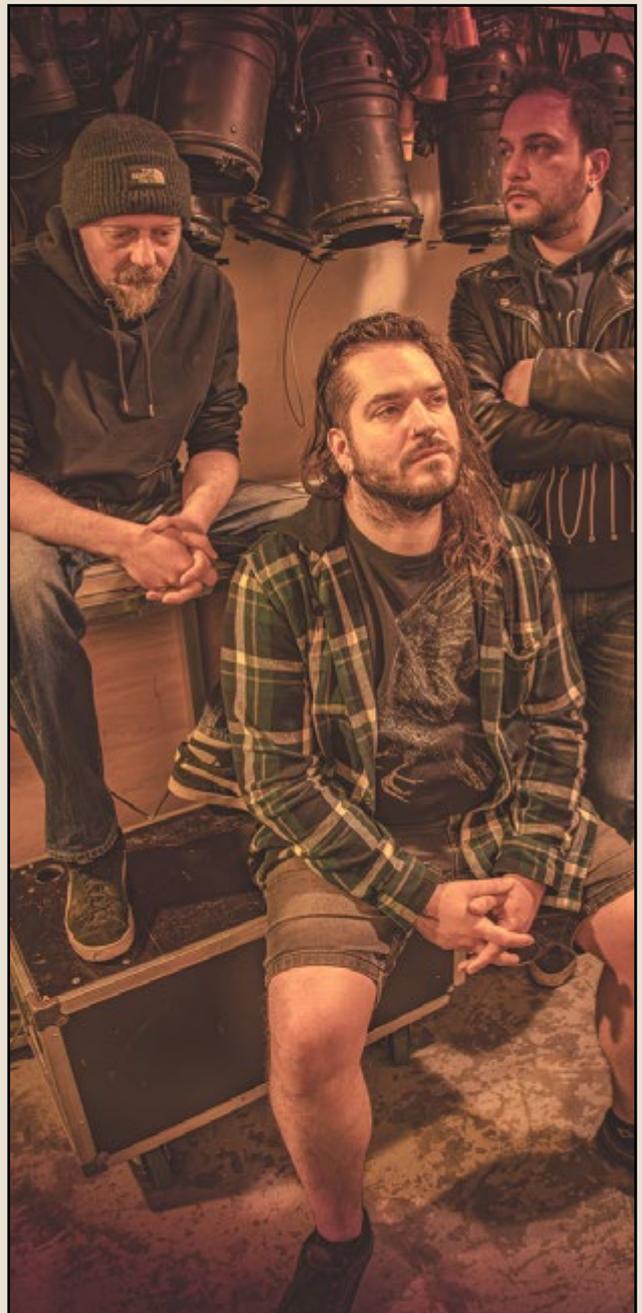
[Autoproduction]

Le nom Wootz est d'abord apparu dans ma boîte mail, puis ensuite sur la pochette de l'album, mais avant de débiter le travail pour cette chronique et la recherche de quelques infos, je n'avais aucune idée de ce que ça pouvait être. Pourquoi pas un nom inventé ? Que nenni ! Le wootz est un acier de qualité supérieure riche en carbone fabriqué au Sud de l'Inde pour des sabres depuis le cinquième siècle. C'est celui principalement utilisé à Damas pour forger les plus belles épées du Moyen Age... avec celles de Tolède bien entendu. Quel rapport avec Wootz, le trio de Montbéliard ? Aucun. À part le nom, donc. Un nom qui sonne comme une onomatopée qu'on pourrait aisément placer au-dessus d'un lasso qui fend l'air pour aller choper une tête de bétail. On est en effet bien plus proche du chaud désert que d'un métal de luxe.

Welcome none (les gars ont de l'humour et d'autres références métalliques) présente donc 8 titres facilement identifiables comme «stoner» : saturation lourde issue des seventies, chant qui mixe groove et mélodie, rythmiques qui attaquent quand il faut, riffs qui traînaient ou qui tracent la route... Les Doubistes cochent toutes les cases, n'inventent rien, mais le font avec talent. Puisant dans les vieilleries (Black Sabbath pour l'imagerie diabolique) et quelques groupes modèles (Kyuss pour le son), Wootz réchauffe les chaumières en variant les cadences et me touche davantage quand ils prennent le

temps d'exposer leurs idées («At your side», «Welcome none», «Focus»), les notes semblent alors plus efficaces. Ainsi, quand il sort du schéma traditionnel riff un peu bourrin / solo / rythmique qui tape, le groupe ajoute de la nuance et gagne en personnalité, même s'il faut bien avoir des morceaux un peu plus nerveux pour faire ressortir ces excellentes tracks plus «cool».

■ Oli





## IRNINI MONS

### UNE HABITANTE TOUCHÉE PAR UNE MÉTÉORITE

[Dur et Doux / Another Record / HViV]

Deux ans après un EP qui lançait de belle manière son aventure musicale, le quatuor lyonnais Irnini Mons (pour rappel, fondé par des ex-Decibelles) revient avec *Une habitante touchée par une météorite*. Un premier LP qui en dévoile un peu plus sur cette entité rock qui n'a jamais caché son goût pour les belles mélodies et les structures malléables, pour les jeux de chants captivants, et les facéties textuelles divertissantes.

Je ne sais pas si c'est le fait d'être un peu familier avec Irnini Mons, mais l'écoute de ce nouvel album m'a paru beaucoup plus fluide que leur EP. Preuve véritable d'une mue qui a fonctionné, et d'une formation qui s'est trouvée sur le plan de la création et de la direction musicale. Le quatuor prend d'assaut le spectre indie-rock avec un clin d'œil à peine dissimulé aux années 80, avec un style post-punk aux guitares à la fois funky, lourdes et aventureuses. On peut y voir aussi, à travers ce chant français éhonté, un lien avec tout un pan de la culture rock hexagonale de l'époque («Elis police» aurait pu tout à fait être chanté par Elli Medeiros ou Lio). À ce titre, les parties vocales ont été soigneusement travaillées avec de belles polyphonies, des vocalises croisées ou bien des leads partagés entre les hommes et les femmes du groupe. Ce dernier démontre une communion sur ce point-là assez saisissante pour mettre en lumière des textes

emplis d'ironie et d'espièglerie.

Mais ce *Une habitante touchée par une météorite* révèle également un contraste musical intéressant. L'explosivité rock («Maudit destin», «Quelqu'un de bien», «Bonne journée», «Montagnes ambrées») cohabite assez aisément avec la quiétude de certaines plages (dont la très jolie «Toi là») ou avec des moments plus frétillants («T'as pas peur», «La glace à l'italienne»). La force et l'intrépidité artistique sous contrôle de ce premier album d'Irnini Mons a éveillé progressivement chez nous un sentiment d'attirance intense, un peu comme le développement d'une pellicule qui passe dans différents bains et qui dévoile toutes les couleurs, les contrastes et les reliefs de ce qui a été capté. À ce sujet, et pour terminer cette chronique, saluons le très bon travail de production de Rémi Gettliffe (Last Train, Dirty Deep, The Wooden Wolf, Undervoid...), un Alsacien planqué en pleine campagne et passionné de son à l'ancienne, qui a su tirer à merveille le meilleur d'Irnini Mons. Espérons que ce «meilleur» le soit encore davantage au prochain épisode des excitantes aventures de Fanny, Sabrina, Guillaume et Valentin.

■ Ted



# IRNINI MONS

**NOUS SOMMES VRAIMENT RAVIS D'AVOIR PU ÉCHANGER UN PEU AVEC IRNINI MONS, UN GROUPE FRANÇAIS À SUIVRE, ASSEZ UNIQUE EN SON GENRE DANS LEQUEL SE MÊLENT POLYPHONIE, ROCK, ESPIÈGLERIE ET UN PANEL DE CONTRASTES SAISSANTS... EN LANGUE FRANÇAISE. LEUR PREMIER LP CONFIRME LES BONNES IMPRESSIONS DE LEUR EP, ET ON ENCORE SOUS LE CHARME, C'EST PEU DE LE DIRE.**

**Après plusieurs écoutes attentives, votre nouveau disque commence à devenir mon album de chevet au moment où j'écris ces lignes ? Ça vous surprend ou pas quand quelqu'un vous dit ça ?**

Ça nous surprend pas, ça nous fait plaisir ! Mais c'est vrai qu'en tant qu'artiste, se rendre compte qu'on peut profondément toucher les gens, c'est un cap à passer. Ça peut être toi qui nous dit ça, ou bien cette personne qui vient nous avouer que notre concert l'avait fait pleurer... Y'a un petit sentiment de travail accompli qui fait du bien. Donc merci !

**Je dis «commence» car, en ce qui me concerne, il a mis une plombe à vraiment prendre forme dans mon cerveau. Pourtant les morceaux, en apparence, sont d'un style abordable. Est-ce que finalement c'est ça la définition de la «bonne pop» ? C'est-à-dire un style facile d'accès mais pas prémâché ?**

Sans doute, en tout cas c'est plutôt flatteur ! Le côté pop de l'album a été plus un constat post création qu'une direction qu'on s'est donné, sachant que la seule boussole qu'on se donne est d'éviter de tomber dans des stéréotypes, des clichés de genre, on essaie toujours d'avoir un pas de côté !

**Je dis «pop» un peu de manière paresseuse, mais Irnini Mons, c'est bien plus que ça. Les années 80 semblent avoir été une décennie qui vous a inspirée sur ce premier album, je pense au post-punk d'abord, et puis je sens également une légère inspiration, voulue ou non, du côté de la scène rock française de cette époque, ça doit être dans cette façon assez libre de chanter en français qui me fait dire ça... Un mot à dire là-dessus ?**

C'est rigolo car on écoute vraiment peu de rock français 80's, mais on comprend totalement le rapprochement ! Pour rigoler dans le van, on se met parfois du Richard Gotainer, et on apprécie la liberté et l'absurdité du chant en français, ça

doit forcément nous influencer. On a fait un vrai travail de dédramatisation à ce sujet, il a été beaucoup boudé ces dernières décennies dans le rock, [plutôt associé à Indochine ou Superbus] et il commence à revenir sur le devant de la scène. En tout cas, ça nous amuse beaucoup d'écrire dans cette langue, ça ouvre le chant des possibilités et forcément, ça nous fait puiser dans des influences qui ne sont pas tout à fait évidentes.

**Qui se cache vraiment derrière votre quatuor ? Des rockeurs purs et durs qui se mettent à la pop, ou des «poppeux» qui se mettent au rock ?**

Des adolescent.es rockeurs purs et durs qui ont maintenant 30 ans et ont (heureusement) élargit leur goût !

**On sent une forme d'espièglerie, si ce n'est pas du sarcasme, dans votre musique, et ce pour tous les sujets que vous abordez dans vos textes (la vie au bureau, la glande, les violences policières...). Quand le moment est venu d'écrire vos textes, aviez-vous déjà préparé en amont des thématiques précises, ou vous êtes plutôt du genre à écrire au dernier moment quand tout est déjà composé ?**

On avait des envies de thématiques pour quelques morceaux. Par exemple, «Elis police», on savait qu'on voulait écrire quelque chose de politiquement engagé (pas toujours évident) dans l'album. Le chant arrive effectivement une fois que le morceau est presque intégralement composé, mais c'est pas à la dernière minute, genre bâclé, parce que le texte et le chant sont vraiment importants pour nous ! C'est juste un ordre qui nous convient. On fonctionne par atelier d'écriture à 4. On ne vient pas forcément avec un thème, parfois juste avec une phrase de l'un ou l'une d'entre nous, mystérieuse ou terre à terre, et hop on déroule le fil toutes et tous ensemble !

**Je me trompe en disant que vous avez mis un gros focus sur l'organisation du chant depuis ce premier album ? C'était une priorité sur ce disque ?**

Oui, clairement ! Déjà, avec la composition de notre premier EP, on avait décidé qu'on chanterait tous et puis on avait déjà développé un amour pour les polyphonies vocales. Donc forcément, pour la composition de l'album, on a mis les voix au centre ! Sabrina a étudié l'harmonie et l'écriture musicale, du coup on adore soigner les arrangements de nos voix et jouer sur les harmonies à quatre. Et puis franchement, ce sont des bons moments de fun en studio ! Rémi Gettliffe, qui nous a enregistré, est friand d'arrangements vocaux et de petites parties «chorales». On s'est éclaté.

**Peut-on affirmer qu'Une habitante touchée par une météorite pose les bases de ce que sera Irnini Mons dans le futur ?**

Non, car on ne se met aucunes barrières et on laisse les portes ouvertes. On ira là où nos nouvelles inspirations nous mènent !

**Y'a-t-il un artiste ou une formation qui, quand vous l'écoutez/découvrez, vous suggère instinctivement la phrase suivante : «Tiens, on dirait Irnini Mons !» ?**

Hmmmm, en fait ça ne nous arrive pas trop souvent, mais par contre, dès qu'on entend un projet avec des voix polyphoniques, ça fait tilt. Après, il y a des groupes qui nous font penser à nous dans leur manière de composer et d'appréhender la musique, genre des groupes avec qui on a partagé la scène et qu'on adore : Mossai Mossai, Gros Cœur et Fontanarosa.

**Le disque est notamment sorti chez Dur Et Doux, connu pour ses projets totalement barrés. Comment s'est fait le deal, la rencontre ? Vous connaissiez bien le label ? Et qu'en pensez-vous ?**

C'est via Alexandre Albessard, notre tourneur, que nous avons intégré le roster Dur Et Doux ! D'abord en booking, et par la force des choses iels nous ont également soutenu-e-s sur l'album ! Honnêtement, on connaissait pas trop les groupes qui étaient chez elleux, on vient pas trop de cette scène très pointue, mais on est ravi-e-s de faire partie de la famille !!

**À l'heure où je prépare cette interview, il ne reste que 9 vinyles en vente sur Bandcamp. C'est plutôt parti vite on dirait. Une réédition est-elle prévue ?**

Trop bien, merci pour l'info ! On en a encore quelques uns, venez les acheter à nos concerts !

**Qu'est-ce qui vous énerve le plus chez Irnini Mons, de manière générale ? Et au niveau de la vie d'un groupe ?**

Ce qui nous énerve le plus chez Irnini Mons... baaaaah rien, on s'adore. Et au niveau de la vie d'un groupe, il y a beaucoup de choses énervantes, comme la précarité du milieu, le manque de curiosité des gens, les labels qui ne produisent plus d'artistes émergents, la place de + en + importante que prene les réseaux, et tellement d'autres trucs !

**Si l'un de vos titres était en playlist sur une grosse radio hertzienne, cela causerait du doute en vous, ou vous prenez tout ce qui vient ?**

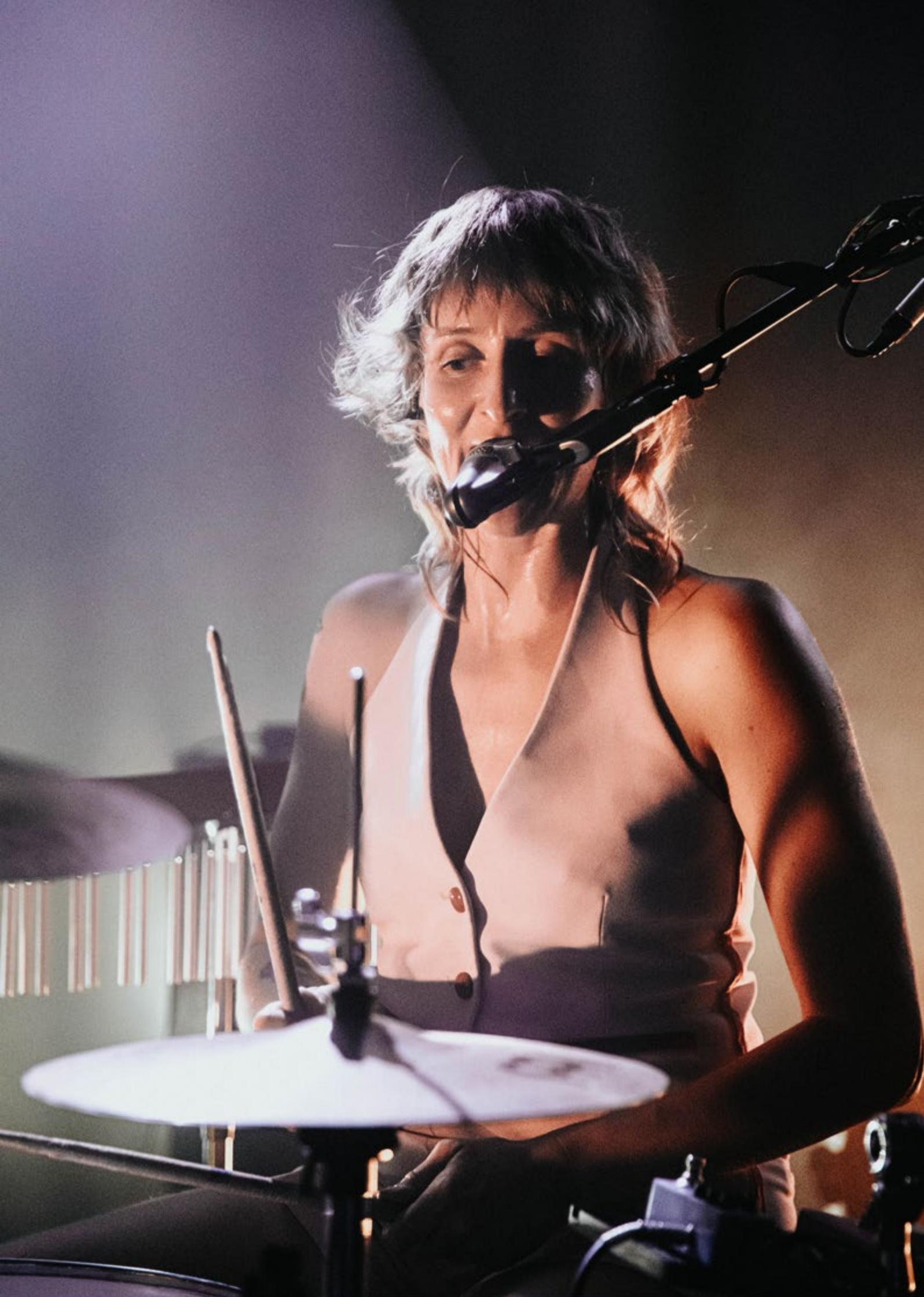
Pas sûr qu'on accepterait que notre musique soit associée à une pub McDo, mais bon, une playlist sur une radio hertzienne...

**Dernière question : De quoi en fait l'avenir proche ou lointain d'Irnini Mons ?**

On va être beaucoup sur la route ces prochains mois, et on prépare un nouvel EP !

**Merci à Dur et Doux et aux Irnini Mons.**

■ Ted  
Photos : Oofzos





# IRNINI MONS + LYSISTRATA

## MARCHÉ GARE, LYON

LE MARCHÉ GARE, L'UNE DES SALLES EMBLÉMATIQUES DU ROCK INDÉPENDANT À LYON, NOUS A UNE FOIS DE PLUS OFFERT UNE SOIRÉE DONT ELLE SEULE À LE SECRET. SITUÉE DANS LE QUARTIER DE LA CONFLUENCE, CETTE SALLE À L'AGENCEMENT ATYPIQUE, DERNIER VESTIGE DU MARCHÉ DE GROS, CONTINUE DE PROGRAMMER DES GROUPES QUI MÉRITENT LE DÉTOUR. J'AI EU L'OCCASION DE M'Y RENDRE POUR DÉCOUVRIR DEUX FORMATIONS PHARES DE LA SCÈNE NOISE, POST-PUNK ET INDIE ROCK : IRNINI MONS ET LYSISTRATA.



On commença par le quatuor local et à parité parfaite : Irnini Mons. Les Lyonnais que je souhaitais découvrir depuis longtemps sur scène, étant aussi des nouveaux membres d'un collectif cher à mon cœur Dur et Doux, je compris pourquoi. Fébrile et devant la scène avec mon appareil comme à chaque début de concert, je fus transporté par la performance du groupe. Une énergie débordante pour porter un set parfaitement maîtrisé. Comme beaucoup de groupes de cette scène, le live est plus parlant car on y ressent réellement l'énergie punk rarement retranscrite en studio. La qualité so-

nore était au rendez-vous même si les paroles étaient difficilement audibles. Le tout fut porté par une lumière changeante et relevant par moment du défi même pour un photographe aguerri. On passe d'une atmosphère sombre en contre jour à des pleines lumières parfaites pour l'objectif. Conquis par cette découverte live qui a une grande maturité musicale et scénique, il fût malheureusement temps de prendre l'air pendant le changement de plateau.

Les réputés Lysistrata ont démarré fort leur



IRNINI MONS



IRNINI MONS





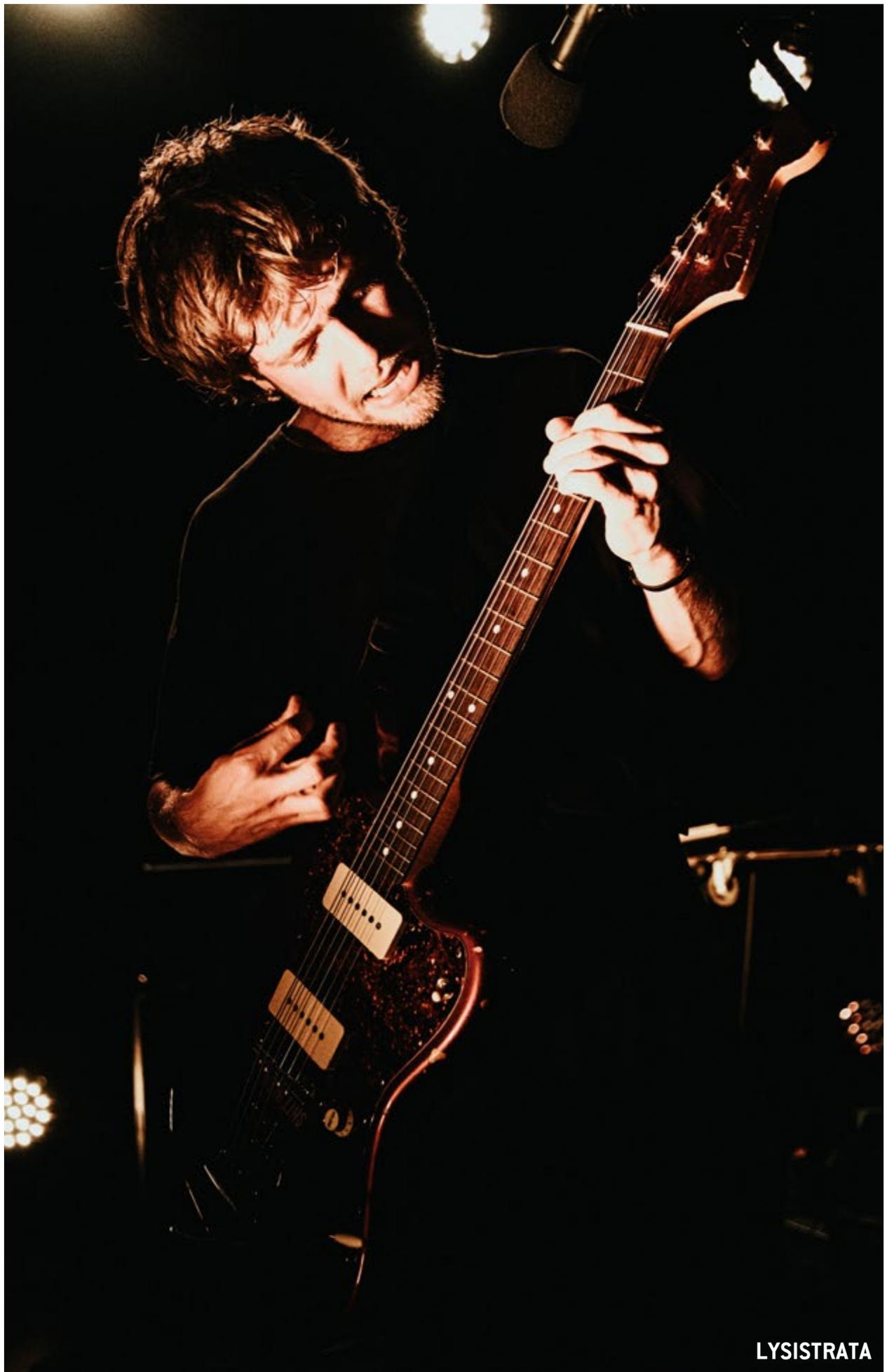
LYSISTRATA

set noise devant un public très vite conquis en témoigne les danses dans la fosse dès le début. Je fus chahuté en bord de scène, ce qui est bon signe. Le groupe ne s'embête pas d'un show lumière puisque celle-ci était d'un orange fixe parfait pour un photographe. Était-ce juste pour cette date ? J'ai beaucoup écouté le groupe sur les plateformes et je fût comblé de voir leur énergie et musique parfaitement retranscrites sur scène. A noter que je prend toujours un moment sur les concerts pour écouter sans shooter les groupes à un endroit où la qualité paraît meilleure que devant la scène. S'il me fallait pinailler, j'ai ressenti par moment une qualité sonore brouillonne ne faisant pas hommage à certains morceaux, mais c'est le risque de la musique live. À noter la

prestation scénique très forte du groupe porté par leur batteur chanteur et une basse et guitare endiablée.

**Encore une belle soirée au Marché Gare qui nous a confirmé sa programmation de qualité (merci à eux pour l'accréditation). Que ce soit Irnini Mons ou Lysistrata, difficile de désigner une véritable tête d'affiche, tant les deux formations se sont montrées complémentaires. Les amateurs des styles présents ce soir là furent comblés !**

■ Nicolas Bevernage aka Oofzos  
Photos : Oofzos



LYSISTRATA



LYSISTRATA





LYSISTRATA



LYSISTRATA







# LE GRAND DÉCLIN

## LE GRAND DÉCLIN

[Autoproduction]

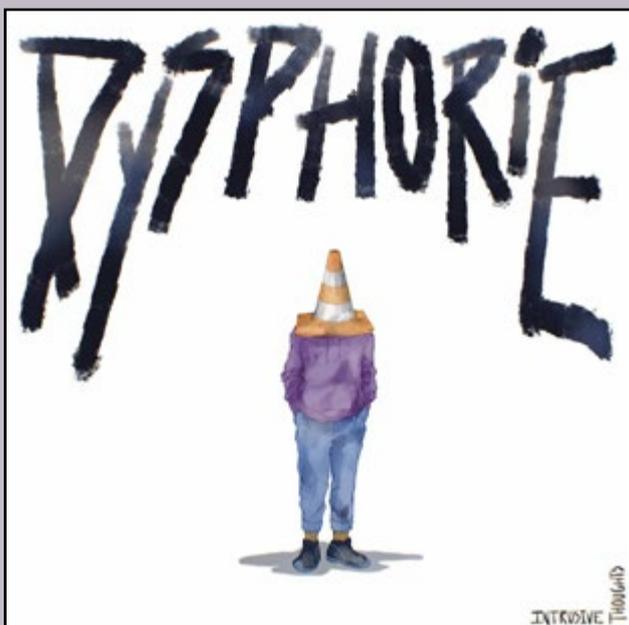
Le Grand Déclin est un nouveau projet qui associe Lussi (chanteuse de Mypollux, Lussi in the Sky) et MaaAx (bassiste de The Etherist, guitariste de Dawn of the Tigers et qui jouent des deux instruments ici). Mis en avant comme un duo, ils sont entourés de gens de confiance pour faire progresser leurs idées. Ainsi pour les parties batterie, c'est le très expérimenté Aurélien (Zuul Fx, Satan Jokers, Iceland...) qui apporte autant de poids que de groove et la production est assurée par l'équipe du 1543 Brothers avec au mixage le guitariste de X-Vision, Chris Edrich, qui a travaillé avec pas mal de monde derrière les consoles (les deux précédents groupes de Lussi, mais aussi Smash Hit Combo, Leprous, Klone, The Ocean, Hypno5e...) et au mastering, Pierrick Noël (No Terror In The Bang, ten56., Princesses Leya...).

Tu l'as compris, sur le papier, Le Grand Déclin promet beaucoup... Et on n'a pas tort d'y croire car le résultat est largement à la hauteur de cette espérance ! Le chant de Lussi est fantastique, sa capacité à passer de la clarté à l'ombre, de jouer avec les phrasés et les tonalités sied parfaitement à l'ambiance installée : un post-metal mélancolique où le calme fait, en permanence, face à une menace et où les moments de relâchement ne durent pas (le magnifique «The church of blasphemy» a réussi à coller de très belles images à ces impressions). Tout n'est pas pesant, on a le droit à quelques attaques incisives comme sur «Black star» qui nous pilonne,

mais brille aussi par ses chœurs carrément envoutant. Le mélange des émotions apporte une dimension particulière à cet EP (qui dure 30 minutes et peut donc aussi être considéré comme un LP !) et qu'il est difficile de comparer à ce qui existe déjà, un morceau comme «In my cave» peut ressembler à ce que faisait The Gathering avec Anneke van Giersbergen, mais les trois autres en sont plus éloignés, se rapprochant d'atmosphères plus black ou plus rock.

S'il n'est pas évident de décrire Le Grand Déclin, il est très facile de l'écouter et de le réécouter, les promesses du projet sont tenues quant à l'écriture et l'enregistrement, maintenant, il faut passer par la scène et connaissant le talent de Lussi pour emmener avec elle son public, là aussi, on devrait être satisfait...

■ Oli



## INTRUSIVE THOUGHTS

### DYSPHORIE

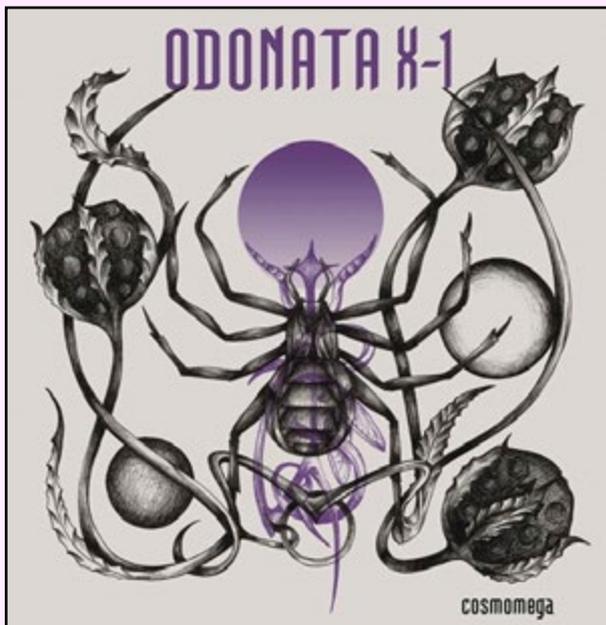
[Before Collapse Records]

C'est souvent dommage de réduire un album à l'écoute d'un single. À tort, on se dit qu'après tout, si le groupe a choisi de sortir un titre parmi tant d'autres, c'est que cela doit être le meilleur de l'album, et qu'à lui seul, il doit être un bon résumé. Prenons ce premier LP d'*Intrusive Thoughts*, qui débute avec «*Bedbugs*», un premier track rapide, sec, avec une linéarité prononcée, du pur garage noise qui semble poser les bases. On pense partir sur ce style pour la suite, mais s'ensuit «*Mep3oct*», plus indie rock, avec une basse sautillante, une guitare plus en retrait et un chant plus mélodique et sensuel, qui chamboule l'impression première. Déjà étonné par ce changement de braquet que «*The sphere*» débute avec une guitare en arpèges, claire et gracieuse, qui passe ensuite en riff noise pour accompagner le chant de Sakina Hmito. Et hop, j'ai à nouveau perdu mes repères. Le quatrième titre «*Hey*» nous prend par la main pour un quasi retour vers la pop des années 90, quand «*The pill*» se termine en explosion noisy malgré un démarrage très soft. C'est un tourbillon, et ça va continuer de tourner tout au long de *Dysphorie*, à en avaler la boussole.

Pour un premier album, Clément Bordiga à la batterie, Audric Auffray à la basse, Raphaël Perez à la guitare et Sakina Hmito au chant explosent les codes en combinant la rugosité du noise avec des partitions mélodiques intimes, dans des tracks bipolaires où la furie succèdera à la grâce

d'une musique harmonieuse. Un tout premier LP que l'on verrait plutôt sortir après quelques démos et autres EP, mais non le quatuor de Rouen sort l'album référence direct. C'est du post-noise, post-garage, je ne sais plus trop mais au diable les étiquettes, mélange donc P J Harvey, The Dodoz, Yeah Yeah Yeahs et même un peu de Fiona Apple, et tu obtiendras *Intrusive Thoughts*. Avec un tel mix, tu comprendras qu'il est inutile d'essayer de vouloir résumer ces 30 minutes de délice en un seul titre, alors prends toi une demi-heure pour déguster *Dysphorie*, ... et prévois même quelques heures supplémentaires parce que la galette devrait continuer de tourner.

■ Eric



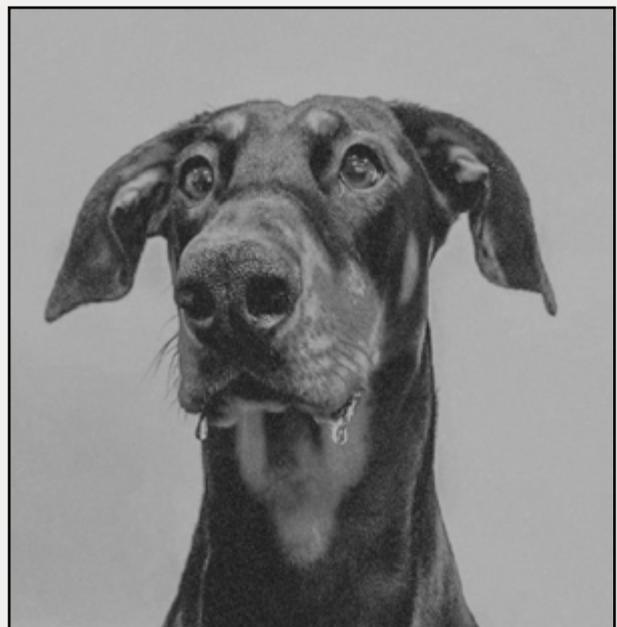
## ODONATA X-1

**COSMOMEGA**

[Les Disques du Tigre]

Créé en 2020 sous le nom Odonata (terme générique pour les insectes comme les «libellules») en formule duo (Fabienne et Steff), le combo devient un trio (avec une batteuse depuis remplacée par Stéphane) et a ajouté un «X-1» pour la sortie de son deuxième album. Estampillé «stoner doom psychédélique» jusque là, le groupe a quelque peu accéléré les tempos et a taillé dans le gras pour proposer quelque chose de plus rock n' roll, même si l'influence des seventies reste bien présente. Les six pistes sont marquées par le chant qui change d'intentions quasiment à chaque morceau, il peut se faire discret ou incantatoire, il peut être «particulier» voire dérangeant (selon moi en tout cas, j'ai beaucoup de mal avec «La grande giostra»), aérien, électrisé, parlé ou simplement différent avec les interventions de Piero Nord sur deux titres. Ces variations comme les choix d'instruments (le didjeridoo) ou d'ambiances apportent beaucoup d'exotisme à l'ensemble qui garde sans souci son étiquette «psychédélique». Aventurier dans l'âme ? Amateur de voyages ? Cosmomega t'en propose sans bouger de chez toi...

■ Oli



## BIG SPECIAL

**POSTINDUSTRIAL HOMETOWN BLUES**

[SO Recordings / Silva Screen Records]

On lui a laissé sa chance, plusieurs fois même, mais rien n'y fait. Si Postindustrial hometown blues était sorti il y a 10-15 ans, notre perception sur ce premier LP du duo anglais Big Special aurait très certainement changé. En réalité, ce n'est pas complètement de leur faute non plus. Sur disque, les gars défendent d'ailleurs très bien leur style opulent mâtiné de post-punk, d'électro, de slam-rap, de blues et même de soul. Le seul problème, et il est capital, c'est que les anglais ont cette fâcheuse tendance à composer des titres qui nous rappellent (beaucoup trop) de formations et d'artistes qui cartonnent, dont l'évident Sleaford Mods. Quand ce n'est pas les voix chantées qui sont semblables, selon les titres, à la manière et au timbre de (au choix) Julian Casablancas (The Strokes), Alex Kapranos (Franz Ferdinand), Mike Skinner (The Streets), Joe Talbot (Idles), Paul Rogers et j'en passe. Mais ce n'est pas tout ! Comme s'il n'y avait pas assez de musiciens sur la vague du revival post-punk anglais, les Big Special plongent les quatre pieds dedans et tentent vainement de trouver leur place en élargissant les styles. Une très mauvaise idée, car on se retrouve finalement perdu et confus dans la longueur de ce premier disque sans personnalité de Big Special, qui n'est pas «big», et encore moins «special».

■ Ted



## SOVIET SUPREM

### MADE IN CHINA

[Budde Music]

Pas de respect du plan quinquennal chez le Soviet Suprem, un comble ! Mais du fait de leurs différentes activités (La Caravane Passe, musique de spectacle, musique de film pour Toma aka John Lénine, projet solo pour R.Wan aka Sylvester Staline), il a fallu attendre un peu plus pour découvrir la suite de Marx attack. Si on était un peu plus sérieux dans nos questions, on aurait pu leur demander pourquoi aller encore plus à l'Est, mais on a préféré jouer comme eux, avec les mots, bref, on ne sait pourquoi (question de politique plus à l'extrême droite qu'à gauche en Russie ?), mais le centre de gravité de ce nouvel album a quitté les rives de la Moskova pour l'Empire du Milieu. Direction l'Asie avec Made in China, un titre qui permet à la fois de rester en terres communistes et d'évoquer nos liens étroits avec ce pays qui semble si loin.

Même s'il est originaire de la tradition nippone, le maneki-neko est devenu un des symboles de l'Asie, la plupart porte bonheur, certains vous invitent à aller vous faire foutre. Bienvenue dans un monde où tout est propice à surprise et parfois sens dessus dessous. Le premier titre est celui qui donne son nom à l'opus, c'est un des meilleurs tant pour son rythme et son flow qui nous chopent à la gorge et son écriture qui est juste dingue du fait de la densité de références («génération qui buvait du Wu Tang») et de jeux de mots à la ligne («J'ai délivré les livreurs des livres rouges / Libéré l'quartier rouge du libre-

échange / J viens retourner les dames chinoises / On va mettre le Huawei dans la case»). Le ton est donné, d'autres morceaux arrivent à ce niveau, mêlant esprit festif et textes ciselés notamment «Woke wok», «Ping pong» et «Coco», tous placés sur la «première face» du skeud. Au milieu de cet empire d'essences de Soviet, on découvre une des autres facettes de ces grands mabouls : la chanson française décalée. Le très beau «Qui complot» pourrait être un titre écrit par Bobby Lapointe et chanté par Lenine Renaud, les mots s'entrechoquent sur un délicat oreiller instrumental. Dans la même veine pleine de douceur, on fait «La course aux armements» où est ciblé tout ce qui tue... Les autres tracks sont moins mélodiques et plus influencés par le hip-hop avec un renfort soit de samples orientaux, soit de musiques minimalistes («Du coup», «La face»), ou un vrai sens de vouloir faire la fête et de ramener un folklore dansant dans des thèmes assez marqués («Same same», «Mao»). Et quand le shaker reste branché et qu'on mixe un peu le tout, on se retrouve avec un big «Tattoo» qui honore l'autre Carlos (pas Ilich Ramírez Sánchez !). Comme la plupart se trouvent en face B, ça laisse le choix de l'ambiance aux possesseurs du vinyle.

Personnellement, je ne choisis pas, Guangzhou écoute Soviet Suprem, c'est pour cette communauté d'influences, ce melting Pol Pot d'idées, cet amalgame de sonorités et d'exquis mots qui font voyager et cultivent les esprits curieux.

■ Oli



# SOVIET SUPREM

C'EST SYLVESTER STALINE QUI NOUS A FAIT L'HONNEUR DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS CONS. R.WAN A SMASHÉ SES RÉPONSES AVEC QUELQUES MASH UP DONT LE SOVIET SUPREM A LE SECRET.

## **Duo ou collectif ?**

Duo collectiviste.

## **Rock ou rap ?**

Internationale musique et révolution du dance-floor

## **Écrire ou chanter ?**

Écrire : tous au chant !

## **Boby Lapointe ou Raymond Devos ?**

Raymond Devos pour la musique des mots, Bobby pour les maux de la musique.

## **Didier Super ou Ultra Vomit ?**

Didier qui vomit sur Macron.

## **La Caravane Passe ou Java ?**

Jah vanne et la Java passe à la cave.

## **Suprême NTM ou suprême de volaille ?**

Il y a 3 ans, je me suis installé dans un village en Occitanie, des rumeurs ont circulé disant qu'un membre de NTM emménageait dans le coin. Ils ont confondu Soviet Suprem avec Suprême NTM ! Depuis, on me demande régulièrement des nouvelles de JoeyStarr ! Ça vaut bien un suprême de poulet jaune de l'Aveyron !

## **Flic ou voyou ?**

Les pires voyous sont parfois les flics.

## **Zubrowka ou Ruskova ?**

Légende du Kremlin.

## **L'internationale ou Marx attack ?**

Made in China.

## **Clip de «made in china» ou clip de «woke wok» ?**

Tous les clips du soviet sont des chefs d'œuvre, allez les regarder ...

## **Le Molococo ou l'Élysée Montmartre ?**

Des cocos pas molo qui font le putsch à l'Élysée.

## **Noix de coco ou coco à la noix ?**

Les cocos ne sont jamais à la noix, ils ont la tête dure mais le cœur tendre.

## **«Made in Japan» ou «Made in rock'n'roll» ?**

Made in China et wok n'roll sur du Deep Purple sans Johnny.

## **Lutte des Clash ou politique anti-Trust ?**

Toute la musique que j'aime, elle vient de là, elle vient de la blouse [de travail].

## **Robert Hue ou Philippe Poutou ?**

Un gros poutou sur la barbe à Robert.

## **Poutine ou poutine ?**

Tabernacle, ce québécois de Vladimir a toujours la frite, ostie de calice !

## **Xi Jinping ou Kim Jong-un ?**

Je trouve les deux un peu trop mous...

## **Khrouchtchev ou Castro ?**

Didier croute chef, notre dj, et sa fidèle gastro...

## **Ping tong ou penis de table ?**

Mao en tongs met ses balles sur la table [contrepèterie].

## **Marché de Wuhan ou marché Barbès ?**

Je dis pangolin virus sur tajine pruneaux et je remets deux chauves-souris dans le kamoulox ! Et pour l'anecdote, je suis allé jouer à Wuhan en 2010 avec Java. Je me souviens très bien du marché aux animaux... Contrairement à Beijing qui a été nettoyé de ses échoppes de rue, on pouvait côtoyer à Wuhan, petite ville provinciale de 10 millions d'habitants, la Chine traditionnelle, les petits

stands, les restos dans la rue et les buildings immenses, hyper modernes. Nous jouions au bord du Yang Tsé Kiang sur une scène en extérieur, il faisait beau ce jour-là, mais on ne voyait pas le soleil à cause de la pollution...

Il y avait un parterre d'officiels dont des militaires au premier rang, un groupe de punk chinois de Beijing assurait la première partie... Je me souviens de la chanteuse slamant sur le premier rang et choquant l'assistance ! Notre concert fut magique, une dame qui traduisait tous mes discours entre chaque chanson a fait «La boulangère», une de nos chansons, c'était surréaliste. Je pense que c'est nous qui avons apporté le COVID en Chine avec une baguette !

**Merci R.Wan, merci aussi à Julien chez Math Promo.**

■ Oli

Photos : Tijana Pakic



# HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Gui de Champi, comment vas-tu ? On est reparti comme en 40, non ?

Je ne parle pas du climat politique mondial et français nauséabond ambiant, mais bel et bien de cet échange de tuyaux qui attaque sa quatrième saison sans mollir. Enfin, il me semble. Je viens de passer huit jours quasi non-stop sur la maquette du fanzine papier qui récapitule nos épisodes précédents, et on s'est encore fait découvrir de la bonne came. Bravo mec ! J'aurais dû finaliser ça pendant l'été, mais que veux-tu, on ne se refait pas... Merci donc les conquis sociaux et la Sécu pour cet arrêt de travail et ce temps inopiné octroyé, et bien rentabilisé. Le premier de ma carrière, dis-donc ! Quand le chirurgien qui devait opérer ma hernie inguinale m'a prescrit deux semaines, j'avais l'impression d'abuser, mais vu comment j'ai douillé les jours qui ont suivi, j'ai très vite relativisé. Et me suis plongé à fond dans le logiciel Scribus dès que je n'étais plus shooté au paracétamol à l'opium. Pour le résultat que tu as pu voir. Enfin, à l'écran parce qu'il reste

encore 2-3 bricoles à peaufiner avant d'envoyer à l'impression le HuGui(Gui) #3, mais ce n'est plus qu'une question de jours. Pas de repos pour les braves, occupons-nous de ces nouveaux tuyaux tant qu'on est chauds, le nez dans les conduits. Pas vraiment le choix tu me diras, la deadline des articles pour le prochain mag est dans moins de 10 jours... Bordel, on ne serait pas dans le jour de la marmotte, là ? Le réveil sonne et je suis encore à la bourre. Bill Murray sort de ce corps !

Qui vais-je donc te présenter ? Hum, si le zine avait été prêt avant ta virée parisienne fin septembre, j'aurais sûrement opté pour Luran Hibberd et sa power-pop UK ultra cheesy, mais on l'a vue ensemble en concert (il a fallu bien se laver les dents après, tellement c'était sucré) donc ce n'est plus vraiment une découverte. J'avais quelques tuyaux de secours de différents calibres dans mon sac mais en traînant sur Facebook, je suis tombé le 30/09 sur un post de Salim (ex chanteur de Sixpack et Go





Public!]) dans le groupe Amis qui aiment Burning Heads. Il partageait un tuyau qui lui venait justement de Thomas, le batteur des Burning. La coïncidence était trop marrante. Ton premier tuyau de la saison précédente c'était Schedule 1 (punk froid du Canada), qui t'avait été soufflé par Fra, chanteur des Burning, qui le tenait lui-même de Tomoï. Dommage qu'il ne s'appelle pas Guillaume ce Thomas car sinon, ça aurait été un partenaire de tuyau du tonnerre. Et c'est ainsi que mon premier tuyau de cette quatrième saison me vient de Salim, par l'intermédiaire de Thomas, et c'est Third Ego.

Ce qui m'a fait cliquer sur le lien Bandcamp, outre Salim disant avoir pris une gifle, que c'était une tuerie et nous priant d'y aller sans retenue, c'est la présence de Jean Morreau, aka Orange dans Third Ego. Si son nom/pseudo ne t'évoque rien, le gang d'Amsterdam dans lequel il tenait la gratte dans les années 90's-00's devrait lui t'interpeler : NRA ! Oh pinaise, en voilà un band qui avait la classe, notamment Aziz, son chanteur, et que j'ai eu la chance de voir moult fois en concert à Montpellier. Notamment fin 2001, lors d'une tournée «Punky Reggae Party» avec High Tone et les Burning (décidément, ils sont partout ceux-là !), qui passait par Victoire 2. J'avais chopé la mononucléose à cette période, j'étais au fond de mon lit à 20h tous les soirs tellement j'étais rincé, mais il était hors de question de rater ça. No way ! Fort heureusement, le running order c'était NRA, Burning Heads, puis High Tone pour clôturer. Autant dire que j'ai acheté ma

veste de pompiste BH à JBe au stand, et ai filé me coucher avant le dub des Lyonnais.

Au sein de Third Ego, qui existe depuis début 2020, le frerot Jean est chanteur lead mais a aussi contribué à la composition de l'actuel unique album, Third Ego, sorti fin 2022. Il se contentait des chœurs dans NRA, mais j'ai reconnu sa voix direct, ainsi que de nombreux plans de guitare. Le riff des premières secondes de «Hear me now» qui ouvre le disque sonne Hot Snakes à fond, puis on est complètement happé par ce punk-rock mélodique et mélancolique. Enfin, c'est toujours mon cas après la vingtième écoute. Rien de foncièrement original tu me diras, et sûrement que je suis conditionné par une part de nostalgie et de l'énorme capital sympathie dont bénéficie NRA (tout autant apprécié à l'époque par les jeunes que nous étions, imbibés de skate mélo californien, que par la frange punk plus underground/DIY), mais je trouve que ce nouveau groupe a lui aussi une classe folle. Dans ces 12 titres composés pendant le COVID, Third Ego alterne des moments plus posés et magiques («Escape», «Paying again»), avec d'autres où la rythmique de Rene Ten Brink (basse) et Edwin Van Voorbergen (batterie) se veut plus vélocité («Take the time» ou l'excellent «Need you»), tandis que la guitare de Jeroen Blom se montre elle plus intense que jamais, s'autorisant même souvent quelques incartades solistiques qui ne devraient pas te déplaire. Attends donc de tomber sur «Wait», probablement mon morceau préféré, même si les autres cités (et j'ai oublié «Scars») sont loin de démeriter.

Un seul album au compteur pour l'instant, mais le deuxième est en train d'être mixé, m'a informé Rene avec qui j'ai échangé quelques mails, et les gars sont chauds pour venir en France en 2025. Affaire à suivre. En parlant de Rene, j'ai vu qu'ils avaient ouvert à Amsterdam cette année pour un concert de The Cooper And Forest Pooky Experience. Le monde est petit... Pour finir, peut-être que comme moi après avoir poncé ce disque, tu voudrais ressortir quelques vieux NRA. Bonne attitude, c'est ce que je viens de faire ce matin, enchaînant Leaded (1997), New recovery (1999) et Machine (2003). Pour la petite anecdote, si le groupe avait signé sur Dialektik Records pour



New recovery, c'est grâce à mon pote Charlie Batalla, que tu as croisé le mois dernier. Il a pas mal bougé au cours de sa vie tumultueuse, dont un passage à Nantes, à traîner avec les Zabriskie Point, bosser pour Dialektik et faire ainsi l'entremetteur entre les Hollandais et Stéphane Moreau, le boss du label. Histoire qu'il raconte dans son récent et premier bouquin, *La vie est à nous* (hop, coup de projo et promo pour un pot). La vie et surtout la parole est désormais à toi, mon ami. Que penses-tu de Third Ego, quel est ton tuyau ? Dis-moi tout.

Salut Guillaume Circus !

Je vois que l'opération de ta hernie inguinale n'a pas (ou peu, mais alors très peu) annihilé ta bonne humeur et ton bon goût. Je n'irai pas jusqu'à parler de ton humour, parfois un peu douteux, comme lors de ma dernière virée parisienne pour aller visiter l'exposition *Metal - Diabolus in Musica* (très bien d'ailleurs) à la Philharmonie de Paris. Oui, nos lecteurs doivent savoir qu'il a fallu attendre d'arriver devant la Tour Eiffel pour que tu me dises que les fameux anneaux symbolisant les Jeux Olympiques, que j'ai vus tout l'été à la télévision et que je voulais admirer sur place, avaient été retirés la veille de ma visite. Ça aurait pu nous permettre d'éviter de traverser tout Paris pour rien, va ! Tu m'en as presque refait une bonne le soir même quand, après s'être enquillé deux groupes de plus ou moins bon goût dans un Supersonic

bondé, et alors qu'on prenait place au plus près de la scène pour profiter du concert de Lauran Hibberd, tu me lances, trois minutes avant le show : « Euh, en fait, je ne suis pas certain que ça soit si bien que ça sur scène ». J'ai cru que j'allais te crever les yeux, mais trop de témoins à la ronde et puis, réflexion faite, j'aurais été malin à te ramener sur mon dos jusqu'à ton chez toi qui était, le temps d'une nuit, un tout petit peu mon chez moi. Au final, le concert du trio anglais (avec une ligne de basse sur bande) s'est révélé très agréable, et surtout très appréciable en prenant du recul et en profitant du mix impeccable. Pour les Parisiens, le meilleur endroit pour écouter un groupe au Supersonic, c'est au niveau du merch, ok ? On a bien fait de repartir avec un disque à la fin du concert. Lauran me l'a même dédicacé, avec un cœur à côté de sa signature. Sweety !

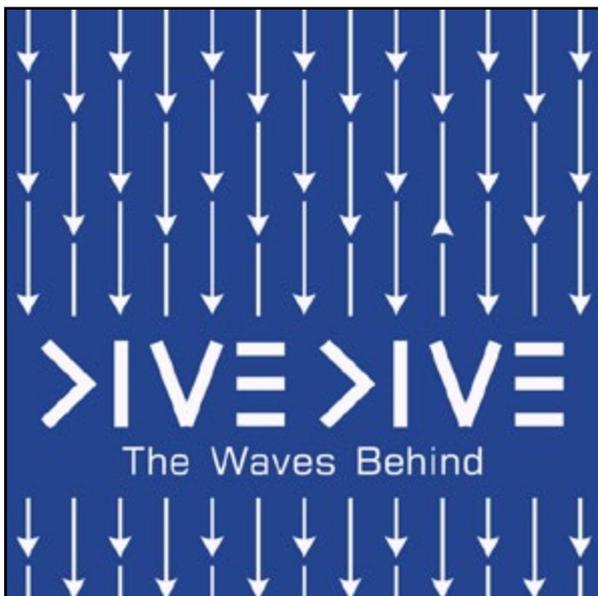
La dernière fois que je suis venu chez toi, c'était deux ans plus tôt, le 26 septembre exactement. Le lendemain de mon anniversaire. Je venais de passer une matinée avec un client et j'ai profité du voyage pour passer l'après-midi et la soirée en ta compagnie. Quand j'ai débarqué dans ton appartement, tu commençais la mise en page du premier numéro de ce fanzine. Rassure-moi, tu commençais, n'est-ce pas ? Je peux l'avouer sans rougir car on en a déjà reparlé librement ensemble, mais la première heure assis sur ton canapé à te regarder

trafiquer Scribus m'a filé quelques vertiges. Disons plutôt que j'ai eu un peu peur. Le conseil de te faire lire le mode d'emploi du logiciel est une des meilleures choses que j'ai «demandée» de faire dans la vie, car tu te débrouilles comme un chef, et j'ai hâte d'avoir dans les mains le troisième numéro qu'on va s'efforcer de faire voyager dans la France entière. Rendez-vous dans un an pour le bouclage de la saison 4 qui démarre... MAINTENANT !!!!

Un tuyau venant de ce cher Tomoï des Burning Heads, c'est (très) souvent du tout cuit ! Car en plus de Schedule 1, et au risque de me répéter encore et encore, c'est ce cher Thomas qui m'a notamment rendu accro à Sharp Shock. Notre homme est effectivement un excellent client quand il s'agit de placer, au détour d'une conversation, le nom d'un groupe qu'il vient de voir en concert ou qu'il écoute en ce moment. C'est tellement naturel chez lui de balancer un trésor sans crier gare. Car, en plus de (très bien) raconter des histoires, il a l'ouïe fine pour découvrir les talents. Third Ego en est un, incontestablement.

C'est marrant que le tuyau te provienne de Salim (un gars très sympa, on avait échangé par mail et au téléphone quand on montait l'interview de Go Public! pour le W-Fenec et qu'Oli me réclamait tous les jours des photos du groupe, photos... qui n'existaient pas encore !), car pas mal de morceaux de Third Ego m'ont rappelé l'excellent premier album de Go Public! et toute cette scène qui a pu influencer les deux groupes, Hüsker Dü et NRA en tête. En parlant de ces derniers, je ne les ai malheureusement jamais vus sur scène et pourtant, des plateaux des Burning Heads, j'en ai vus quelques-uns. NRA sonnait avec beaucoup de classe, et je suis bien content de retrouver un de ses membres dans un nouveau projet. D'ailleurs, ça mériterait quelques recherches sur le sujet, mais on m'a soufflé à l'oreille il y a quelques mois que des gars de NRA remontaient un projet avec Pit Samprass, l'ancien guitariste chanteur des Burning. Purée, quel qu'il soit, ce projet va sonner.

Third Ego tourne également en boucle depuis hier, et je me le suis enquillé trois fois de suite durant ma pause déjeuner que j'ai finalement passée en quasi intégralité devant mon PC à remettre en forme un acte de scission de copropriété comportant division de lots et changement d'affectation de charges. Oh meeeeerde, les souvenirs de l'écoute



de ce génial disque de Third Ego seront à tout jamais liés à cet acte notarié de malheur ! Mais non, je vais préférer le souvenir quasi intact de cette première écoute, un dimanche après-midi d'automne, frais et ensoleillé. Clairement, j'adore ce disque, surtout le méga tube «Take the time» (auto désigné meilleur morceau du disque) avec ses accords tendus, sa caisse claire qui va bien, cette entêtante mélodie vocale et le refrain béton qui, lui aussi, va très bien. Moi qui étais en train de faire une cure de punk hardcore avec Long Knife et les géniaux Drug Church, j'ai replongé la tête la première dans ce punk rock mélodique brûlant et tellement émouvant. Punk rock ruined my life ? Non mon général, le punk égaye plutôt mon existence à l'instant même où défilent dans mes écouteurs le génial «Escape» (putain, on n'était pas loin d'un morceau qui aurait porté le nom d'un des meilleurs albums de qui tu sais !), l'émouvant «On your way» et le poignant «Paying again». Sans oublier «Nothing» et son refrain complètement fou ! Purée, c'est dingue comment ces types peuvent sublimer quatre accords et une rythmique entendue mille fois. J'ai une préférence pour les morceaux plus mid-tempo que pour les titres plus rentre-dedans («Wait», «Need you»), même si j'ai un sacré faible pour «Scars» qui clôture l'album. Sans parler de superproduction, l'ensemble est intelligemment arrangé, avec des guitares de partout, de belles voix doublées et un basse/batterie toujours à l'affût. On sent des gars concernés, jouant avec les tripes et loin de faire de la figuration. Emballé (oh oui !)

c'est pesé, je prends le tout, et plus qu'une fois s'il vous plaît. Car sur disque, c'est très bien, mais j'imagine que sur scène, ça doit valoir aussi le coup. J'en toucherai un mot à Forest Pooky tiens ! Merci Guillaume pour ce tuyau de qualité et qui va figurer en tête de gondole pendant la prochaine quinzaine (de semaines). Tu commences fort, et il est fort à parier que Third Ego sera dans mon prochain top five des quatre saisons confondues de HuGui(Gui).

Moi qui pensais qu'on allait démarrer en douceur, c'est loupé. Alors moi aussi, je vais sortir de l'artillerie lourde. Tellement lourde que j'ai été assez surpris que tu ne te sois pas déjà intéressé à mon tuyau qui s'appelle Dive Dive. Le nom ne t'a rien évoqué à ce que j'ai pu comprendre, mais pourtant, tu en connais <sup>3</sup>/<sub>4</sub> des membres. Et oui ! Si je te dis Ben Lloyd, Nigel Powell et Tarrant Anderson, ça va mieux ? Eureka (Machine), mais c'est bien sûr ! Oui, les respectivement guitariste, batteur et bassiste de Dive Dive ont été (et sont encore pour deux d'entre eux) membres des Sleeping Souls, le support band de Frank Turner. Certes, tu peux penser que je ne suis pas allé chercher ce tuyau très loin, mais à quoi bon se compliquer la vie, n'est-ce pas ? Pour le coup, autant je connaissais (vite fait) une partie du background musical de Frank Turner, autant je n'avais pas vraiment fait de recherches approfondies en ce qui concerne les types qui accompagnent le prodige anglais depuis la fin des années 2000. Si bien que j'ai sauté sur l'occasion de découvrir Dive Dive lors de la sortie plus ou moins confidentielle de The waves behind en 2019. Confidentielle car uniquement disponible en ligne et jamais pressé, ne serait-ce qu'en CD. Ça limite le champ d'action, tu ne trouves pas ? Je ne suis même pas sûr que le groupe ait joué quelques concerts pour fêter la sortie de ce quatrième album. C'est fort dommage, car je le trouve attachant.

Si The waves behind est le quatrième album, c'est qu'il y en a eu trois auparavant. Titting at windmills est sorti en 2005, tandis que Revenge of the mechanical dog sort en 2007 (Frank Turner a déjà réquisitionné trois musiciens pour partir en tournée et enregistrer des disques) et Potential en 2011. Le succès de Turner aidant, Dive Dive a certainement dû être mis en pause. Le guitariste chanteur, Ja-

mie Stuart, a dû l'avoir un peu mauvaise, tu ne penses pas ? Le gars a un groupe qui marche pas trop mal, et il se fait chiper ses zicos qui se retrouvent à tourner comme des mabouls et avoir un certain succès. Un peu comme les gars de Nawak Posse qui voient ce bon JC Forestier rejoindre l'équipe du W-Fenec, tout en continuant ses activités initiales. Hasardeux comme comparaison, mais bon...

The waves behind, donc, est un sacré coup de cœur : un patchwork musical assez savoureux, avec beaucoup de pop («Old man», mon titre préféré), quelques envolées rock'n'roll (l'excellent «Lion weight», «Sludge», «Better off»), et même des plans math-rock («The back of my hand»). Je pense que la voix de James Stuart devrait te plaire, aussi emo que pop, tandis que les sonorités britanniques ne te laisseront pas insensible. Je suis de mon côté plus attiré par les plans de guitare assez subtils de la paire de gratteux, et j'ai une nette préférence pour le jeu du batteur dans Dive Dive que ce qu'il a pu faire avec Frank Turner. Cet album est riche en mélodies (ça peut sembler indigeste à la première écoute, mais ça vaut le coup de s'accrocher) et en chansons qui font mouche (rien à dire là-dessus). Ce disque aurait mérité une sortie physique, mais ne pas pouvoir le défendre en tournée a peut-être refroidi ses membres qui ont voulu éviter de se prendre, financièrement parlant, une cartouche. Je suis allé écouter les premiers disques, mais c'est bien celui-là que je préfère, et il mérite d'être mis en avant dans le cadre de nos échanges épistolaires.

Que serait devenu Dive Dive si Ben, Nigel et Tarrant n'avaient pas rejoint The Sleeping Souls ? Dieu seul le sait. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, Dive Dive est bien mort et enterré. Nigel a quitté les Sleeping Souls il y a quelques années et a remonté The Exact Opposite avec... Jamie Stuart (pas rancunier l'oiseau). Le groupe a sorti Skill issue, son premier album, en mai dernier. La prod est plus roots, mais les chansons tiennent la route. Pendant ce temps-là, Ben et Tarrant sont toujours sur la route avec Frank Turner, et The Sleeping Souls a également sorti l'an dernier un premier album qui déboîte. Just before the world starts est une petite bombe, et le groupe a recruté un chanteur qui n'est autre que Cahir

O'Doherty (Jetplane Landing, New Pagans). T'as capté pourquoi ça me plait, hein ? En tout cas, j'espère que tu arriveras à t'y retrouver au milieu de ce petit micmac et que tu prendras plaisir à écouter Dive Dive !

Salut Gui de Champi, toujours dans le jazz à ce que je vois ! J'étais content de ce bon petit tuyau sorti de derrière les fagots, et assez confiant de ce que tu allais penser de Third Ego. Comme on l'a dit, c'est vraiment du punk-rock de tête de classe et qui en a. Aucune méritocratie, en descendant de NRA, c'est de la reproduction sociale à balle... NRA, balle, tu l'as ? La cible était facile à atteindre. Hum... comme tu le vois, je n'ai pas non plus perdu mon humour.

Quand avant de te lancer dans le tien (de tuyau) tu m'as demandé si je connaissais Dive, j'ai cru que tu me prenais pour le perdreau de l'année qui n'avait pas suivi le nouveau groupe de Laurent et Zakky (ex Copper Blue, tout à la fois chouette groupe de Lyon et titre d'album de Sugar), changeant de batteur et reprenant à zéro avec Dive (chouette groupe de Lyon et titre d'album de Burning Heads). Il y en a qui ont de la suite dans les idées. Mais non, c'est donc de Dive Dive qu'il s'agit. Galaxie Frank Turner, je vois le genre, tu as joué la carte de la facilité, mais tu es tout excusé car en général c'est quand même toi qui oses davantage t'aventurer en terrain glissant et m'amener dans des contrées qui me sont inconnues et tu as tapé relativement juste. Je mentirais en



disant que ces Anglais vont détrôner qui que ce soit dans mon top 5 de tes tuyaux, mais j'ai passé un bon moment à l'écoute de The waves behind et Potential. Pas eu le temps de creuser plus, on est un peu contraint par le temps. Je réfléchis en même temps que j'écris et je me demande si on ne va pas inverser les rôles dans la rubrique « Qu'est-ce qu'on a fait des tuyaux ? » du fanzine, où l'on revient sur nos tuyaux du zine précédent pour traiter leur éventuelle actu. Peut-être serait-il intéressant de voir ce que tu as fait de mes tuyaux, 1 an après les impressions à chaud, et même chose de mon côté... On garde cette idée en tête.

Quand j'envoie «Lion weight» et «Old man» qui suit (meilleur titre de l'album, je te rejoins là-dessus), je ne sais pas pourquoi cela m'évoque un groupe qui n'a pas grand-chose à voir avec Dive Dive : les Canadiens de Billy Talent. Ou plutôt si, je sais pourquoi : cela vient des quelques intonations de chant, même s'il est moins énervé et nasillard chez tes Anglais, et la similitude est encore plus flagrante dans leurs disques plus anciens. Faut dire que ces derniers bourrent plus. Je viens d'aller explorer plus en profondeur le Bandcamp de Dive Dive, dans lequel ne figure bizarrement pas The waves behind (ils avaient peut-être perdu les codes ?) et je prends finalement plus de plaisir avec l'EP Liar (dont le morceau éponyme déboîte), The revenge of the mechanical dog (2007) et Potential (2011). Les albums sont certes inégaux (un titre sur deux en moyenne retient mon attention), mais dès que cela se veut plus catchy («Holding back the broken door», «Clarence Bodiker»), que ça tricote davantage au niveau des grattes («The alarm»), ce sont cette fois les Écossais de Biffy Clyro qui me viennent en tête. D'où ta référence à des plans un peu math-rock, j'imagine. Plus je l'écoute, aidé en cela par le tube qu'ils ont mis direct en premier, «Mr. 10%», plus je me dis que mon album préféré de Dive Dive est Potential, qui portait bien son nom, avant que Frank Turner ne vienne bouleverser les plans et faire quelque peu plonger le groupe. Hum...

Il ne s'est en tout cas pas planté dans son recrutement car à l'inverse du début où je préférerais le voir en solo, je trouve que son backing band envoie bien le bois et permet aux mor-

ceux de prendre une dimension plus rock que sur disque où je suis moins convaincu. Sympathique découverte grâce à toi, que je n'hésiterai pas à relancer de temps à autres. À plus dans l'arrêt de bus, c'est a priori là où tu trouves tes meilleurs tuyaux ! Je sais que tu as de la ressource et quelques autres bons informateurs, hâte de te retrouver au prochain épisode !

■ Gui, Gui

Photos Third Ego : Rob Rouleaux

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !  
[guidechampi@w-fenec.org](mailto:guidechampi@w-fenec.org)  
[guillaumecircus@hotmail.fr](mailto:guillaumecircus@hotmail.fr)

GUIDE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS  
présentent

# HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 3



2023 - 2024

**GUESS WHO'S BACK ?**

**LA TEAM HUGUI(GUI)**

**EST DE RETOUR !!**

**FANZINE A5, 64 PAGES**

**PRIX LIBRE**

Avec les bons tuyaux :  
Schedule 1, Church Girls, Durry,  
Haters, The Windowsill, Plosivs,  
Teen Mortgage, Avatarium,  
Nervus, Cloud Nothings, Dead To  
Me & Long Knife

couv' : Dan Kérosène

**Toujours dispo pour compléter ta collec' !**

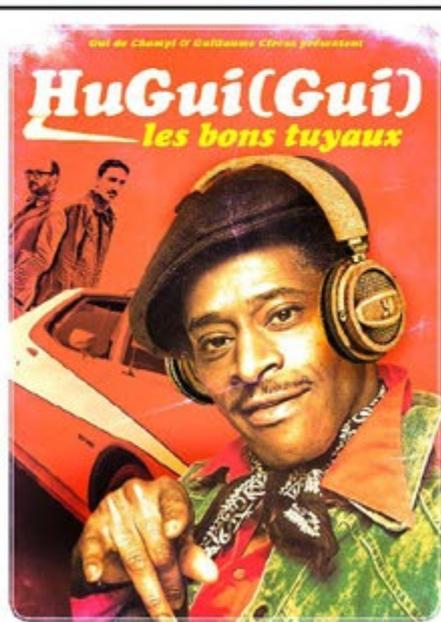
**CONTACT :**

**HuGui(Gui) Saison 1**

**HuGui(Gui) Saison 2**

[guidechampi@w-fenec.org](mailto:guidechampi@w-fenec.org)  
[guillaumecircus@hotmail.fr](mailto:guillaumecircus@hotmail.fr)

**WWW.HUGUI(GUI).FR**



SAISON 1 (2021-2022)



SAISON 2 (2022-2023)





## SPILL GOLD

### HIGHWAY HYPNOSIS (2020)

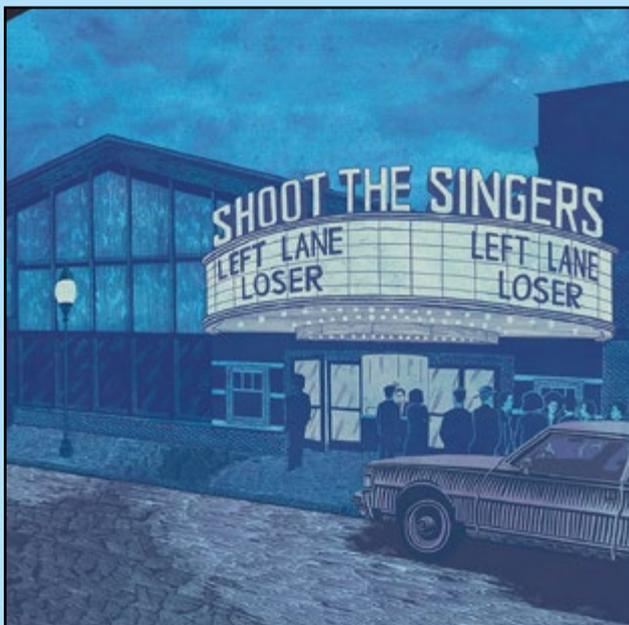
[Knekelhuis]

Pour cette chronique des «disques oubliés», on va déroger un petit peu à la règle que je m'étais fixée en l'initiant à l'époque dans notre magazine. À l'origine, cette rubrique était destinée aux albums «coups de cœur» d'un temps très éloigné de l'actualité, de faire appel à nos souvenirs, de partager des œuvres qui nous ont accompagnées tout au long de nos vies. En ce qui concerne Highway hypnosis, c'est l'inverse. On peut simplement appeler ça une découverte tardive, ou un raté (impardonnable). Bien que les plateformes de streaming puissent faire grincer des dents, notamment sur la partie rétribution aux artistes (mais pas que), elles ont au moins le mérite de faire découvrir par chance de fabuleux albums. Je dis «par chance», car ne soyons pas dupe, quand on est mélomane, boulimique de musique et qui plus est méga exigeant en termes de goûts et de couleurs, on zappe très souvent ce qu'on nous propose (c'est aussi malheureusement le cas pour les propositions incommensurables de chroniques qu'on reçoit quotidiennement). Au moins, on tient à respecter notre honnêteté et on ne se laisse pas imposer les choses tels des moutons en mal de sensations musicales (souvent éphémères) qui contentent tout le monde. Enfin, presque.

J'ai donc découvert Spill Gold le mois dernier par hasard, à travers un algorithme, ou un album que j'avais sûrement dû écouter juste avant et qui selon toute vraisemblance devait être le pre-

mier album éponyme d'Heimat. J'avais pensé au départ consacrer la rubrique à ce groupe-là, mais mes plans ont changé suite à l'écoute de Highway hypnosis. Ce dernier est le deuxième album de ce duo féminin de synth-pop/cold wave psychédélique amstellodamois qui, ironie du sort, a sorti son successeur cette année... Pas grave, j'étais vierge de tout rapport avec ce groupe, et le sujet de cette mise en avant datée est, je pense, plus captivant que Zaza. Le temps nous le dira. En tout cas, ce qui a éveillé au départ mon attention sur la musique de Rosa et Nina, c'est leur pouvoir d'habiller merveilleusement bien l'hypnotisme que suggère leurs chansons avec leurs rythmiques cycliques. Le côté emmiellé des voix féminines ? Peut-être. L'idiosyncrasie des éléments électroniques (rythmiques comme notes) influant directement ou indirectement sur le psyche ? Sans aucun doute. En plus d'être sombre et envoutant, Spill Gold a cet avantage de nous garder régulièrement en mouvement («Ecotone, part 1» en est le plus bel exemple), dans cette séance de transe qui invite les fantômes du rock cosmique allemand des années 70. Ni totalement rock, ni complètement electro, les Néerlandaises jouent entre les deux familles de genre, comme avec leurs compositions qui s'étendent sur différentes palettes de gris. On sort bousculé de l'expérience d'écoute de cet Highway hypnosis qui sur le papier n'est finalement «que» de la pop électronique, mais qui nous questionne sur notre propre état psychique. Et si Spill Gold rendait aboulique à trop vouloir manier l'ambivalence ? Un conseil : laissez-vous porter par cette «hypnose sur autoroute» sans trop réfléchir.

■ Ted



## SHOOT THE SINGERS

LEFT LANE LOSER (2017)

[Autoproduction]

Alors que Shoot the Singers prépare la sortie de son nouvel album et la finance avec une souscription vraiment très avantageuse (qui te file le nouvel album et les deux précédents en vinyle avec en plus un T-Shirt pour 50 euros ?) qui n'a pour but que de couvrir les frais de production (et non pas de payer le loyer du local ou d'aller filmer un clip à Las Vegas), bref, alors qu'ils cherchent un peu de promo pour cette saine opération de crowdfunding, on se rend compte qu'on a «oublié» leur deuxième opus : Left lane loser.

Grosse erreur de notre part ! Enfin «ma part», je ne vais pas faire couler l'équipe avec moi alors que je suis le premier responsable... Après le remarqué A good singer is a dead singer paru en 2012, le trio (même s'ils sont aujourd'hui quatre) poursuit son aventure indie-rock avec davantage d'assurance pour se lancer dans d'autres voies... Et d'abord par sa voix, elle est claire et très présente sur l'inaugural «Lights» alors que le chant se faisait plutôt discret à leurs débuts. On peut donc être un bon chanteur vivant ! Un très bon même quand on écoute la suite qui prend des airs grungy, une gouaille ultra catchy, le genre de truc dont raffole les college radio aux USA, sur «Square» ou «Beauty of the weak ones», je retrouve l'insouciance et la facilité déconcertante des débuts de Nada Surf (ceux de High/low avec «The plan» ou «Treehouse» plus que «Popular»), bien sûr que le grain est différent, ici, ça sonne plus old school (ou faut-il dire sto-

ner ?) et distordu mais ça plaît immédiatement et ce n'est pas donné à tout le monde d'écrire de telles harmonies. La mélodie touche toujours l'auditeur, quand bien même le tempo se ralentit et la guitare se drape d'accords noisy («Like you», «Don't well me») ou qu'au contraire le titre fait quelques embardées groovy («Am radio and chill»). Shoot the Singers termine en revenant à son postulat de départ (flinguer les chanteurs) avec «Hold the door», un instrumental qui mêle blues profond et psychédéisme de surface, énième preuve de leur talent à mixer les influences et à structurer leurs pensées.

Left lane loser, c'est celui qui ralentit le groupe, c'est ça, celui qui prend son temps alors que tout le monde veut aller de plus en plus vite ? Le genre de mec à qui il faut 7 années pour parler d'un putain de disque de rock ? C'est moi, non ? C'est bon, je me range, vous allez pouvoir tracer votre route à vive allure et promis, je check mes rétros, les angles morts et je dégage la vue pour ne pas rater le troisième album début 2025 !

■ Oli



## AXEL BRÉMOND

### LÉGENDES ET DRAMES DU ROCK

(City Editions)

À force de traîner dans les salles, comme spectateur ou musicien, et sur le web, Axel Brémond s'est dit que le monde du Rock regorgeait d'histoires les plus dingues les unes que les autres. Et si tous ceux qui ont un jour participé à un groupe savent que les anecdotes se multiplient très vite quand on part en tournée. Il a, lui, décidé de présenter uniquement celles des groupes les plus connus, non pas que celles des «petits groupes» n'ont pas d'intérêt, mais plus parce que celles qui remplissent les presque 250 pages de son recueil appartiennent tout simplement à l'Histoire du Rock.

Les historiettes ne sont pas longues (environ une page), ce qui permet de les multiplier (environ 150), elles sont «rangées» dans un ordre à peu près chronologique et font la part belle aux méga stars internationales (de Robert Johnson, pionnier du blues rock qui vend son âme au diable et meurt à 27 ans à Pete Doherty qui dégomme les camemberts à Étretat) comme, quand même, quelques gloires françaises (de Boris Vian qui propose à Henri Salvador de se

moquer de ce nouveau genre qu'est le rock avec des paroles «creuses comme un tube» à Shaka Ponk qui ouvre pour les Guns N' Roses, mais doit suivre des règles drastiques). Pour chaque note, l'auteur nous offre un titre à écouter au cas où on ne saurait par quel bout éventuellement découvrir un peu plus le héros de l'anecdote. Une idée sympa pour ceux qui lisent en musique. On dévore assez vite le bouquin car on a du mal à faire des coupures, du genre «Hey, mais le titre de l'anecdote suivante est cool, c'est pas long, je vais juste lire celle-là...». C'est assez addictif (qui ne réclamerait pas déjà un autre tome ?) et à part le fait qu'il n'y ait pas d'index avec tous les groupes cités et les pages associées, c'est parfait ! Imagine, t'es fan des Beatles, ce serait cool de savoir que tu les retrouves pages 50, 68, 78, 94, 133 et 244 (au moins). Forcément, il y a certaines légendes et quelques drames que tu connais déjà : Elvis Presley qui enregistre son premier 45 tours pour moins de 4 dollars, Hendrix qui met le feu à sa guitare ou la noyade de Jeff Buckley, mais l'auteur y ajoute des détails ou des références qui enrichissent ta connaissance comme le fait que Franz Liszt avait pris pour habitude de s'acharner sur ses pianos en fin de concerts... Il y a toutes celles dont tu n'avais que quelques bribes ou sur lesquelles le temps a brodé quelques ajouts et qu'il est bon de mettre à plat (comme les dires à propos de l'album à la banane du Velvet Underground ou le sang des Kiss qui est mélangé à l'encre rouge de leur comic book). Et bien entendu, il y a toutes celles dont je ne connaissais pas l'existence alors que les groupes, eux, ne me sont pas inconnus. Je ne peux résister à l'envie d'en balancer quelques unes comme ce premier contrat des Sex Pistols signé devant Buckingham avec le label A&M qui ... casse le deal le lendemain d'une fête organisée dans leurs locaux ... dévastés par les futures idoles du punk. En 1976, le New Musical Express titre «Cannibalisme au concert des Clash» avec la photo d'un mec qui se fait bouffer l'oreille, ce mec, c'est Shane Mc Gowan, six ans avant qu'il ne monte les Pogues. Et tu savais que Nirvana s'était fait virer de sa propre release party ?

Je ne vais pas tout dévoiler, mais tu l'auras compris, ce Légendes et drames du Rock est une mine de trucs à savoir pour passer un bon moment, meubler les discussions lors d'un changement de plateau quand le groupe n'était pas terrible ou attirer la lumière si tu sais raconter l'Histoire en imitant Stéphane Bern ou Lorant Deutsch.

# TOUS LES ANCIENS NUMÉROS SONT À TÉLÉCHARGER SUR LE [W-FENEC.ORG](http://W-FENEC.ORG)





## DANS L'OMBRE : ZU YANDE

J'AI D'ABORD CONNU JULIEN AKA ZU YANDE PAR CES VISUELS PUNK-ROCK (FLYERS, STICKERS ETC.), PUIS JE L'AI CROISÉ EN CONCERTS, PUIS EN MANIFS, ET MAINTENANT QU'IL EST PARTI DE PARIS VERS LA ROCHELLE, C'ÉTAIT L'OCCASION DE LE CROISER À NOUVEAU, MAIS DANS CE MAG #62...

**Quelle est ta formation ?**

Formation ? Québécois ? Je suis autodidacte. Enfin, j'ai quand même une épouse prof d'arts plastiques qui a fait les beaux-arts et ça aide beaucoup ! Voilà une douzaine d'années que j'illustre des groupes de musique et depuis le début elle m'a aidé sur la perspective, l'harmonie des couleurs les proportions et autres raccourcis. Elle m'a expliqué les bases d'Illustrator et Photoshop. C'est elle qui m'a acheté ma première tablette !

**Quel est ton métier ?**

Je suis enseignant. Professeur d'espagnol en collège depuis une vingtaine d'année. Zu illustrations a commencé à prendre plus de place dans ma vie et est devenu un deuxième job il y a cinq ans.

**Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?**

J'illustre des concerts - surtout des flyers - punk rock pour la plupart et je fais des pochettes d'album et des tee-shirts. J'ai longtemps bossé avec feu WeCare Booking et avec Sick My Duck, bisou à eux, quand j'habitais sur Paris. Grâce à eux, j'ai pu illustrer les plus grands du genre : NoFX, Pennywise, Reel Big Fish etc. Depuis 2018, je m'occupe de tous les visuels et ainsi que de la scénographie du Brakrock, festival belge punk-rock ska et hardcore près d'Anvers. Ce festival est devenu incontournable sur la scène européenne. Depuis plusieurs années, je bosse avec Bridge City Sessions une équipe de captation de lives sur Portland, qui a son fest aussi. Je reste fidèle à deux fanzines dans lesquels je publie depuis deux ans, Good Friends de l'ami Jean-Louis et pour l'éternel Cafzic de Yan.

**Ça rapporte ?**

Rien du tout ! Juste la gloire (rires) ! Et de très bons souvenirs ! Cela m'a permis surtout de faire de belles rencontres musicales et «graphiques», de voyager un peu, de discuter avec mes paires, de manger une pizza avec Dave Smalley et de créer de véritables amitiés qui dépassent l'amitié virtuelle des réseaux sociaux.

**Comment es-tu entré dans le monde du rock ?**

En 1991, j'écoute en boucle le Live at the Brix-

ton Academy de Faith No More ! Mon premier CD et ma première claqué musicale. Après, comme tout le monde, je gratouille, dans ma chambre puis c'est l'explosion mélo en 94, The Offspring, NoFX, Burning Heads, Seven Hate et consort. De 1998 à 2001, je suis au chant dans un groupe de hardcore à la Downset sur Lorient. Je prends la basse dans un groupe de mélo entre 2002 et 2003 au Mexique... c'est pas une blague !. En 2013, je suis sur Paris je ne joue plus en groupe, cependant je continue d'aller aux concerts et souhaite rester actif. Je poste un dessin sur Facebook pour la dernière date des Uncos et Manux de Feuzeul Booking me contacte et me demande d'illustrer NoFX pour leur concert à Nancy, rien que ça ! Quand tu fais l'illustration d'un tel groupe, cela te donne tout de suite une certaine visibilité. Du coup, je n'ai jamais démarché qui que soit après, les gens me contactent via les réseaux sociaux. Depuis que j'ai commencé, j'ai comptabilisé 180 visuels. Merci NoFX et merci Manux !

**Il vient d'où ton pseudo ?**

Zuyande, en un seul mot, ça veut dire Julien en breton car je m'appelle Julien et que je suis d'un petit village à côté de Lorient, sur la côte morbihannaise. À l'époque où j'ai commencé les illustrations, mes élèves me «stalkaient» sur Facebook. J'ai donc opté pour ce pseudo dont m'avait affublé le batteur d'un groupe dans lequel je chantais il y a 25 ans de cela... ça se prononce «seuyante», mais tout le monde m'appelle «Zou» et ça ne me dérange pas.

**Une anecdote sympa à nous raconter ?**

Une sympa : il y a quelque temps, l'illustrateur franco-québécois Ken Mallar m'envoie une photo de ses vacances au Japon. Sur la photo, on voit un de mes visuels sur un teeshirt. Je n'ai jamais sorti ce visuel en tee-shirt ! On en parle entre graphistes/illustrateurs. De temps en temps on voit des bootlegs de nos dessins surtout en Asie. Je ne suis pas sûr qu'ils en vendent des palettes...

**Quel est ton dernier projet, le prochain et celui sur lequel tu as adoré bosser ?**

Pour ce qui est du présent, mon dernier projet est sorti lundi c'est la «pré-affiche/teaser du Brakrock édition 2025. Pour ce festival, plu-

sieurs affiches sont déclinées au fil de l'année, la «early birds» tickets, l'intermédiaire avec les premiers noms puis l'affiche finale, mais celle-là ça ne sera pas avant le mois de mai. Je suis les pourparlers, les négociations et les annulations parfois, ainsi évoluent les affiches. Parfois le public ne sait même pas qu'un super groupe a annulé juste avant d'être annoncé. Il y a des champions pour cela (rires) ! Concernant le passé, le projet sur lequel j'ai adoré travailler fut la dernière date française de NoFX. C'était symbolique et exaltant. Pour la cinquième et dernière fois, Manux m'a demandé d'illustrer le groupe et comme il me l'avait dit «on va boucler la boucle», on a commencé à bosser ensemble avec ce groupe 10 ans auparavant. Et pour le futur, j'accepte ce que l'on me propose... Il y a un an, j'ai rencontré un shaper sympa (Bizarre Skateboard) sur La Rochelle où j'habite. On a fait deux planches de skate ensemble et j'aimerais continuer dans cette voie. Des visuels qui étaient destinés à des concerts annulés ont fini sur des planches, rien ne se jette, tout se recycle. Il y a toujours eu un lien entre vitesse punk et skate.

#### Ton coup de cœur musical du moment ?

Plein plein plein de coups de cœurs ! Côté hardcore, je suis à fond sur le dernier Berthold City (War Records), End It (Flatspot), les Fiddlehead tournent toujours en boucle, même si ça commence à dater. Côté pop, attention

ça va geeker ! J'écoute tout ce qui sort chez Laptra, label argentin, les Bestia Bebé, El Mató A Un Policia Motorizado ou encore Las Ligas Menores et Tigre Ulli pour les fans de Wet Leg comme toi !

#### Es-tu accro au web, aux réseaux sociaux ?

Sans le web, je n'aurais pas pu répondre à la précédente question. Du coup, merci Lycos et Netscape ! Par contre les réseaux sociaux, j'ai des phases, des fois je n'en peux plus ! Comme tout le monde, je suis accro, l'algorithme m'a percé à jour. Je supprime de temps en temps Instagram car c'est chronophage.

#### À part le punk-rock et le dessin, tu as d'autres passions ?

Il y a un an, j'ai cru qu'en discutant 5 minutes avec Steve Caballero, je pouvais remonter sur une board... Bilan au bout de 10 sessions de rampe : 3 côtes cassées puis le coup du lapin. Merci Steve Caballero ! Il y a beaucoup de remerciements dans cette interview (rires) ! C'est moins dangereux de dessiner des flyers de contests et les boards avec Bizarre Skateboard !

#### Tu t'imagines dans 15 ans ?

Oui, je m' imagine remplacé par l'IA ! (rires) et toi aussi ! Nan, j'espère que non ! Mais j' imagine que si les groupes de musique ont réussi à maquetter sur leur ordi à la maison plutôt que de

**FRIDAY 02/08 and SATURDAY 03/08/2024**  
**Park Terelst, Duffel, BELGIUM**

# BRAKROCK

**DESCENDENTS ALKALINE TRIO COMEBACK KID**  
**LESS THAN JAKE THE EXPLOITED TERROR MAD CADDIES**  
**NO FUN AT ALL H2O IGNITE STRUNG OUT ZEBRAHEAD A WILHELM SCREAM**  
**MUSTARD PLUG CANCER BATS EVERGREEN TERRACE TALCO THE DWARVES**  
**THE CASUALTIES BELVEDERE WISDOM IN CHAINS SMOKING POPES THIS IS HELL**  
**THE QUEERS BRIDGE CITY SINNERS THE TOASTERS CHASER DEATH BY STEREO**  
**30FOOTFALL THE PRICEDUEKES CF98 TUSKY LOWER CLASS BRATS LOVE EQUALS DEATH**  
**SEIZED UP PKEW PKEW PKEW UNION 13 SLAUGHTERHOUSE RUMKICKS THE DROWNS**  
**SCHOOL DRUGS SIDEKICK RICH WIDOWS VERYAL +MORE TBA**

TICKETS AT [WWW.BRAKROCK.COM](http://WWW.BRAKROCK.COM) **Willy**

# NOFX



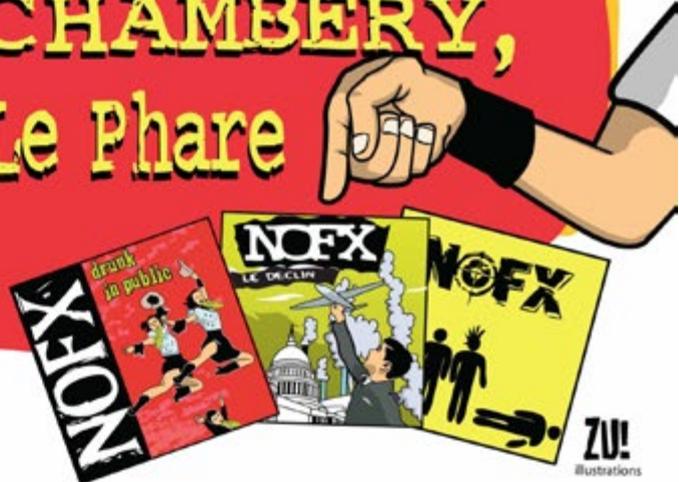
LE LAST FRENCH SHOW EVER

with:

**Circle Jerks**  
**FRANK TURNER**  
& THE SLEEPING SOULS

**16/05/24**  
**CHAMBERY,**  
**Le Phare**

**GRADE 2** and **THE MEFFS**



punk in drublic



mediatone



RAGE TOUR

ZU! Illustrations

# BERTHOLD CITY

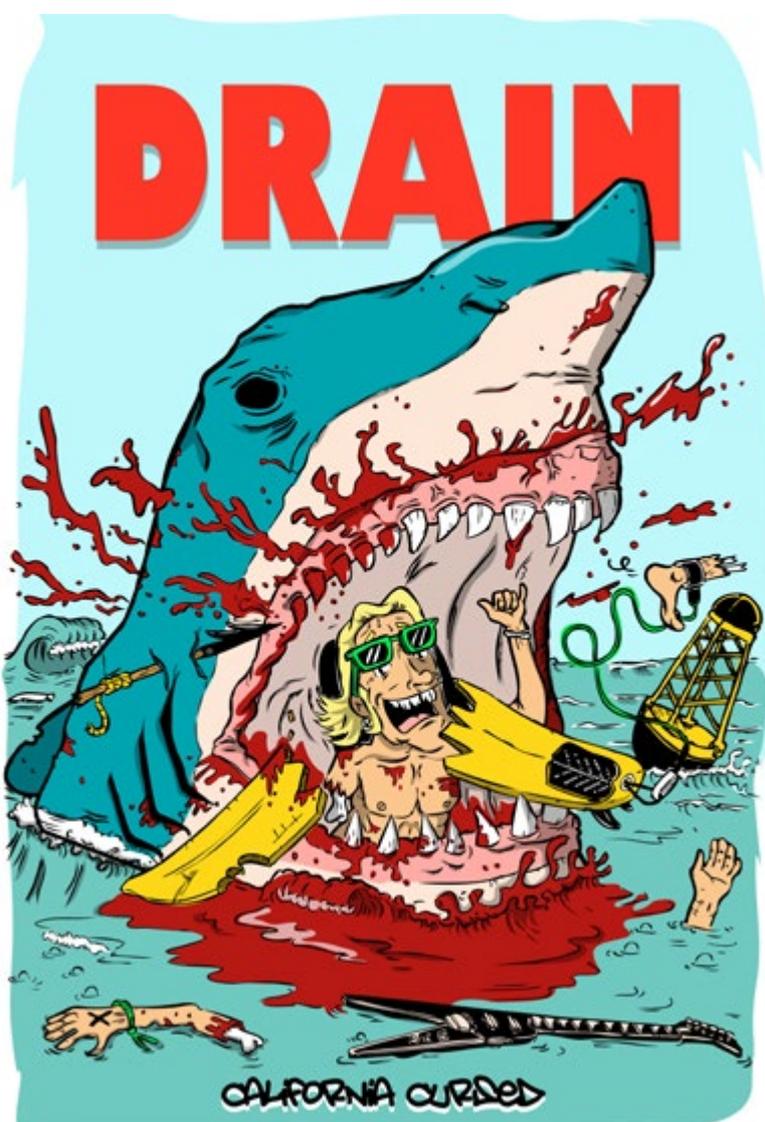


ZU!

payer quelqu'un en studio, je ne vois pas comment ils ne pourraient pas résister au charme peu onéreux de l'I.A. On verra bien où on sera ! C'est dur comme question. Il y a quinze ans, je ne m'imaginai pas dans cette interview, donc «¡A ver que va a pasar!». J'espère continuer à prendre du plaisir à faire ce que je fais et à faire plaisir aux groupes avec qui je collabore, c'est déjà ça le plus important ! Pourquoi pas bosser en duo avec d'autres illustrateurs ? Je crois que vais terminer par un énième remerciement. Merci à toi Guillaume et au W-Fenec ! Et à bientôt j'espère !

**Merci à toi Julien et oui, à bientôt !**

■ Guillaume Circus  
Illustrations : Zu





1024

